A. MARIETTE-BEY

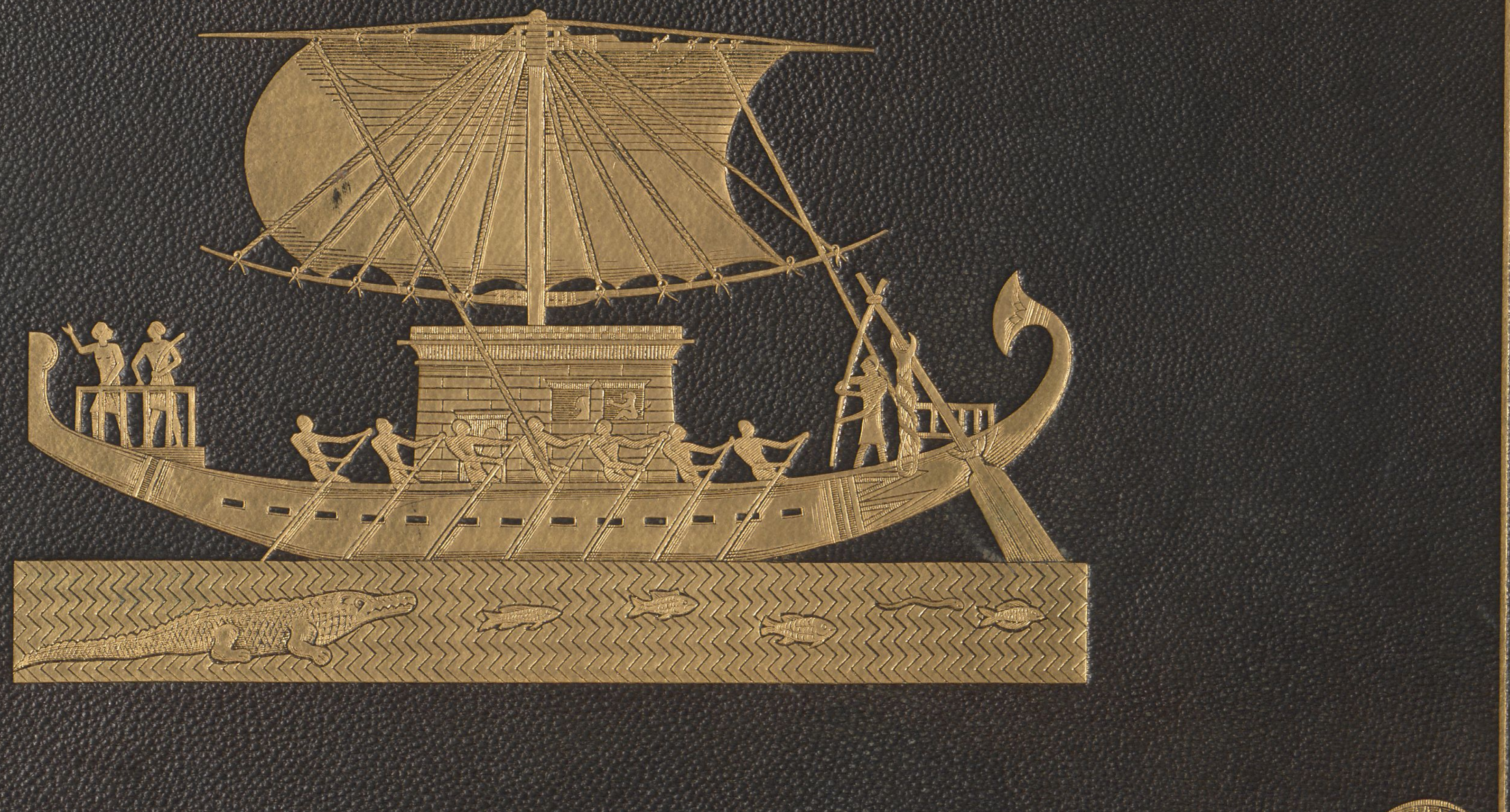
VOYAGE
DANS LA
HAUTE-ÉGYPTE

AUGUSTE MARIETTE-BEY

# VOYAGE

DANS

# LA HAUTE-EGYPTE



# VOYAGE

DANS

# LA HAUTE-ÉGYPTE

ALEXANDRIE

IMPRIMERIE FRANÇAISE A. MOURÈS

# VOYAGE

DANS

# LA HAUTE-ÉGYPTE

EXPLICATION

DE QUATRE-VINGT-TROIS VUES PHOTOGRAPHIÉES
D'APRÈS LES MONUMENTS ANTIQUES

COMPRIS

## ENTRE LE CAIRE ET LA PREMIÈRE CATARACTE

PAR

AUGUSTE MARIETTE-BEY

CAIRE
A. MOURÈS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
DU MUSÉE D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES

PARIS
GOUPIL & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
LA HAYE, LONDRES, BERLIN, NEW-YORK

1878

# EXPLICATION DES PLANCHES

# IX

# THÈBES – KARNAK

---

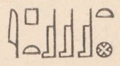
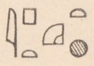
PLANCHES 39-48

—

Thèbes est situé au Nord de Louqsor, dont il est séparé par un chemin d'environ deux mille mètres de longueur. Le plan qui occupe la page suivante donne une idée de ce qu'était l'ensemble d'édifices auquel le village moderne de Karnak a fourni son nom.

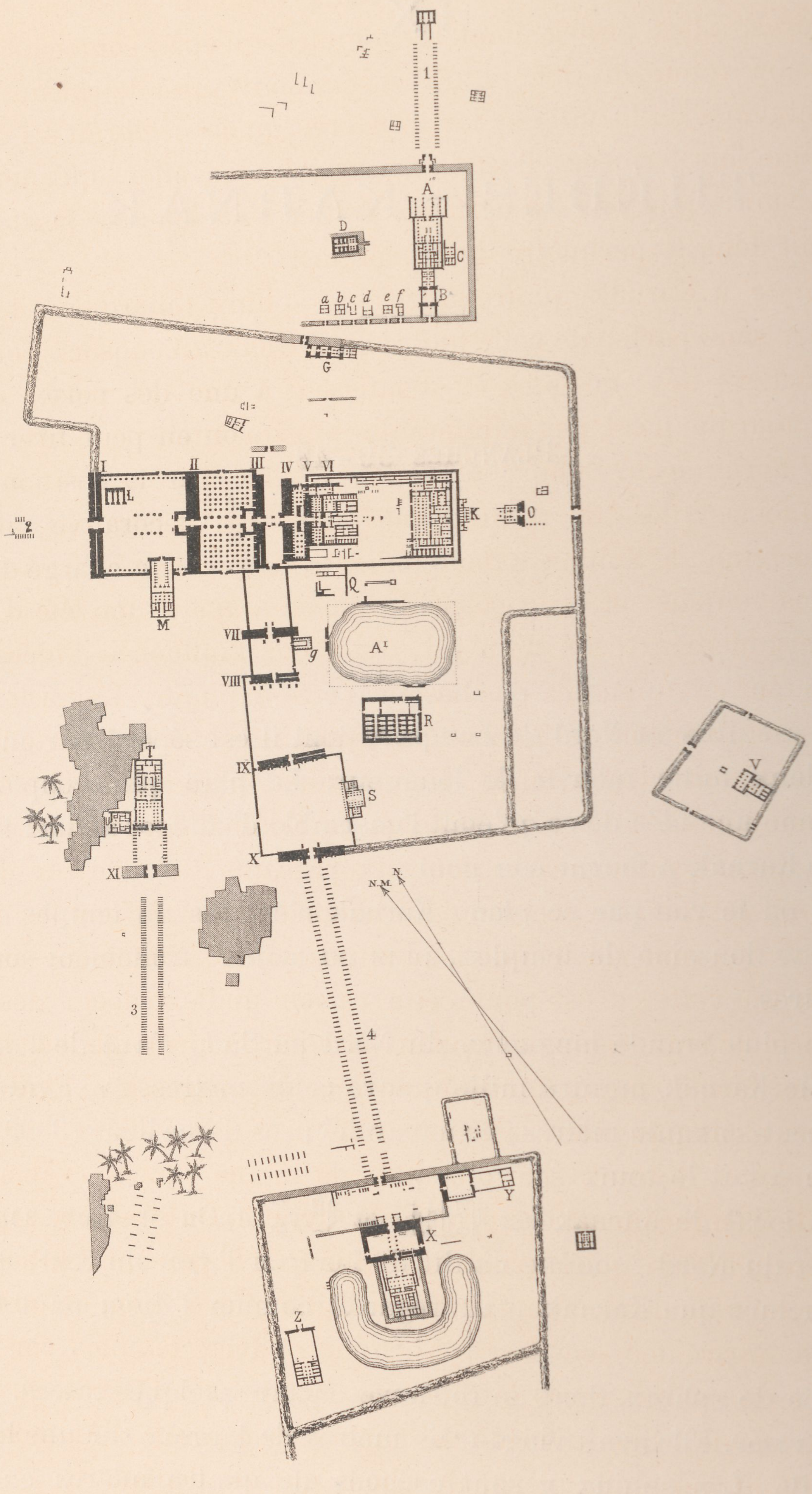
Comme on le voit par ce plan, Karnak n'est pas un temple, mais la réunion d'une douzaine de temples, plus ou moins étroitement soudés les uns aux autres.

Dans sa plus grande longueur, du Nord au Sud, l'axe de l'ensemble des ruines de Karnak mesure mille quatre cents mètres, l'axe transversal est de cinq cent-soixante mètres; on a marché près d'une lieue (3800 mètres) quand on en a fait le tour.

Le nom local de Karnak est  et  *Apetu* et *Apeti*. On ne dit jamais l'*Apet* du Nord, comme on dit de Louqsor l'*Apet* du Sud, d'où l'on pourrait conclure que Karnak était regardé comme l'*Apetu* ou l'*Apet* par excellence.

Une allée de sphinx, dont on retrouve encore quelques traces, unissait Karnak à Louqsor. Elle avait vingt-trois mètres de largeur sur une longueur de deux mille. Les sphinx y sont espacés de quatre mètres en quatre

mètres, ce qui porte à mille environ le chiffre total des sphinx qui la composaient.



Les temples de Karnak, qui ne sont pas simplement des chapelles, sont enfermés dans des enceintes construites, selon l'usage, en grosses briques séchées au soleil. Ces enceintes sont d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaires. Elles protégeaient les temples qu'elles contenaient contre toute agression venue du dehors. Elles servaient aussi de rideau entre les profanes habitants de la ville et les mystères qu'on célébrait à l'intérieur. Les portes une fois fermées, il était impossible, en effet, qu'aucun autre que les assistants pût voir les cortéges défiler soit sous les portiques des temples, soit dans le périmètre des enceintes.

On compte à Karnak quatre allées de sphinx (marquées 1, 2, 3, 4 sur le plan), sans parler de celle qui relie Karnak à Louqsor. Toutes sont situées en dehors des enceintes et aboutissent à une des portes d'entrée.

Cette remarque n'est pas indifférente, puisqu'on en peut tirer quelque lumière sur l'origine du Sphinx. On voit, en effet, par la position qu'elles occupent, que les allées de sphinx sont de nature décorative, non religieuse. A l'origine, le Sphinx a donc pu n'être qu'un lion chargé de garder les portes des temples, et si au corps de lion on a ajouté une tête d'homme, qui est invariablement celle d'un roi, c'est sous l'influence d'idées dont le symbolisme tout égyptien n'a pas besoin d'être expliqué. Le roi lui-même, représenté sous l'attribut de la force physique unie à la force intellectuelle, garde le monument qu'il a fondé. Une distinction radicale doit être faite par conséquent entre le Sphinx grec et le Sphinx égyptien. Le Sphinx égyptien ne propose aucune énigme aux passants, et l'auteur du *Traité d'Isis et d'Osiris* est bien de son temps, quand il écrit : « Tous les mystères des Égyptiens ne renferment que leur philosophie qu'ils ne laissaient voir qu'à travers un voile ; c'est pour cette raison qu'ils placent des sphinx devant la porte de leurs temples, voulant dire par là que toute leur théologie contient, sous forme énigmatique, les secrets de la sagesse ». Évidemment, les Égyptiens n'ont pas pensé si loin.

Les temples de Karnak sont tous plus ou moins ruinés, et il n'est pas toujours facile d'en reconnaître la principale divinité. On peut dire cependant, d'une manière générale, que la triade thébaine était la personnification divine à laquelle l'ensemble des temples de Karnak était élevé, bien qu'on y trouve cinq temples séparément consacrés à Ammon, deux temples consacrés à Mout, trois temples consacrés à Chons, à Phtah et à l'Osiris de Thèbes.

Nous savons déjà que la triade thébaine se composait d'Ammon qui est le père, de Mout qui est la mère, de Chons qui est l'enfant.

Cette curieuse manière de concevoir la divinité sous la forme d'une triade, n'est pas propre à Thèbes. La triade, avec des caractères locaux différents, se retrouve dans tous les autres temples de l'Égypte. C'est ainsi qu'Hathor, Horus d'Edfou, Hor-sam-ta-ui, forment la triade de Dendérah; Horus d'Edfou, Hathor, Hor-sam-ta-ui, la triade d'Edfou: Osiris, Isis, Horus, la triade d'Abydos, etc.

En ce qui regarde la forme particulière et locale que revêt la triade à Thèbes, on doit considérer Ammon comme le symbole visible de cette force cachée dans la nature qui amène toutes choses à la vie, qui fait que toût pousse et que tout grandit. Ammon est ainsi le père des êtres, et la chaleur solaire est sa principale manifestation. Aussi s'appelle-t-il le plus souvent Ammon-Ra (1).

La seconde personne de la triade thébaine est *Mout*, c'est-à-dire « la mère » par excellence. C'est dans le sein de Mout qu'Ammon s'engendre lui-même, et se trouve ainsi être à la fois son propre père et son propre fils. Ammon prend par là sa place parmi les divinités principales de toutes les triades dont le caractère essentiel est l'éternité. Il est éternel parce que, se reproduisant sans cesse, il n'a pas pu avoir de commencement, et qu'il n'aura pas de fin.

Quant à Chons, il n'est que le dieu-fils, produit de l'action commune des deux autres personnages de la triade. Mais il symbolise plus spécialement le mystère de la perpétuelle génération du dieu-père. Il est le dieu Ammon lui-même, dans sa fonction de dieu-fils.

Les neuf planches dont nous allons donner l'explication ont été photographiées d'après les monuments principaux de Karnak.

Planche 39. — La planche 39 est une vue d'ensemble des ruines de Karnak prise de l'angle Sud-Est de l'enceinte du Grand Temple. Le lac sacré est au premier plan. On aperçoit au fond quelques-unes de ces portes monumentales (2) que nous appelons des pylônes, et auxquelles Thèbes doit son fameux surnom de « Thèbes aux cent portes », qualification qui, selon les remarques déjà faites par M. Chabas, était devenue dans l'antiquité un lieu commun à l'usage des poëtes.

(1) M. Grébaut a fait une excellente étude de ce personnage divin dans son travail intitulé : *Hymne à Ammon-Ra des papyrus égyptiens de Boulaq*. Paris, 1874. Voyez surtout l'*Avant-Propos*.

(2) Les deux premières sont marquées VIII et IX sur le plan. On aperçoit au fond la porte monumentale et le pylône qui précèdent le Temple de Chons (T).



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

39

THÈBES — KARNAK

Ce n'est pas que Thèbes eût possédé des murailles percées de cent portes, et surtout cent portes : « de chacune desquelles pouvaient sortir à la fois deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars ». La pompeuse expression d'Homère a pour point de départ le spectacle, sans pareil dans l'Égypte entière, que Thèbes, au temps du poëte, devait présenter au voyageur arrivant du Nord. A ce moment, Karnak, Louqsor, Médinet-Abou, l'Aménophium, le Ramesséum, Deir-el-Bahari, le Temple de Qournah, sans parler des temples de Thoutmès III et de Thoutmès IV maintenant détruits, étaient debout. D'aussi loin qu'on apercevait la ville, ce qui frappait avant tout le regard, c'étaient les innombrables pylônes qui dominaient les temples et se dressaient sur les deux rives. Ces innombrables pylônes sont devenus les cent portes, et on peut conjecturer que si Homère n'a pas dit mille, c'est vraisemblablement parce que le vers ne s'y prêtait pas.

L'histoire du Temple de Louqsor peut être faite en deux lignes. Elle tient tout entière dans le règne d'Aménophis III qui en a commencé la construction, et le règne de Ramsès II qui l'a finie. Mais l'histoire de Karnak demande un peu plus de développements.

Karnak a été fondé par Amenemha, le premier roi de la XII[e] dynastie. Ce n'était pas alors le grandiose entassement de temples que nous admirons aujourd'hui. Au moment de sa fondation, Karnak n'était encore qu'un modeste sanctuaire qui ne dépassait guère les limites de la cour (1) du Grand Temple où nous en avons retrouvé les ruines. Les colonnes qui le décoraient étaient polygonales, comme les colonnes de Beni-Hassan.

Le vieux sanctuaire d'Amenemha fut, sous la XIII[e] dynastie et la XIV[e], le seul monument de Karnak. Les Hycsos le respectèrent, ou plutôt n'eurent pas l'occasion de le démolir, puisque ces envahisseurs ne vinrent pas à Thèbes, et rien ne prouve que, sous Aménophis I[er], le deuxième roi de la XVIII[e] dynastie, ils se soient étendus au-delà des limites que lui avait assignées son fondateur.

Sous Thoutmès I[er], successeur d'Aménophis, Karnak prend un essor subit. Ce prince remanie le sanctuaire d'Amenemha et l'agrandit. Il lui donne pour façade un pylône précédé de deux obélisques (2). Peut-être le plan, qui ne devait avoir sa pleine exécution que sous Thoutmès III, est-il déjà conçu, car un autre pylône s'élève au Sud (3).

(1) Cette cour est marquée T sur le plan général du Grand Temple que nous reproduisons à la page 8

(2) Pylône IV. Voyez le plan, page 8.

(3) Pylône VIII.

Karnak commence à être, sous Thoutmès III, ce magnifique entassement de temples qui sera plus tard la gloire de Thèbes et l'étonnement des voyageurs. Le sanctuaire d'Amenemha devient peu à peu le Grand Temple. On construit le Temple de l'Est consacré à Ammon (1), le Petit Temple du Nord consacré à Phtah (2), on élève le pylône des listes géographiques (3), on creuse le lac à côté du petit temple d'albâtre (4).

Thoutmès III trouve dans Aménophis III, son arrière petit-fils, un digne continuateur. Dans le Grand Temple, un pylône plus grand est bâti en avant du pylône de Thoutmès I^er^ (5). Le temple du Nord (6), dédié à Ammon, est construit; on construit en même temps le temple du Sud (7), dédié à Mout. Un troisième temple (8), qui disparaîtra bientôt, et n'a laissé de restes que la grande allée de béliers qui le précédait, est élevé à Chons, et Aménophis III témoigne ainsi de sa piété envers la triade de Thèbes.

Les Séti et les Ramsès (XIX^e^ et XX^e^ dynasties) ne se montrent pas moins soucieux de la grandeur de Karnak. Ramsès I^er^ jette les fondements de cette admirable salle hypostyle, chef-d'œuvre de l'architecture du Nouvel-Empire, que Séti I^er^ continuera et que Ramsès II aura la gloire d'achever (9). En même temps Ramsès II entoure le Grand Temple (10) d'une enceinte de pierre, il élève le Temple de l'Est (11), il dresse sur leur base quatre obélisques, il fait précéder la façade orientale du Grand Temple par une allée de sphinx (12). Le mouvement donné se continue sous Ramsès III (XX^e^ dynastie), et Karnak doit au héros de Médinet-Abou le Temple de Chons (13), le Temple d'Ammon, enclavé dans le mur des Bubastites (14), le Temple de Mout, situé près du grand lac au Sud (15). Comme Aménophis III, Ramsès III élève ainsi un monument à chacune des trois personnes qui forment la triade thébaine.

Malgré ces prodigieux efforts, Karnak n'est point encore achevé. Sous les successeurs des Ramsès et jusqu'à l'avènement des Psammétichus (XXVI^e^ dynastie), l'Égypte est agitée par les dissensions les plus graves que son histoire ait connues. Thèbes se donne à l'éthiopien Piankhi. Les Assyriens

(1) Ci-dessus, temple V.
(2) Ci-dessus, temple G.
(3) Ci-dessus, pylône VIII.
(4) Ci-dessus, temple *g*.
(5) Voyez le plan général du Grand Temple, pylône III.
(6) Ci-dessus, temple A, B, C.
(7) Ci-dessus, temple X.
(8) Ci-dessus, temple T.
(9) Voyez le plan général du Grand Temple, salle D.
(10) Ci-dessus, temple K.
(11) Ci-dessus, temple O.
(12) Ci-dessus, 2.
(13) Ci-dessus, temple T.
(14) Ci-dessus, temple M.
(15) Ci-dessus, temple Z.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C$^{ie}$

40

THÈBES _ KARNAK.

la prennent et la saccagent. Tahraka en sort et y rentre tour à tour en conquérant et en vaincu. Les Bubastites n'élèvent pas moins, au Nord et au Sud de la cour principale du Grand Temple (1), la belle colonnade qui le borde de chaque côté. Au milieu de la même cour, Tahraka fait bâtir le Temple hypèthre (2) dont une colonne est encore debout. Le Temple de Phtah (3) est agrandi par Sabacon. De petites constructions sont semées çà et là par les rois de la XXII[e] dynastie et de la XXVI[e].

Viennent enfin les Ptolémées. Les deux portes monumentales du Nord et du Sud sont commencées. On commence aussi, pour ne jamais l'achever, le gigantesque pylône qui sert encore aujourd'hui d'entrée au Grand Temple. Le Temple d'Osiris (4) est fondé.

Ainsi se termine l'histoire de cette ville de temples, que l'on appelle Karnak. Le plus ancien nom que l'on trouve à Karnak est celui d'Amenemha I[er], de la XII[e] dynastie; le plus récent est celui d'Auguste. Trois mille ans séparent ces deux noms, et les ruines de Karnak représentent les efforts accumulés de trente siècles.

Planche 40. — Karnak s'annonce au voyageur, venant de Louqsor, par la magnifique porte dont nous inscrivons la vue sous le numéro 40 de nos planches.

Quoiqu'on en dise, cette porte est sans rapport avec le temple qui la suit (5). Elle n'a pas été bâtie pour ce temple, ni à cause de ce temple. Son axe n'est pas même celui de l'édifice qu'elle a l'air de précéder. La porte dont la planche 40 reproduit l'aspect extérieur, est une ouverture dans la grande enceinte qui enferme une demi-douzaine des édifices principaux de Karnak. Elle est, au côté Sud de cette enceinte, ce que les deux autres portes, de construction semblable, dont nous aurons à parler bientôt, sont aux côtés Est et Nord, et ce qu'une quatrième porte, maintenant démolie de fond en comble, devait être au côté Ouest. En d'autres termes, quatre portes monumentales, situées aux quatre points cardinaux, donnaient accès dans l'enceinte principale de Karnak; le monument que nous décrivons est une de ces portes, celle du Sud.

La porte a 14$^{m}$ 32 de hauteur sous la plate-bande; sa hauteur totale est de 21 mètres, sa profondeur au niveau du sol de 11$^{m}$ 62.

(1) Voyez le plan général du Grand Temple, cour B.
(2) Voyez le plan général du Grand Temple, temple C.
(3) Ci-dessus, temple G.
(4) Ci-dessus, temple U.
(5) Temple T.

La porte est tout entière de construction ptolémaïque. On n'y lit en effet que les cartouches de Ptolémée Evergète Ier et ceux de sa femme Bérénice.

L'époque de la construction de la porte pourrait aussi être indiquée par les heureuses et élégantes proportions du monument, déjà remarquées par les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte : « La hauteur de la porte sous le linteau, est de deux fois et demie son ouverture. La largeur de l'édifice en entier se trouve, à peu de chose près, deux fois dans la hauteur totale, proportion que l'on remarque très souvent dans l'architecture égyptienne. L'architrave est égale en hauteur à la corniche, et le listel a une épaisseur double de celle du cordon. Ce rapport entre l'architrave et la corniche plait singulièrement à l'œil. Il paraît que les Égyptiens, ou bien ne l'ont pas imaginé d'abord, ou ne l'ont pas toujours employé; car nous avons déjà fait connaître plusieurs édifices où l'architrave a beaucoup plus de hauteur que la corniche, ce qui produit un effet désagréable. L'entablement se trouve trois fois dans la hauteur totale. Tels sont les rapports principaux qui existent dans les dimensions de la porte. Nous pourrions en indiquer d'autres encore, et nous verrions que leurs savantes combinaisons concourent toutes au but que les constructeurs se sont sans doute proposé, d'élever un édifice svelte, imposant et magnifique (1) ». Comme l'ont très bien vu MM. Jollois et Devilliers, tous les monuments égyptiens n'ont pas en effet cette élégance, et nous savons aujourd'hui que l'art plus savant des Grecs a pu seul donner à la porte de Karnak les proportions harmonieuses qui la distinguent.

La décoration de la porte est simple et a été conçue sans grand effort d'imagination. Elle se compose, à la façade que nous avons sous les yeux, de tableaux superposés et d'arrangement identique. Le roi se présente devant trois ou deux des divinités de Thèbes. Tantôt il leur adresse une simple prière, tantôt il leur fait une offrande, tantôt il est censé immoler pour elles un animal typhonien. Comme partout ailleurs, les longues inscriptions qui accompagnent ces tableaux ne sont que les titres et les noms du roi fondateur, les titres et les noms du dieu devant lequel la cérémonie s'accomplit. Le roi prend la parole et adresse une demande au dieu en récompense de l'hommage qu'il lui fait. Le dieu répond et accorde au roi une faveur en rapport avec le don concédé.

(1) Vue générale de Thèbes, section VIII, Tome II, page 519.

On aperçoit à gauche de la planche les dernières assises d'un petit temple ; c'est le temple marqué U sur le plan général des ruines de Karnak. Il est dédié à l'Osiris de Thèbes. Commencé et achevé comme construction sous Evergète II, il n'a été fini comme décoration que sous Auguste.

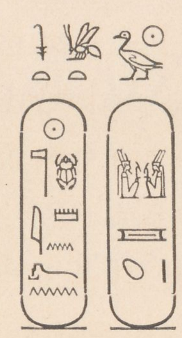
Le temple dédié à Chons se montre à travers l'ouverture de la grande porte. Il est marqué T sur notre plan. Ce temple compte parmi ceux des monuments de Karnak qui, à des points de vue divers, ont rendu les plus grands services à la science. Quelques remarques trouvent ici leur place :

1° On sait que la fin de la XX^e^ dynastie fut le signal d'une division profonde dans le pays.

Il y eut en Égypte deux royaumes, l'un qui avait sa capitale à Tanis, l'autre qui avait sa capitale à Thèbes. Les rois qui régnaient à Tanis sont enregistrés par Manéthon comme les rois légitimes ; nous regardons par conséquent les rois qui régnaient à Thèbes comme des usurpateurs.

Les fouilles que j'ai fait faire, il y a une quinzaine d'années, à Tanis, ont donné raison à Manéthon, et les noms de cinq des sept rois Tanites que cite l'historien national ont été retrouvés dans les ruines de cette ville. Voici le tableau des rois Tanites de la XXI^e^ dynastie, tel que les fouilles nous ont permis de le constituer.

I. Σμενδῆς



Prénom : *Ra-nuter-kheper, Setep-en-Amen.*
Nom : SA-AMEN, *Meri-Amen.*

II. Φουσέμης (Var. Ψουσέννης)

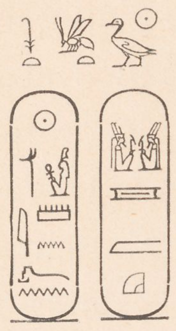


Prénom : *Ra-hek-het'*......
Nom : *Meri-Amen*, HOR-P-SEB(*en*)KHA-T (1).

(1) Le cartouche-nom a seul été trouvé dans les fouilles. Je donne le cartouche-prénom d'après le *Livre des Rois*, de M. Lepsius, et l'*Histoire d'Égypte*, de M. Brugsch.

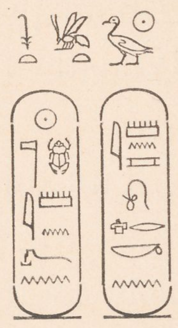
III. Νεφερχερὴς ?

IV. Ἀμενωφθὶς



Prénom : *Ra-user-Ma, Setep-en-Amen.*
Nom : Amen-em-ap, *Meri-Amen* (1).

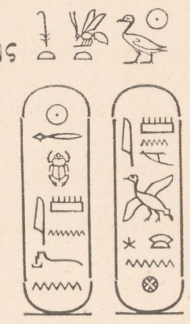
V. Ὀσωχὼρ



Prénom : *Ra-nuter-kheper, Setep-en-Amen.*
Nom : *Meri-Amen,* Uasarken (2).

VI. Ψινάχης ?

VII. Φουσέμης (Var.) Ψουσεννὴς



Prénom : *Ra-aa-kheper, Setep-en-Amen.*
Nom : *Meri-Amen,* Pe-seb-en-kha (3).

Voilà pour la branche tanite de la XXI[e] dynastie.

Quant à la branche usurpatrice, ce n'est pas à Manéthon (qui ne la cite pas) qu'il faut en demander l'histoire, mais aux monuments; et précisément à ce Temple de Chons qui fait en ce moment l'objet plus spécial de notre attention.

Les tableaux dont le Temple de Chons est décoré, présentent en effet une particularité qu'on ne rencontre dans aucun autre temple. Invariablement, les tableaux dont les autres temples sont ornés, nous font voir le roi fondateur en présence des divinités locales, et jamais une autre personne que le roi fondateur n'est admise à y figurer. Une dérogation à cette

(1) Ces deux cartouches ont été trouvés pendant nos fouilles, à la fois aux Grandes Pyramides et à Tanis. Aux Grandes Pyramides, ils étaient associés dans le même temple aux cartouches de Ramsès II.

(2) Je dois dire que le fragment de sphinx sur lequel ces deux cartouches se trouvent est très fruste, et que les noms ont été plutôt devinés que lus. Le cartouche-nom est cependant à peu près certain.

(3) Depuis que M. Lepsius a publié son *Livre des Rois*, et depuis que M. Brugsch a publié son *Histoire d'Égypte*, nous avons reconnu que le cartouche-prénom *Ra-s-menkh-ka*, placé par le premier de ces savants dans la XXI[e] dynastie (uniquement peut-être parce qu'il a été découvert à Tanis), et attribué par le second à Thoutmès, est le cartouche-prénom du roi *Mer-mesch-u* de la XIV[e] dynastie.

règle se montre pour la première fois dans le Temple de Chons. Un grand-prêtre d'Ammon, chef suprême du sacerdoce égyptien, y est représenté faisant, à la suite du dernier Ramsès de la XX$^e$ dynastie, les cérémonies que le rite ordonne. Dans une salle, il se contente de la première place après le roi; dans une salle voisine, le roi disparaît et le grand-prêtre officie seul; dans une troisième salle, le roi disparaît encore et le grand-prêtre s'y montre, la couronne royale sur la tête. Telle est l'origine de la dynastie usurpatrice. La dynastie légitime régnait à Tanis. Pendant le même temps, Thèbes reconnaissait pour souverains les quatre ou cinq grands-prêtres qui avaient profité de la faiblesse des derniers Ramsès pour s'emparer du pouvoir.

Comment se termina l'antagonisme des deux dynasties? Quels événements préparèrent l'arrivée au pouvoir de cette XXII$^e$ dynastie sous laquelle l'Égypte se trouva de nouveau réunie sous un sceptre unique? C'est ce qu'on ignore encore. Il faut seulement faire remarquer qu'une très importante inscription découverte à Karnak et non loin du Temple de Chons, pendant nos fouilles de 1874, nous montre Psousennès II à Thèbes, et sa fille *Ra-men-ka* réclamant pour elle et sa postérité la couronne à laquelle sans doute sa naissance lui donnait des droits.

Notons que c'est quelques années seulement plus tard qu'eut lieu la scission de l'empire de Salomon en royaume d'Israël et en royaume de Juda, et que le partage dont l'Égypte venait de donner l'exemple a pu ne pas être sans influence sur les déterminations qui amenèrent ce grand événement.

2° Le Temple de Chons doit une autre partie de sa célébrité à une belle stèle qui y a été trouvée et qui, par les soins de M. Prisse, décore aujourd'hui une des salles de la Bibliothèque nationale de Paris.

Cette stèle est datée de l'une des années d'un Ramsès de la XX$^e$ dynastie dont on ne connait pas exactement la place, et qu'avec M. de Rougé, nous appellerons Ramsès-Meïamoun II. Un texte de vingt-huit lignes, qui jette un jour bien inattendu sur les mœurs et les croyances de cette époque, y est gravé au registre principal.

M. Birch d'abord, et après lui M. de Rougé et M. Brugsch, ont publié d'excellentes traductions de la stèle du Temple de Chons. Nous nous appuierons sur ces documents pour présenter au lecteur une analyse du curieux récit que la stèle contient.

Le récit est partagé par M. de Rougé en six chapitres.

Le premier n'est qu'une fastidieuse énumération des noms et des titres du pharaon auquel la stèle se rapporte. Ramsès, parlant de lui-même, se

dit : « L'Horus, taureau puissant, honoré de tous les diadèmes, dont le règne est établi comme celui d'Atoum; l'Horus vainqueur, dominant par la gloire, détruisant les barbares.... etc. ».

Le récit commence au second chapitre. Le roi est en Mésopotamie, occupé à recevoir les tributs de l'année. « Les princes de toute la terre venaient se prosterner en sa présence et implorer sa faveur ». Parmi eux est le chef de Bakhtan, nom propre géographique que M. de Rougé identifie avec le mont Bagistan, et dans lequel M. Brugsch retrouve Ecbatane. Sa fille est avec lui. « Cette femme était belle, elle plut au roi par dessus toute chose, il lui donna, en qualité de première épouse royale, le nom de *Neferou-Ra* (beauté du soleil), et à son retour en Égypte, il lui fit accomplir tous les rites des reines ».

Le troisième chapitre nous transporte en l'an 15 et au 22e jour du mois d'Epiphi du règne de Ramsès-Meïamoun II. Le roi se trouvait dans son temple de Thèbes « occupé à chanter les louanges de son père Ammon-Ra », lorsqu'on vint lui dire qu'un envoyé du chef de Bakhtan se présentait. L'envoyé fait part de sa mission. « Je viens vers toi, ô mon seigneur, pour Bint-Reschit, la jeune sœur de la reine Neferou-Ra; un mal a pénétré dans sa substance; que ta majesté veuille envoyer un homme connaissant la science pour l'examiner ». Le basilicogrammate Thoth-em-hebi reçoit l'ordre de partir. Arrivé au pays de Bakhtan, « il trouve Bint-Reschit obsédée par un esprit; mais il se reconnut impuissant à l'expulser ».

La princesse n'étant pas guérie, le récit passe sans transition à une nouvelle ambassade. C'est le sujet du quatrième chapitre. Le chef de Bakhtan demande au roi de lui envoyer, non plus un homme « connaissant la science », mais le dieu Chons lui-même. Ici quelques obscurités se présentent. Le dieu Chons est envisagé sous deux faces. Il y a « Chons, dieu tranquille dans sa perfection », et « Chons, conseiller de Thèbes ». L'un des deux Chons communique à l'autre « sa vertu divine, pour qu'il guérisse la fille du prince de Bakhtan ». C'est Chons, conseiller de Thèbes, qui part « dans son grand naos, avec cinq petites baris et un char; de nombreux cavaliers (probablement pour les relais) marchaient à sa gauche et à sa droite ».

Cinquième chapitre. Le voyage dure un an et cinq mois. Le prince de Bakhtan vient avec son armée à la rencontre de Chons. Le dieu est mis en présence de la jeune possédée. « Il lui communique sa vertu ». L'esprit prend alors la parole et dit : « Sois le bienvenu, grand dieu qui expulses les rebelles; la ville de Bakhtan est à toi; ses peuples sont tes esclaves;

moi-même je suis ton esclave ». Puis il ajoute : « Je m'en retournerai vers les lieux d'où je suis venu pour satisfaire ton cœur sur le sujet de ton voyage. Ordonne qu'une fête soit célébrée en mon honneur par le prince de Bakhtan ». C'est alors le dieu qui, par la bouche du « prophète » dont il est accompagné, répond en ordonnant que le prince de Bakhtan apporte à l'esprit une riche offrande. « Pendant que ces choses se passaient et que Chons, le conseiller de Thèbes, conversait avec l'esprit, le prince de Bakhtan restait avec son armée, saisi d'une crainte profonde. Il fit offrir de riches présents à Chons, conseiller de Thèbes, ainsi qu'à l'esprit, et célébrer une fête en leur honneur. Après quoi l'esprit s'en alla paisiblement où il voulut, sur l'ordre de Chons, le conseiller de Thèbes ».

Le sixième et dernier chapitre nous fait assister au retour de Chons dans son temple. Émerveillé de ce qu'il avait vu, le prince de Bakhtan avait refusé de laisser partir le dieu, et pendant trois ans et neuf mois, il l'avait gardé près de lui. Un songe qu'il eut le fit changer de détermination, et Chons put enfin prendre le chemin de l'Égypte. « Le prince de Bakhtan, en congédiant le dieu, lui offrit de très riches présents en toutes sortes de choses précieuses, ainsi qu'une escorte nombreuse de soldats et de chevaux. Leur retour à Thèbes fut heureux; Chons, conseiller de Thèbes, entra dans le Temple de Chons, dieu tranquille dans sa perfection, et lui offrit les présents en toutes sortes d'objets précieux que lui avait donnés le prince de Bakhtan; il n'en garda rien pour son propre compte. Chons, conseiller de Thèbes, rentra heureusement dans sa demeure, le 19ᵉ jour de Méchir, dans la 33ᵉ année du roi Ramsès ».

La stèle qui nous a conservé cette singulière histoire, donne un intérêt exceptionnel au temple où elle a été trouvée, et où se sont passées la première et la dernière partie des événements qu'elle raconte. Malheureusement tout n'y est pas également clair. Que la maladie dont la jeune fille était atteinte fût un cas pathologique comme la pratique en fait rencontrer chaque jour, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Que, dans les croyances du temps, le *Khou* (selon l'expression de la stèle), c'est-à-dire l'esprit dont la belle-sœur de Ramsès était possédée, fût l'âme d'un damné qui s'était logée dans son corps, c'est ce que les recherches de M. Chabas ont mis en évidence (1). Mais qu'était cette « vertu divine », ou, comme l'appelle

(1) Voyez aussi le travail de mon excellent collègue M. Paul Pierret, *Le dogme de la résurrection chez les anciens Égyptiens*, Paris, 1871, page 3; et le *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, Paris, 1875, page 294.

M. Chabas « cet acte de salut » dont l'influence rend la jeune malade à la santé? Depuis que M. Chabas et M. de Rougé ont publié leur travail, on a reconnu que le [hiéroglyphe] *Sa*, « la vertu divine » ou « l'acte de salut », est un des mots qui servent à exprimer les idées générales de *salut*, de *conservation*, de *défense*, et qu'il désigne plus particulièrement le don d'influence magique, la propriété qu'avait celui qui possédait ce don, de préserver les personnes et les choses de la destruction et du mal. Mais qu'est-ce que ce don d'influence qu'un dieu communique à un autre dieu, et dont celui-ci se sert pour chasser un esprit avec lequel il converse et qui lui répond? Qu'était-ce surtout que ce dieu et en quoi consistait-il? Il est facile, par ce que les monuments nous enseignent, de nous faire une idée du cortége divin, à son départ du Temple de Chons et dans sa route vers le pays de Bakhtan. Il y avait un char, destiné sans aucun doute au prêtre que nous voyons, en présence de la jeune fille, recevoir les ordres du dieu et qui, en somme, doit jouer le rôle principal dans l'exorcisme. Il y avait « le naos » qui est un grand coffre en bois, voilé d'une étoffe épaisse, et dans l'intérieur duquel est déposé, caché à tous les yeux, le dieu lui-même, c'est-à-dire la statue ou l'emblème qui le représente; le naos est fixé au centre d'une barque (*bari*), montée sur un plancher qu'une douzaine de prêtres portent sur leurs épaules (1). Il y avait enfin cinq autres baris destinés au transport des talismans dont la statue principale est accompagnée. Mais, si circonstanciés que soient ces renseignements, on se demande encore si l'on croyait, sous Ramsès-Meïamoun II, que l'attouchement d'une statue de pierre ou d'un talisman quelconque, avait le pouvoir de guérir, avec la seule intervention d'un prêtre, une maladie nerveuse dont le symptôme principal était une obsession. Le problème est trop complexe pour que nous essayions d'en chercher ici la solution (2).

PLANCHE 41. — Le Grand Temple est, à tous les points de vue, le premier et le plus considérable des monuments compris dans l'enceinte de Karnak. Le Grand Temple, considéré dans sa partie construite et enfermée

(1) La barque de Chons est figurée au premier registre de la stèle qui nous fournit ces renseignements. A part les symboles qui la décoraient, cette barque était en tout semblable aux barques d'Ammon dont on trouvera un dessin très exact sur notre planche 46.

(2) Comme document parallèle, on étudiera cette précieuse « stèle de l'Intronisation » qui provient de nos fouilles de Gebel-Barkal, où ce qu'on appelle « l'oracle » parle par la bouche des prêtres d'Ammon et désigne la personne qui doit être appelée au trône, absolument comme nous voyons ici le dieu Chons ordonner, par la bouche d'un de ses prêtres, que l'esprit soit apaisé au moyen d'offrandes, dont certainement la statue ou l'emblème du dieu ne profiteront pas.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

41

THÈBES — KARNAK

de murs, a 360 mètres de longueur, sur une largeur moyenne de 105. Il couvre par conséquent 37,800 mètres carrés de terrain.

Le Grand Temple présente ce phénomène que le dallage actuel de ses chambres est de plus d'un mètre cinquante au-dessous du niveau moyen des hautes eaux du Nil. Il en résulte que, tous les ans, pour peu que l'inondation atteigne ses limites normales, le temple est envahi par l'eau. En vain dira-t-on que l'entrée du fleuve dans le temple pourrait être arrêtée par une digue construite entre le temple et le fleuve. Un tel obstacle serait absolument sans effet. L'eau ne gagne pas le temple directement, mais par une infiltration lente. Le lac voisin ne s'alimente que de cette façon. Aucune puissance ne peut lutter contre ce mode souterrain d'envahissement. Aussi le mal est-il sans remède, et il est certain que de tous les temples égyptiens, le Grand Temple de Karnak est celui dont la ruine est la plus prochaine.

J'en donne ci-après le plan aussi complet que le permet l'état de délabrement dans lequel se trouve aujourd'hui ce grand édifice.

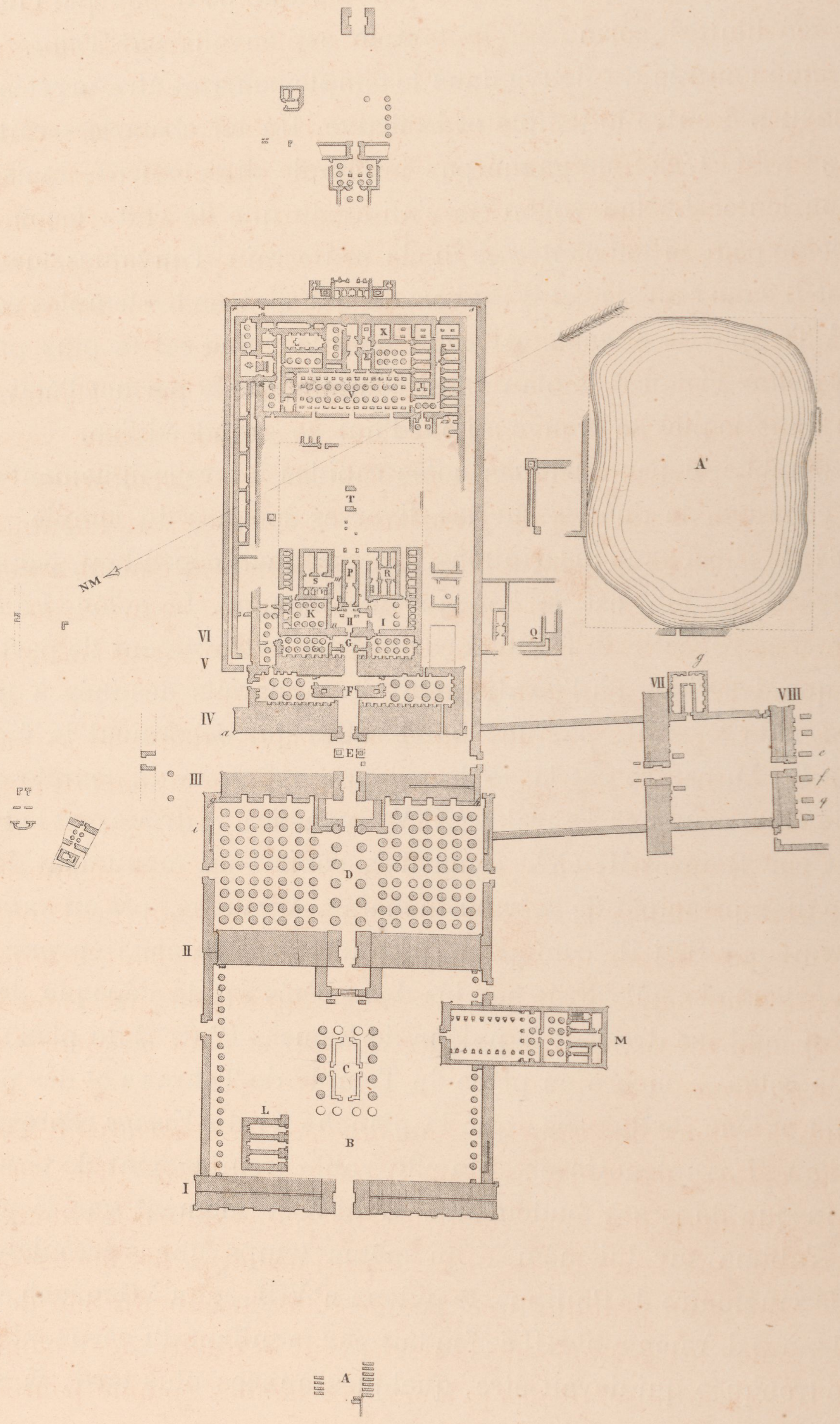
Je complèterai par quelques notes rapides les renseignements que j'ai déjà eu occasion de donner sur les diverses époques du temple.

*Pylône* I. Il est sans inscriptions. On reconnait cependant, par son mode de construction, qu'il est de l'époque ptolémaïque. Le pylône I a été laissé inachevé. Les espèces de fenêtres carrées qui le traversent de part en part, ne sont que des vides où l'on disposait les appareils destinés à maintenir les longs mâts terminés par des banderolles qui décoraient la façade.

*Cour* B. Au centre est la seule colonne qui reste du temple élevé au milieu de cette cour par Tahraka (XXV^e dynastie). A droite, est le temple M, construit par Ramsès III (XX^e dynastie), comme un monument de sa piété envers le dieu principal de la tribu thébaine. A gauche, est un autre temple L, construit par Séti II, comme un monument de sa piété envers le même dieu. La colonnade qui règne sur les deux côtés est de l'époque des Scheschonk. Au fond, se dressait le pylône de Ramsès I^er (n° 2 du plan). C'est la vue de la colonne encore en place du Temple de Tahraka et des premières assises du pylône de Ramsès, que la planche 41 du *Voyage* représente.

En l'an 27 avant notre ère, un effroyable tremblement de terre secoua Thèbes jusque dans ses fondements. C'est à ce moment que le pylône de Ramsès s'abima sur lui-même, en même temps que s'écroulaient dans Karnak le sanctuaire de Philippe, le pylône n° VIII, et qu'à Gournah, l'une des deux colonnes d'Aménophis III se fendait par le milieu du corps, et devenait la statue tronquée qui devait être, quelques années plus tard, la statue de Memnon.

*Salle* D. La salle D est la fameuse salle hypostyle, le plus étonnant peut-être de tous les monuments que les Égyptiens aient élevés. La salle D compte cent-trente-quatre colonnes presque toutes encore en place. Elle est si grande, que Notre-Dame de Paris y tiendrait tout entière. Commencée par Ramsès I[er],



elle fut achevée comme construction par son successeur Séti Ier. Sous Ramsès II, fils et successeur de Séti, elle était finie comme construction et comme décoration. Çà et là quelques légendes de rois postérieurs y ont été ajoutées ; les Ptolémées eux-mêmes tinrent plus tard à honneur d'y marquer leur empreinte. Mais les parties de la salle sur lesquelles ces légendes apparaissent ne sont pas autre chose que des places laissées inoccupées par les rois fondateurs.

*Pylône* III. Le Pylône III était la façade du Grand Temple sous Aménophis III (fin de la XVIIIe dynastie), comme le pylône II était la façade du Grand Temple sous Ramsès Ier (commencement de la XIXe dynastie). Il est presque entièrement détruit. Les restes de légendes qu'on aperçoit encore à la face orientale se rapportent aux conquêtes de ce roi en Asie, et aux dons nombreux dont il enrichit le trésor du temple.

*Pylône* IV. Nous connaissons déjà le pylône IV. Sous Thoutmès Ier, le Grand Temple avait pour façade le pylône IV et pour limite vers l'Est le fond de la cour S. Le pylône était précédé de deux obélisques, l'un qui fut achevé et gravé au nom de Thoutmès Ier, l'autre dont Thoutmès III fit sculpter plus tard les légendes. Les deux obélisques étaient accompagnés de deux colosses. La base du colosse méridional est seule visible.

Le pylône IV est très démoli. Sa porte avait été successivement restaurée par Thoutmès IV, par Sabacon et par les Ptolémées.

*Pylône* V. Le pylône V est une autre des constructions élevées par Thoutmès Ier dans le Grand Temple. Il est malheureusement encore plus détruit que son voisin.

Entre le pylône IV et le pylône V (salle F) s'élève le gigantesque obélisque de la reine Hatasou, fille de Thoutmès Ier et sœur de Thoutmès III. Il ne mesure pas moins de 32 mètres de hauteur. Il était originairement accompagné d'un autre obélisque de même dimension, qui était déjà renversé à l'époque du voyage de Pococke (1740), et dont les débris couvrent le sol aux environs.

Quand les deux obélisques furent amenés des carrières d'Assouan où ils ont été taillés, les deux pylônes IV et V existaient déjà, et déjà les vingt-deux colonnes qui couvraient la salle située entre les deux pylônes étaient debout sur leurs bases. Pour faire pénétrer les obélisques et les mettre en place, on pratiqua une brèche dans le mur du Sud de la salle, on abattit toutes les colonnes de la partie Sud et quatre des colonnes de la partie Nord, et on se servit des pylônes eux-mêmes comme points d'appui

pour les appareils destinés à l'érection des monolithes. C'est sous Aménophis III seulement que la brèche fut réparée et les colonnes rétablies.

*Pylône* VI. Le pylône VI appartient à Thoutmès III, et fait partie de l'immense ensemble de constructions par lesquelles ce prince fit du Grand Temple le monument principal de Karnak. Du côté Ouest, le pylône montre au visiteur les deux listes de noms géographiques dont nous parlerons bientôt. Du côté Est, est une partie de ces fameuses Annales qui vont également faire, tout à l'heure, l'objet de notre attention. Le pylône VI est le dernier des pylônes compris dans l'enceinte proprement dite du Grand Temple.

*Chambres* G, H, I, K, R, S. Il y a quelques années, j'ai consacré à la description du Grand Temple de Karnak un opuscule qui est resté à peu près inconnu. J'en extrais les lignes suivantes qui concernent les chambres G, H, I, K, R, S.

« Tout cet ensemble est l'enveloppe de la chambre P. La chambre P n'est pas, comme on le dit toujours, le sanctuaire du temple, mais un passage qui conduisait au vrai sanctuaire, lequel était celui d'Usertasen (1) ».

« La chambre P avait été construite en granit rose par Thoutmès III. Elle était en ruines à l'époque de Philippe, père d'Alexandre, qui la fit réédifier sur l'ancien plan et avec les mêmes matériaux ».

Les inscriptions gravées sur les parois des chambres I, K, R, S et des cellules environnantes, sembleraient prouver que cette partie du temple était employée à la consécration des objets ou offrandes qui devaient servir dans les cérémonies du culte. Ce n'est pas sans étonnement que, sur les murailles de quelques-unes des cellules, on aperçoit, à côté des cartouches et de la figure de Thoutmès III, les cartouches et la figure d'Aménophis Ier, le père et le prédécesseur de Thoutmès Ier. Le souvenir de son aïeul est invoqué par Thoutmès III, probablement parce que c'est à Aménophis Ier, que le Temple d'Ammon devait la fondation du service d'offrandes qu'Aménophis et Thoutmès présentent, sur les murailles des cellules, à la divinité du lieu (2).

Le couloir *m, n* mérite l'attention du visiteur. Le long tableau qui en couvre les parois du côté du Nord et de l'Ouest, se divise en deux parties, Dans la première, Thoutmès III est représenté offrant au dieu les objets

(1) Usertasen, le deuxième roi de la XIIe dynastie. C'est plutôt à Amenemha, premier roi de la même famille, qu'il faut faire remonter la fondation du sanctuaire, ainsi qu'on a pu le reconnaître récemment.

(2) Depuis que ceci est écrit, j'ai eu occasion de reconnaître que les cellules marquées des légendes d'Aménophis Ier, sont des parties encore subsistantes de l'ancien temple, celui qui avait la chapelle d'Amenemha pour sanctuaire.

précieux dont il enrichit soit le trésor de son temple, soit son temple lui-même. Parmi eux figurent deux obélisques (aujourd'hui perdus), des coffres, des vases, des anneaux d'or et d'argent, des colliers, des ustensiles du culte. La seconde partie se compose des textes incomparables que la science connait sous le nom « d'Annales de Thoutmès III ». Thoutmès III y énumère les campagnes qu'il a faites de l'an 22 à l'an 40 de son règne. Il compte les tributs qu'il a imposés à l'ennemi vaincu, les armes, les chariots qu'il lui a pris, les prisonniers qu'il a faits, les lingots d'or, d'argent, de lapis, les vases en matières rares, les meubles incrustés de pierres, qu'il a apportés à Thèbes pour être déposés dans le trésor du temple de son père Ammon.

L'inscription *o* est également digne d'intérêt. Ici Thoutmès III n'énumère plus ses campagnes; il rend compte de tout ce qu'il a fait pour l'embellissement du Temple de Karnak. « Il l'a décoré de statues nombreuses et bien travaillées. Il a muni le laboratoire de tous ses ustensiles; il l'a pourvu d'essences et d'aromates. Il a décoré les portes d'ornements d'or, d'argent et d'airain. Il a construit les pylônes dont il donne les noms. Il a fait exécuter et offert au temple une statue d'Ammon, telle qu'en aucun temple on n'en trouve une pareille. Il a aussi donné au temple une belle harpe enrichie d'or, d'argent, de lapis, de turquoises, et de toutes sortes de pierres précieuses ». Le roi fait en même temps le compte des revenus en terre, en céréales, en farines, en pains, en bestiaux, qu'il assure au temple pour les besoins du culte. Puis, passant subitement à un autre ordre d'idées, il décrit le sens allégorique de sa bannière et de ses deux cartouches, c'est-à-dire les noms royaux « que, dit-il, il a choisis et composés lui-même ».

*Cour* T. On peut regarder les quelques débris de colonnes qu'on trouve au milieu de la cour T comme le noyau dont le Grand Temple tout entier est le fruit. Nous rappellerons en effet que c'est dans la cour T que s'élevait le sanctuaire primitif du temple, celui qui eut le roi Amenemha I^er^ pour fondateur.

*Chambres* U, V, X. Thoutmès III est le seul roi nommé comme constructeur de cette partie du Grand Temple. Il est impossible de déterminer d'une façon quelque peu satisfaisante la destination de chacune des salles qui le composent. On peut conjecturer cependant que la chambre U, improprement appelée par les voyageurs le Promenoir de Thoutmès III, est un lieu de station ou un reposoir pour les processions. La salle U était la fameuse « Salle des Ancêtres », maintenant à Paris; c'est là que le roi fondateur venait rendre hommage à ses prédécesseurs sur le trône. Sur la grande table

de granit placée dans la salle V, le roi disposait les offrandes selon le cérémonial qu'il avait réglé en l'an 25 de son règne, à l'occasion de ses victoires. Il adorait dans la salle X (qui est une reconstruction d'Alexandre II), le grand épervier, emblème du soleil et de l'Ammon qui personnifie la force créatrice.

En somme, la part qui revient à chaque dynastie ou à chaque roi dans la construction et la décoration du Grand Temple de Karnak, peut être déterminée de la façon suivante :

*Moyen-Empire*. Débris du sanctuaire dans la cour T. Statues nombreuses de la XIII^e^ dynastie, trouvées dans le même endroit.

*Aménophis I^er^*. Cellules qui bordent au Nord et au Sud les appartements de granit. On y lit les noms d'Aménophis I^er^.

*Thoutmès I^er^*. L'antique sanctuaire fondé par Amenemha subsiste jusqu'à Thoutmès I^er^. Le temple est remanié. Thoutmès I^er^ ne peut mettre à exécution le plan qu'il a conçu. Il n'a le temps de construire que les pylônes IV et V et les colonnes qui les avoisinent.

*Thoutmès II et la Régente*. Le massif R et S est du règne de ce fils et de cette fille de Thoutmès I^er^. C'est le plan arrêté par Thoutmès dont on poursuit l'exécution.

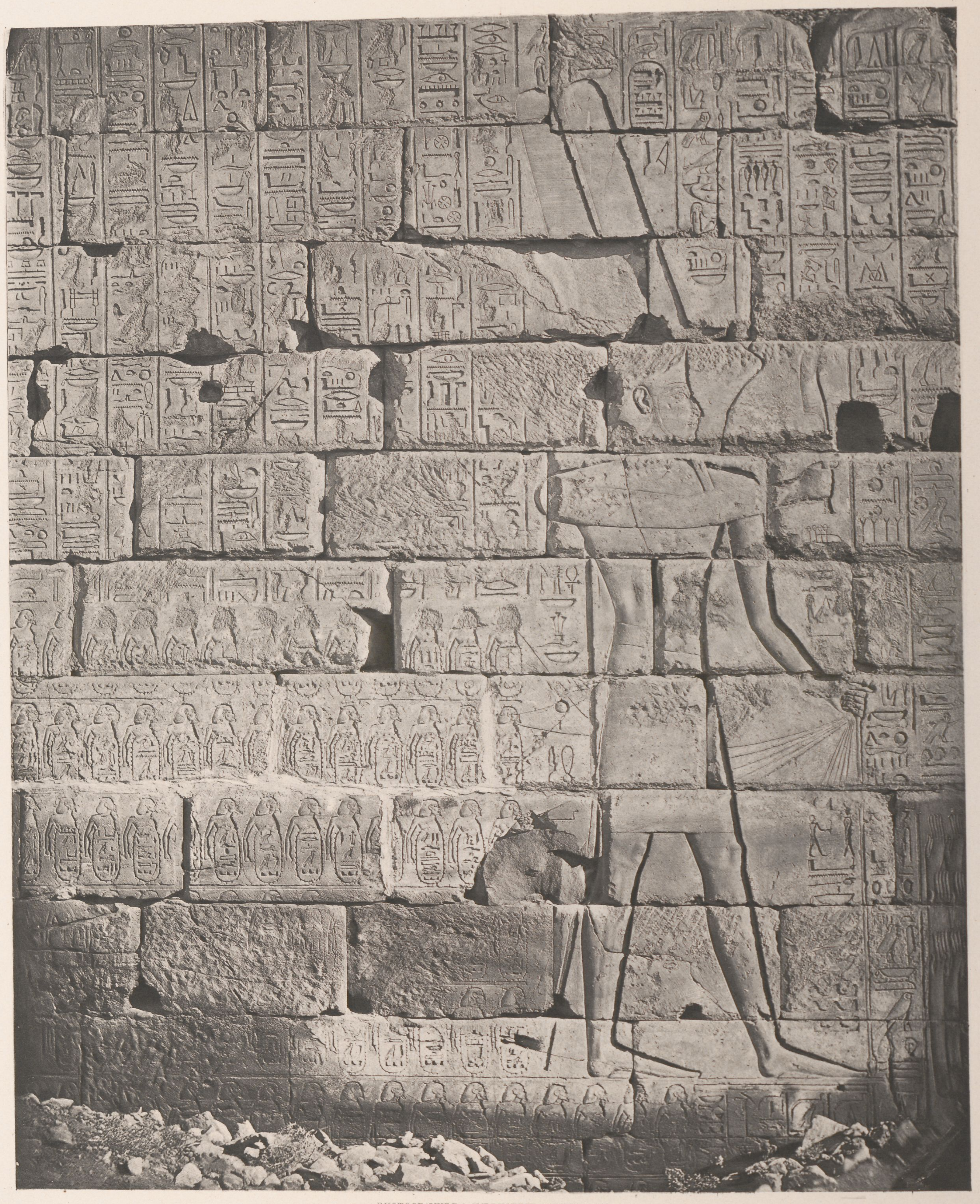
*Thoutmès III*. Le plan arrêté par Thoutmès I^er^ est agrandi par son fils Thoutmès III. La cour T est enveloppée par des constructions qui font du Grand Temple un ensemble jusqu'alors unique. Le lac situé au Sud est creusé. Le pylône VII est bâti.

*Aménophis III*. Aménophis III donne au temple des dimensions encore plus grandes. Il élève en avant du pylône IV un pylône III qui devient la façade extérieure de l'édifice.

*Ramsès I^er^*. Construction du pylône II, c'est-à-dire nouvelle façade, plus monumentale encore, donnée au temple. Entre le pylône II et le pylône III est une cour que Ramsès I^er^ utilise pour y jeter les fondements de la salle hypostyle.

*Séti I^er^*. Séti I^er^ achève la construction de la salle hypostyle et en commence la décoration. Cette œuvre suffirait à la gloire de son règne, si ce même règne n'était déjà illustré par le Grand Temple d'Abydos et la Tombe de Bab-el-Molouk.

*Ramsès II*. Ramsès II a peu fait pour le monument qui nous occupe. On lui doit le mur d'enceinte de la partie postérieure du temple et l'achèvement de la salle hypostyle, ou plutôt des tableaux qui en décorent les murs et les colonnes.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

42

THÈBES — KARNAK

*Séti II.* Construction du temple dans l'angle Nord-Ouest de la cour principale (temple L). Restaurations partielles exécutées çà et là dans le voisinage des appartements de granit.

*Ramsès III.* Rien autre chose que la construction du Temple d'Ammon élevé dans l'angle Sud-Est de la même cour.

*Scheschonk.* On doit aux Bubastites la construction de la colonnade qui limite la cour principale au Nord et au Sud. Des listes géographiques sur lesquelles nous reviendrons sont dues à la même XXII^e dynastie.

*Tahraka.* La XXV^e dynastie marque son passage par l'érection du Kiosque (C) dont les débris subsistent dans la cour principale. Un petit édifice (Q) est élevé par Tahraka entre le lac et le mur méridional de l'enceinte du Grand Temple.

*Psammétichus.* Quelques traces de la XXVI^e dynastie se laissent voir à la porte du pylône II, qui est remanié par un Psammétichus.

*Macédoniens.* Philippe remet à neuf l'appartement de granit (P) primitivement fondé par Thoutmès III. La chambre X, également bâtie par Thoutmès, est refondue et reconstruite par Alexandre II.

*Ptolémées.* Les Ptolémées ont peu fait pour le Grand Temple. On leur doit cependant l'immense pylône qui est resté jusqu'à présent sa limite définitive, et quelques réparations de l'intérieur.

PLANCHE 42. — La cour C a une porte située dans l'angle Sud-Est. On franchit cette porte, on tourne à gauche, et on se trouve en présence d'un grand tableau qu'aucun des visiteurs du temple ne peut se dispenser de voir.

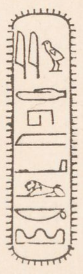
Scheschonk, le premier roi de la XXII^e dynastie de Manéthon, celui que la Bible appelle Schischak (Sésac), est représenté debout, de proportions colossales. Il lève son bras droit armé de la *khopesch*. De la main gauche il a saisi par la chevelure une trentaine de prisonniers auxquels il va trancher la tête. Ammon est devant lui.

C'est la partie de la scène où Ammon figure, que reproduit notre planche photographique. Le sens en est facile à distinguer. Ces petits personnages, les bras liés derrière le dos, la poitrine couverte d'un écusson crénelé, sont la personnification des contrées, des villes, des villages, dont Scheschonk s'est emparé. Ammon lui-même les amène au roi.

L'intérêt de la représentation est dans les noms écrits à l'intérieur des écussons crénelés.

Vers la fin de son règne, Scheschonk avait fait en Palestine une campagne victorieuse qui l'avait conduit jusqu'à l'Idumée et sur les confins du pays des Philistins. Il s'était emparé de Jérusalem. Il avait pris « les trésors de la maison de l'Éternel et les trésors de la maison du roi, et emporté tout. Il avait pris tous les boucliers d'or que Salomon avait faits ». C'est à cette campagne que les noms inscrits dans les écussons se rapportent.

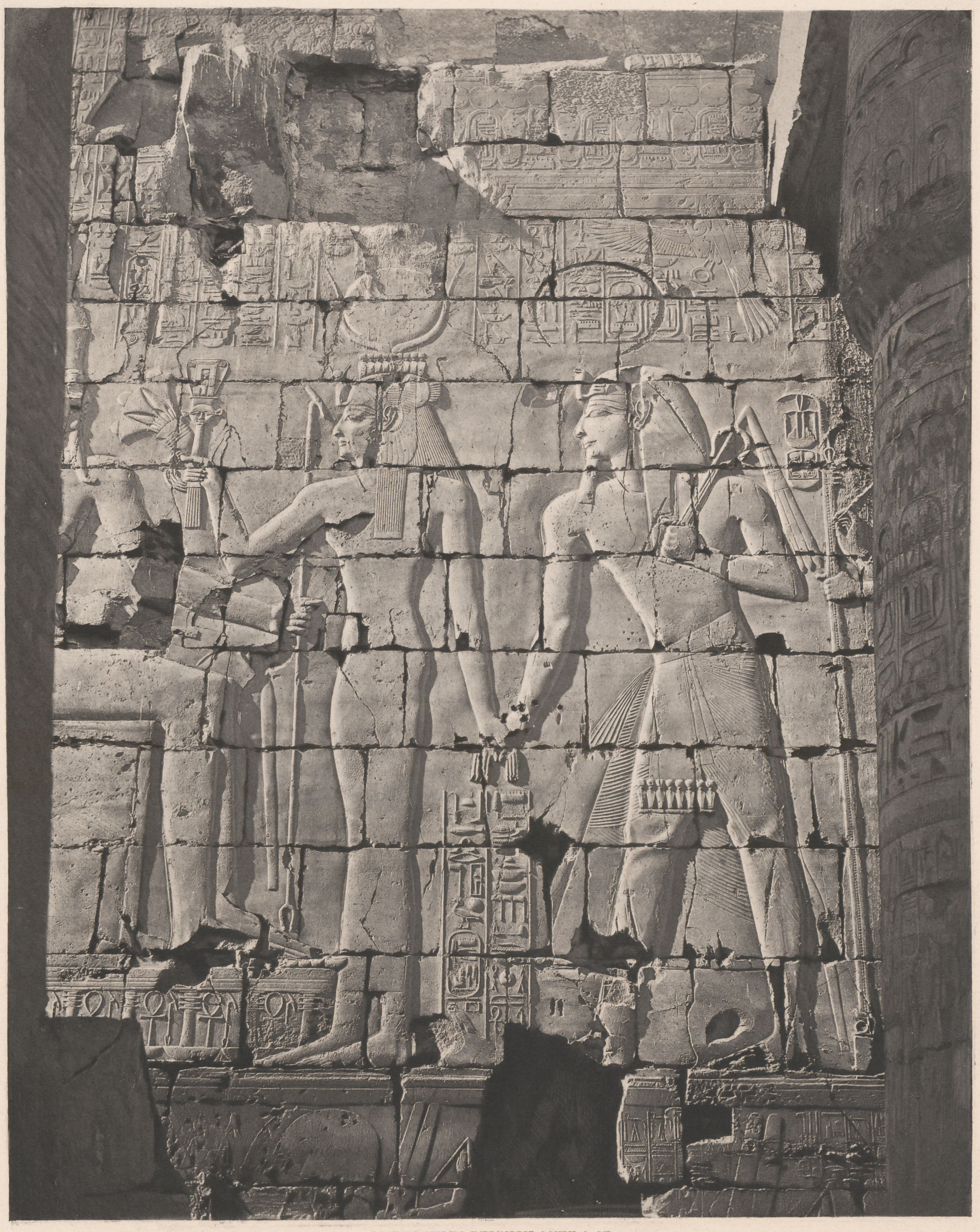
C'est donc une véritable liste géographique, ou plutôt une véritable carte de la Palestine, dressée à la manière égyptienne, que nous avons sous les yeux. Rabbith, Taanach, Schunem, Beth-horon, Kedemoth, Megiddo, Ibleam, Socco, Beth-Tappuah, Beth-Anoth, tous ces noms bibliques, que les campagnes de Josué ont popularisés parmi nous, s'y retrouvent.

S'autorisant du témoignage de Champollion, les guides ont coutume d'appeler l'attention spéciale des voyageurs sur le troisième personnage de la troisième rangée dont le nom se lit  *Iudah-malek* (le roi de Juda) et dans lequel ils croient voir la personnification et même le portrait de Jéroboam, l'antagoniste de Scheschonk. Si ce fait était vérifié, assurément les temples égyptiens ne nous auraient jamais transmis un plus curieux document.

Malheureusement cette tentante attribution doit être abandonnée. Si le personnage est Jéroboam lui-même, on ne conçoit pas, en effet, que ce personnage ne soit pas en tête de la liste, au lieu d'y être au vingt-neuvième rang. On ne conçoit pas non plus, les profils des cent-trente personnages dont se compose la série étant copiés sur un modèle absolument uniforme, que le profil de Jéroboam ne soit pas plus personnel et ne se distingue en rien des autres. M. Brugsch a donc raison, et tout tend à prouver que *Iudah-malek* n'est, comme tous les noms géographiques qui l'entourent, et au milieu desquels il est confondu, qu'un simple nom de ville ou de village, d'ailleurs inconnu.

PLANCHE 43. — Ce joli bas-relief est sculpté sur la muraille du pylône II, à l'intérieur de la salle hypostyle. Les deux gros fûts de colonnes qui l'encadrent appartiennent à cette salle.

Le sujet est un de ceux dont les représentations des temples sont si prodigues. A gauche, Ammon est assis sur son trône. Au centre, Isis a pris Séti par la main et le présente au dieu. On voit encore à droite les deux



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

43

THÈBES — KARNAK



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

44

THÈBES — KARNAK

mains de Thoth et le grand sceptre des dizaines de millions et des centaines de mille panégyries, ce qui exprime symboliquement le nombre considérable d'années de règne que le dieu accorde au roi. L'inscription placée entre Isis et Séti nous apprend qu'en définitive le tableau représente tout simplement l'entrée du roi dans le temple, au moment où il franchit la porte du pylône sur lequel ce tableau est placé.

La scène se recommande par un détail d'exécution qu'il est bon de signaler. Quelques retouches se font voir çà et là, et le profil du roi est double. Dans l'inscription qui accompagne la figure d'Ammon, où tous les hiéroglyphes sont sculptés en relief, le cartouche prénom de Ramsès II est gravé en creux.

L'histoire de la construction du pylône peut seule expliquer ces anomalies. Le pylône a été construit et en partie décoré par Ramsès I^er; la décoration a été achevée tout entière par Séti I^er; des constatations faites minutieusement sur les lieux, il résulte enfin que Ramsès II, bien qu'il n'ait pris aucune part à l'édification de cette partie du temple, ne craignit pas de faire effacer, çà et là, les cartouches de son père et de son aïeul, pour y substituer les siens.

Ainsi s'expliquent les anomalies dont je viens de parler.

Le cartouche prénom de Ramsès II est une surcharge maladroitement exécutée. On en trouverait facilement sur le pylône, et surtout à la porte d'entrée, d'autres exemples.

En étudiant la face intérieure du pylône qui regarde le côté Nord de la salle hypostyle et qui est celle où est placé le tableau dont nous nous occupons, il n'est pas difficile de se convaincre qu'on était en train de décorer cette face quand Ramsès I^er mourut. La figure en pied de Ramsès était déjà faite. Pour faire de ce Ramsès un Séti, on se contenta de quelques retouches, parmi lesquelles figure en première ligne le remaniement du profil.

Planche 44. — Le fragment que reproduit la planche 44 n'a pas moins de quatre-vingt centimètres de hauteur. Il provient par conséquent d'une statue colossale.

Cette statue, dont nous n'avons retrouvé que des débris, avait été originairement placée dans la chambre L du Grand Temple. Aucune des inscriptions dont elle a été sans doute décorée n'est venue jusqu'à nous, ce qui nous empêche de savoir directement à qui nous devons l'attribuer.

Nous ne sommes pas moins certain cependant que la tête royale (elle a

l'urœus sur le front) dont le plâtre a été photographié pour notre collection, est celle de la reine Taïa, femme d'Aménophis III. Une ressemblance, qu'on ne saurait contester, existe en effet entre cette tête et celle de la statue de la même reine, qui décore le devant du socle de l'un des colosses d'Aménophis III, sur la rive gauche de Thèbes. La même expression douce, les mêmes yeux à demi fermés, la même grande bouche, se retrouvent des deux côtés.

Il est curieux d'étudier, au point de vue ethnographique, le portrait de la reine que nous décrivons ici. Comme nous le savons déjà, Taïa n'était ni de race royale, ni de sang égyptien. Touaa, Jouaa, le nom de son père et le nom de sa mère, ne sont ni égyptiens, ni sémitiques, ainsi que le remarque M. Pierret (1). A quelle race appartenait la reine Taïa ? C'est ce que son portrait nous aidera peut-être à deviner. En attendant, on comparera ce portrait à celui du mari de la reine que nous avons reproduit plus haut, d'après un bas-relief de Louqsor (planche 38). Aménophis III avait aussi quelques gouttes de sang étranger dans les veines. Une parenté éloignée l'unissait-elle à la femme de race non-égyptienne qu'il se choisit comme épouse, et qui eut sur la marche des idées religieuses de son temps une si singulière influence ?

Je sais qu'un argument, sérieux en apparence, peut être invoqué contre la parenté de race qui semblerait unir Aménophis III et la reine Taïa : un tombeau de la Vallée des Reines, à Thèbes, nous montre la reine comme une femme de race blanche, puisque ses chairs y sont uniformément peintes en rose. Aménophis III, au contraire, paraît sur quelques monuments le nu peint en brun.

Mais M. Pierret me permettra de lui faire observer que le tombeau de la Vallée des Reines, où le nu d'une reine Taïa est peint en rose, a été jusqu'à présent attribué, sans aucune raison, à la Taïa qui fut la femme d'Aménophis III. Pour se convaincre que cette attribution est fausse, il suffit de remarquer que les inscriptions du tombeau de la Vallée des Reines donnent à Taïa les titres de « royale fille » qu'elle ne pouvait avoir, et que, des inscriptions de ce même tombeau, il résulte que c'est le roi, père de la princesse, et non l'inconnu Touaa, qui le fit creuser dans la montagne. Le tombeau de la Vallée des Reines, que Champollion inscrit sous le n° 3 de son catalogue, peut donc être celui d'une reine Taïa qui, d'après les couleurs dont elle est

(1) *Dictionnaire*, page 533.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

45

THÈBES — KARNAK

peinte, a dû appartenir à une race blanche; mais il ne s'ensuit pas que cette reine Taïa « royale fille, royale sœur, royale mère, royale épouse principale, reine des deux Égypte », fût la Taïa d'Aménophis III.

PLANCHE 45. — La face occidentale du pylône VI a été couverte de listes géographiques, analogues à celles que nous avons déjà décrites (planche 42). Cette fois, ce n'est plus Scheschonk qui est triomphateur, mais Thoutmès III.

Ces listes comprennent un total de deux cent-trente noms. Cent-quinze noms appartiennent à l'aile gauche, ou du Nord, cent-quinze à l'aile droite, ou du Sud.

Cette division a été maintenue dans la distribution géographique des noms. Les cent-quinze noms de l'aile gauche sont des noms de localités situées au Nord de l'Égypte; les cent-quinze noms de l'aile droite sont des noms de localités situées au Sud.

J'abrégerai autant que possible les renseignements qu'il est indispensable de donner pour faire connaître ce que chacune de ces listes contient, et le genre de service qu'elle rend à la science.

*Liste des pays du Sud.* C'est la liste des pays du Sud que reproduit notre planche 45. Thoutmès (dont on ne voit que les jambes) frappe un groupe de prisonniers. Au registre inférieur, cent-quinze personnages portent sur la poitrine les écussons ordinaires, représentant les cent-quinze noms géographiques.

La liste des pays du Sud, telle que la donne l'aile droite du pylône, se subdivise en trois séries.

Kousch, ou l'Éthiopie, est dans la première. Les quarante-six cartouches des deux rangées supérieures lui sont réservés. Chaque nom représentant une des localités vaincues par Thoutmès, il nous est facile de voir jusqu'où se sont étendues les conquêtes du roi égyptien. Tout le littoral, comprenant Adulis (n° 2), les îles Latonies d'Artémidore (n° 3), Arkecko (n° 5), l'archipel de Dhalak en face de Massaouah (n° 6), l'île Bacchias de Pline (n° 7), est occupé. Dans l'intérieur, on cite au Nord : la tribu des Berbers (n° 9), la tribu des Bougaïtes (n° 34), la tribu des Agazi (n° 21), Kassalah (n° 12), Adoua (n° 31). La tribu des Taltal (n° 23), la tribu des Tangaïtes (n° 10), le Samen (n° 35), sont au centre. On descend au Sud jusqu'au delà du lac Tzana, et à la montagne où le Nil Bleu prend sa source. Tout ce qui est l'Abyssinie actuelle aurait été traversé par les armées victorieuses de Thoutmès.

La deuxième série du Sud nous fait pénétrer dans le pays des Somâlis,

alors appelé le pays de Poun. Quarante noms sont cités. Les noms modernes, les renseignements fournis par Ptolémée, Pline, Artémidore, l'auteur du Périple, ont pu nous aider à reconnaître un bon nombre des noms géographiques se rapportant à Kousch. Mais ici ces diverses sources d'informations font à peu près défaut, et c'est tout au plus si, des quarante localités de Poun, nous réussissons à en identifier onze. Quoi qu'il en soit, il est curieux de constater, au moyen de nos listes, que Thoutmès ne s'arrêta point après la conquête de l'Éthiopie, qu'il franchit le détroit de Bab-el-Mandeb, que toute la côte méridionale du golfe d'Aden tomba en son pouvoir jusqu'au cap Guardafui, limite extrême de la puissance des Ptolémées, et qu'il pénétra même dans l'Océan indien jusqu'à Ras-Hafoun.

La troisième partie de la liste des pays du Sud comprend la Libye, représentée par vingt-neuf cartouches. La Libye, dit Hérodote, était habitée par deux nations indigènes : au Sud les Éthiopiens, au Nord les Libyens. C'est sans aucun doute à la région éthiopienne de la Libye, que se rapporte la troisième partie de la liste du pylône, placée, comme nous le voyons ici, à la suite de Kousch et de Poun. Malheureusement, quelque effort que l'on fasse, on ne réussit à retrouver dans les écrivains classiques aucun des noms cités par cette liste.

*Liste des pays du Nord.* Même quantité de noms géographiques cités, et même arrangement général du tableau. Nous sommes cette fois dans la terre de Chanaan que, sous Thoutmès, les Égyptiens appelaient le Haut-Ruten. Parmi les villes conquises, notre liste nomme Damas, Mérom, Mégiddo, Edrehi, Abila, Kana, Aschtaroth, Kinnreth, Jaffa, Henganim, Migdol, Guérar, Beyrout tout à fait au Nord; Réhoboth tout à fait au Sud.

Le doute n'est donc pas possible. L'intérêt de la liste de Scheschonk est dépassé. La liste du pylône n'est pas une sèche nomenclature de noms. Elle nous montre un état des lieux de la Palestine, antérieur de deux cent-cinquante ans à l'Exode de Moïse. En d'autres termes, cette longue liste de localités que Thoutmès soumet à ses armes, et dont il envoie les habitants captifs à Thèbes, nous fait pénétrer dans ce même pays que, près de trois siècles plus tard, Josué aura, comme Thoutmès, à combattre.

De plus longs développements ne trouveraient pas ici leur place. Nous connaissons maintenant les listes géographiques du pylône VI de Karnak et nous savons quels services elles peuvent rendre à la science. L'étendue extraordinaire du royaume égyptien sous Thoutmès III est certifiée. Du côté du Sud, nous possédons sur Kousch et la Région Aromatifère des



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

46

THÈBES — KARNAK

renseignements antérieurs de plus de douze cents ans à ceux que les écrivains de la tradition classique nous ont laissés. Du côté du Nord, nous constatons que l'exégèse biblique aura désormais d'autant plus à compter avec la liste des cent-quinze noms de Karnak, que leur autorité est indiscutable.

PLANCHE 46. — Nous avons déjà esquissé en quelques traits l'histoire de la chambre P, construite par Thoutmès III, refaite de fond en comble par Philippe, frère d'Alexandre. La planche 46 est la copie des tableaux qui décorent le mur extérieur Sud de cette chambre.

On y distingue trois séries superposées de tableaux ou trois registres.

Le registre du haut est purement allégorique. Philippe est censé faire son entrée dans le temple. Le premier tableau à gauche nous le montre debout entre deux divinités, Thoth et Horus d'Edfou, qui le couvrent de l'eau de purification. On voit au second tableau les mêmes dieux lui poser sur la tête la couronne blanche. Troisième tableau : Toum et Mont sont les introducteurs divins ; ils ont pris Philippe par la main, et c'est sous leur conduite que le roi se présente à Thoth, qui va lui donner la sagesse et la connaissance de toutes les vérités éternelles. Au dernier tableau à droite, Philippe devient le fils d'Ammon (ce qu'expriment à la fois et les paroles mises dans sa bouche et la figure d'Isis, où le roi paraît sous les traits d'un dieu naissant allaité par sa mère), et Ammon le proclame roi de la Haute et de la Basse Égypte (1).

Les deux autres registres nous montrent les huit barques sacrées que Philippe avait probablement fait construire, et que l'on conservait en nature dans la chambre réédifiée par ce prince. Les jours de fête, on sortait ces huit barques de leur lieu de dépôt et on les descendait sur le lac voisin. Elles en faisaient le tour, et imitaient ainsi la marche du soleil dans le ciel.

Sept de ces huit barques sont dédiées à Ammon-Ra, le dieu soleil. La huitième porte l'image du roi lui-même, fils et incarnation du dieu. On sait que le bélier, dont la tête décore l'avant et l'arrière de chacune des barques, est le symbole de la force reproductrice de la nature, et paraît ainsi sur les monuments comme une parfaite image d'Ammon.

Il y a, entre le naos égyptien et l'arche des Hébreux, des ressemblances

(1) Il ne serait pas impossible que la vue d'une scène du genre de celle que nous venons de décrire, soit pour quelque chose dans la tradition, assez controversée d'ailleurs, qui attribue à Alexandre la pensée de s'être fait proclamer fils de Jupiter-Ammon. Cette scène se retrouve presque identique à Dendérah, à Edfou, à Philæ. Un temple construit par Alexandre serait venu jusqu'à nous, que selon toute probabilité, nous l'y rencontrerions.

qu'il serait puéril de contester. Des deux côtés, le point de départ est un coffre de bois hermétiquement clos, dans lequel on enferme, ici les tables où sont écrites les paroles de l'alliance, là l'emblème sacré que nul œil humain ne doit voir. Ce coffre est monté sur un plancher, aux deux côtés duquel se trouvent quatre anneaux, deux de chaque côté, dans lesquels on passait des barres qui servaient à le porter. Quelle que fût exactement leur forme, les chroubines, « étendant leurs aîles en haut, couvrant de leurs aîles le couvercle, les faces l'une vers l'autre », rappellent Isis et Nephthys, et les longs bras armés d'aîles qu'elles étendent de chaque côté de certains coffres dont les monuments égyptiens nous offrent de fréquentes représentations.

Planche 47. — Vue des quatre colonnes qui s'élèvent au milieu de la partie méridionale de la chambre V. Époque de Thoutmès III. La colonnette de bois, svelte et légère, a donné naissance à cette colonne fasciculée à boutons de lotus fermés qui, peu à peu, devient l'élégante colonne de pierre que reproduit notre planche 47. C'est cette même colonne, pesante et massive, qui sera plus tard l'ornement principal de la salle hypostyle de notre Grand Temple.

Ce qui reste des soubassements de la salle aux quatre colonnes mérite d'être étudié. Thoutmès III a conquis le Haut-Ruten, qui est la Palestine, et le To-Nuter (la Terre Divine), qui est, soit sur la côte méridionale de la péninsule arabique, soit l'île de Socotora. Une fantaisie lui a pris de faire graver, sur le soubassement d'une chambre construite par lui, la faune et la flore des pays qu'il a traversés en vainqueur. Ce sont cette faune et cette flore qui couvrent ce qui reste des soubassements de la salle aux quatre colonnes. Le tout est daté de l'an 25 du règne.

Planche 48. — Deux photographies prises sur le pylône VII, côté du Sud, aîles de l'Est et de l'Ouest.

Il s'agit toujours de ces grands tableaux qui forment la décoration des pylônes, et qui nous montrent le roi victorieux saisissant par la chevelure un groupe de prisonniers dont il s'apprête à couper la tête. En dessous ou à côté, sont les cartouches crénelés qui représentent les localités vaincues.

C'est une partie de deux de ces grands tableaux que la planche 48 nous met sous les yeux. En haut sont les prisonniers appartenant au Haut-Ruten ou à la Palestine; en bas, sont les prisonniers appartenant à Kousch, au pays de Poun et à la Libye éthiopienne.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

47

THÈBES — KARNAK





PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

48

THÈBES — KARNAK.

Les listes des deux cent-trente noms que nous connaissons déjà par la planche 45 et le pylône VI, sont en effet reproduites ici. Seulement, comme la place à couvrir sur le pylône VII était plus grande que la place à couvrir sur le pylône VI, les listes ont pris un plus grand développement, et nous conduisent dans des contrées de l'Asie occidentale et de l'Afrique, sur lesquelles nous manquons jusqu'ici de renseignements. On voit par là que les listes géographiques, inscrites sur les murailles du pylône VII de Karnak sont un nouveau champ ouvert aux investigations du voyageur qui visite la Haute-Égypte.

Il est évident que l'artiste égyptien, chargé d'exécuter le profil des prisonniers de race étrangère auxquels Thoutmès va trancher la tête, a essayé de copier la nature et de donner à ses modèles le type général de leur race. L'ethnographie a donc à faire ici son profit. En haut de notre planche 48, sont les habitants du Haut-Ruten, c'est-à-dire de la terre de Chanaan ou de la Palestine, tels que Thoutmès les a vus ; ils sont les véritables ancêtres des Juifs. En bas, sont les habitants de l'Abyssinie, du pays des Somâlis, de la Libye éthiopienne. Nous avons peut-être affaire ici à des gens au teint brûlé ; nous n'avons pas affaire à des nègres. On peut même aller plus loin. L'influence asiatique se fait sentir dans ces profils que de si minimes différences séparent des Palestiniens. Qui sait si les traditions, qui font passer à quelques peuplades de race couschite le détroit de Bab-el-Mandeb, ne trouvent pas ici leur confirmation ?

# X

# THÈBES – MÉDINET-ABOU

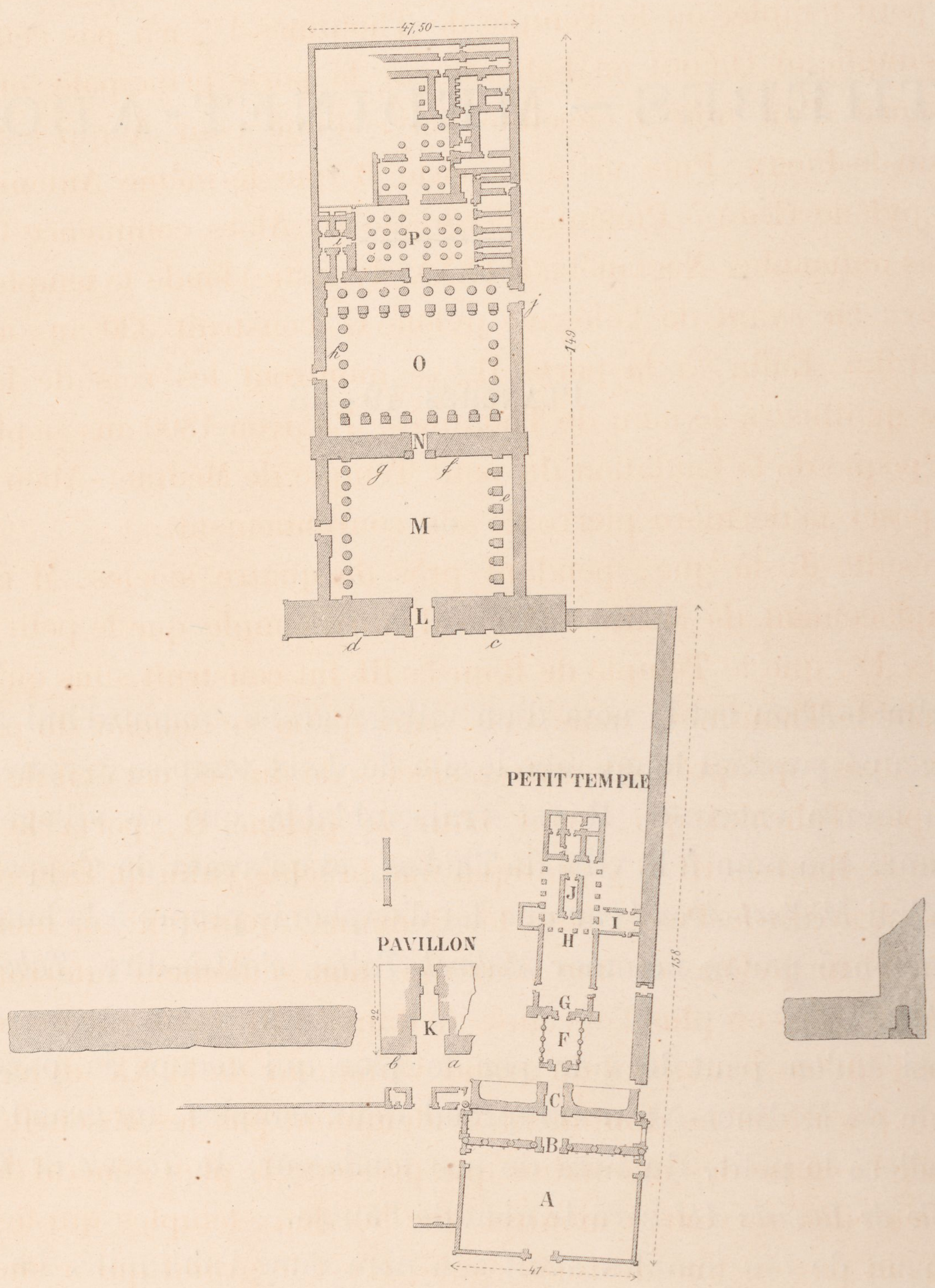
PLANCHES 49-55

Médinet-Abou est le nom d'un village arabe, aujourd'hui abandonné, qui a occupé pendant longtemps le site de deux temples égyptiens compris dans la même enceinte. Il est vraisemblable que ce village lui-même a emprunté son nom à la ville de Thèbes, et qu'avant de s'appeler comme aujourd'hui *Médinet-Abou* (par une loi d'euphonie propre à la langue arabe), il a commencé par se nommer *Médineh-Tabou*, c'est-à-dire, *Tabou* ou *Thèbes la Capitale*.

Ainsi qu'on peut le voir par le plan qui occupe la page suivante, l'enceinte de Médinet-Abou comprend deux temples, un grand et un petit. On appellera le petit, du nom de son fondateur, le *Temple de Thoutmès Ier*; le *Temple de Ramsès III* sera le nom de l'autre.

Chacun de ces temples avait son nom dans l'antiquité. Le Temple de Thoutmès était appelé *Aat-t'eba* ou *Aat-t'ema-t*. Au Temple de Ramsès III on réservait plus habituellement l'appellation de *Temple de Ramsès III Nem-et Heh*, c'est-à-dire, *Temple de Ramsès III puits de l'éternité*, probablement par quelque allusion à son origine funéraire. Comme surcroît d'information, on ajoutait à ce nom un renseignement topographique le plus souvent formulé en ces termes : le *Temple de Ramsès III Nem-et Heh à la droite* ou *à l'Occident*

*de Thèbes*, la droite s'appliquant, selon l'usage égyptien, à un spectateur qui aurait le visage tourné vers le Sud.




Le Temple de Ramsès III est un des rares temples de l'Égypte qui ont été commencés et complétement achevés, aussi bien comme construction que comme décoration, par le même souverain. A la vérité, on trouve çà et là les légendes de deux des successeurs de Ramsès III, qui sont Ramsès IV

et Ramsès VI; mais il ne faut pas un grand effort pour s'apercevoir que Ramsès IV et Ramsès VI, profitant pour y graver leurs légendes des places laissées libres par Ramsès III, n'ont rien fait autre chose que d'écrire leurs noms sur les marges d'un livre à la rédaction duquel ils n'ont aucun droit de prétendre.

Le petit temple, ou le Temple de Thoutmès 1er, n'a pas cette encourageante simplicité. Quand on l'aborde par la porte principale, on se trouve en présence d'un mur d'enceinte suivi d'une cour A qui est du temps d'Antonin-le-Pieux. Puis vient la porte B que le même Antonin fit bâtir, puis le pylône C dû à Ptolémée Évergète II. Alors commence l'œuvre des dynasties nationales. Nectanébo II (XXXe dynastie) fonde le temple hypètre F qu'il élève en avant de l'élégant pylône G, construit 330 ans auparavant, par Tahraka. Enfin, à la porte H, se montrent les rois de la glorieuse dynastie qu'illustra le nom de Thoutmès. Environ 1800 ans se placent ainsi entre l'époque de la fondation du petit Temple de Médinet-Abou et l'époque qui vit poser la dernière pierre de son couronnement.

Il résulte de là que, pendant près de quatre siècles, il n'y eut pas sur l'emplacement de Médinet-Abou d'autre temple que le petit Temple de Thoutmès Ier; que le Temple de Ramsès III fut construit sans qu'on touchât au Temple de Thoutmès, mais aussi sans qu'on se souciât du parallélisme des deux axes; qu'après six autres siècles de durée, cet état de choses fut modifié par Tahraka qui, pour bâtir le pylône G, porta la main sur l'enceinte de Ramsès III et y pratiqua une brèche; enfin qu'Évergète II, sous les Grecs, Antonin-le-Pieux, sous les Romains, ajoutèrent au monument de Thoutmès Ier un pylône et une cour qui, non seulement interrompaient et coupaient de plus en plus l'enceinte de Ramsès III, mais encore masquaient la vue de l'édifice triomphal du grand vainqueur de la XXe dynastie.

Ces explications ne diminuent évidemment pas les obscurités dont est enveloppée la cause des anomalies que présente le plan général de Médinet-Abou. Mais elles servent à montrer que les deux temples qui figurent sur ce plan n'ont pas eu une destinée égale. C'est le grand qui a succombé de bonne heure; c'est le petit qui a survécu. Il est vraisemblable, en effet, que le service fondé par Thoutmès en faveur du temple qu'il construisait, est resté debout jusque sous les Romains; mais l'espèce de sans-gêne avec lequel Tahraka, suivi par les Grecs et les Empereurs, traita le Temple de Ramsès III, donnerait à penser que ce colossal voisin ne jouit pas de son prestige pendant un aussi long temps. Peut-être l'histoire nous donnera-t-elle

quelque jour la clef du discrédit dans lequel paraîtrait être si rapidement tombée la mémoire de celui qui fut à un moment donné le sauveur de l'Égypte.

Un dernier renseignement est nécessaire. Tout près du palais de Médinet-Abou, dont il semble faire partie, est un immense terrain enclos d'une haute et large muraille. Il a 2260 mètres de longueur sur une largeur de 930, et mesure comme superficie sept fois la superficie du Champ-de-Mars de Paris. Les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte ont fait de cette enceinte un hippodrome ; les arabes, qui l'appellent *Birket-Abou,* croient que c'est un lac desséché ; plus volontiers nous en faisons un camp retranché qui commande et défend Thèbes sur la rive gauche, comme l'enceinte parallèle d'El-Biadieh commande et défend Thèbes sur la rive droite. Et de fait, nous constaterons bientôt que le Pavillon de Médinet-Abou est lui-même un ouvrage militaire, comme le camp retranché qui l'avoisine (1).

Les deux temples de Médinet-Abou sont représentés par les planches dont voici l'explication.

PLANCHE 49. — Vue de l'entrée du Petit Temple, prise du milieu de la cour A.

La porte B est au premier plan. Elle n'a jamais été finie. Deux colonnes, dont à première vue on reconnait l'époque, ont seules été construites.

Derrière les deux colonnes apparaît le pylône C. Le pylône C n'a pas non plus été achevé.

L'intérêt du Petit Temple est dans la partie des constructions qui suit la façade H. C'est là qu'est le temple proprement dit.

Ce temple est dédié à la divinité principale de la triade thébaine, c'est-à-dire à Ammon-Ra, sous son nom d'*Ammon de Ser-as-t.* Nous savons déjà qu'il a été fondé par Thoutmès I^er^.

Les représentations dont il est décoré n'ont qu'une importance médiocre. On devra cependant étudier avec un soin particulier les petites chambres du fond, quand on voudra avoir définitivement le mot de l'énigme que présente encore la succession des trois Thoutmès. La Régente, fille de

(1) Ceci est peut-être trop absolu. Le terrain enclos de l'épaisse muraille, situé auprès de Médinet-Abou, couvre plus de deux millions de mètres carrés de terrain. Ne devrait-on pas plutôt y voir une sorte de Lac Mœris destiné à régler les inondations du Nil dans les environs de Thèbes ?



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

49

THÈBES — MÉDINET-ABOU



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

50

THÈBES _ MEDINET - ABOU.

Thoutmès I^er^ et sœur de Thoutmès II et III, n'y figure point, et quelques indices sembleraient faire croire qu'il fût un temps où Thoutmès II et Thoutmès III régnèrent en même temps que leur père. Le Temple de Deir-el-Bahari complétera les renseignements que fournit déjà sur ce sujet le petit Temple de Médinet-Abou.

Il n'y pas de temple qui porte des traces plus nombreuses de restaurations et de remaniements. Je noterai quelques points.

Le plafond de la chambre latérale I a été construit avec des blocs provenant d'un édifice plus ancien démoli. Ce plafond n'a pas échappé à l'attention de Champollion. C'est là qu'il a lu pour la première fois le nom de la mère de Ramsès II, qui s'appelait *Toui*. Les blocs y sont disposés sans ordre et comme le hasard les a offerts à la main des ouvriers. Ce n'est qu'avec un certain effort qu'on réussit à rétablir, dans sa rédaction primitive, la légende qu'on y lit.

Un corridor entoure la chambre J, et des colonnes supportent çà et là les plafonds de ce corridor. Ces colonnes sont également à étudier. Les tambours sont formés de blocs posés le plus souvent à l'envers. On lit sur ces blocs des noms très rares de rois et de princesses de la XXV^e^, de la XXVI^e^ et de la XXIX^e^ dynasties.

Quand on étudie un monument égyptien, on est toujours entraîné à lui donner la date des rois dont il porte les cartouches. Il faut dire cependant qu'on pourrait quelquefois risquer de s'engager dans une mauvaise voie, si on suivait ce renseignement trop à la lettre. J'ai pu en effet constater à Karnak, par exemple, que des parois tout entières, primitivement décorées par un ancien roi, avaient été refaites telles quelles par un roi postérieur, de telle sorte que la différence du style de la sculpture avertit seule du remaniement que la paroi a subi. La chambre J du petit Temple de Médinet-Abou est un nouvel argument à l'appui. On y trouve des cartouches de Thoutmès qui ne sont pas de Thoutmès, et la décoration de la chambre, qu'on croit tout d'abord de la XVIII^e^ dynastie, est des Ptolémées. On ne connaîtra jamais bien les époques d'un monument égyptien si l'on ne tient pas compte de cette observation.

Planche 50. — Quand on arrive à Médinet-Abou, la grandeur des ruines attire le voyageur vers le temple principal, qui est le Temple de Ramsès III.

Le Temple de Ramsès III se compose de deux parties. D'un côté est

ce qu'on appelle *le Palais* ou *le Pavillon;* et l'autre est le temple proprement dit.

Notre planche 50 est une vue du Palais, prise du milieu de la grande cour qui sépare cet édifice du temple. C'est par conséquent la façade postérieure du Palais que nous avons ici devant nous.

Le Palais, ou, comme les voyageurs l'appellent souvent, le Pavillon de Médinet-Abou, est un monument *sui generis* dont on chercherait en vain un autre modèle sur les rives du Nil. Il se distingue de tout ce qu'on voit autre part, à la fois par sa construction et par la composition des tableaux dont il est décoré.

Les tableaux dont il est décoré se rapportent à la vie militaire, et, ce qui est bien plus rare ou plutôt unique, à la vie privée de Ramsès III. A l'extérieur du Pavillon, le roi combat les ennemis; il les amène au dieu de Thèbes enchaînés par le cou; il leur tranche la tête, etc., etc. A l'intérieur, le roi est chez lui, dans des chambres aux frises richement décorées. Des jeunes filles lui apportent des fleurs, des parfums; elles jouent aux dames avec lui; elles le rafraîchissent du vent de leurs éventails. Sommes-nous ici en présence de scènes de la vie réelle, et les tableaux de l'intérieur du Pavillon de Médinet-Abou nous montrent-ils Ramsès III dans sa famille, ou bien avons-nous affaire à un idéal analogue aux scènes privées des tombeaux de Ti et de Phtah-hotep? Aucun nom propre n'est écrit, aucun titre de parenté n'est indiqué; je pencherais par conséquent pour cette dernière hypothèse.

Envisagé sous le rapport de la construction, le Palais de Médinet-Abou se présente également comme une exception. On ne trouvera pas autre part ces grandes fenêtres, ces consoles extérieures destinées à suspendre un velarium et soutenues par des captifs étrangers couchés sur le ventre, cet ensemble de tours carrées entrecoupées de redans. La maçonnerie dentelée qui surmonte, non seulement le côté de l'édifice que reproduit la planche 50, mais le petit mur d'enceinte de la façade de l'Est, compose un ensemble de créneaux qui appartient à une forteresse plutôt qu'à un palais.

Le caractère général sous lequel il faut envisager le Pavillon de Médinet-Abou, et Médinet-Abou lui-même, est révélé par cette dernière observation.

Il n'y avait pas en Égypte que des temples, des palais et des tombeaux. Les bas-reliefs sculptés sur les murailles de Karnak, de Louqsor, du Ramesséum, prouvent qu'on y trouvait aussi des forteresses, avec leurs



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

51

THÈBES _ MEDINET-ABOU

dépendances. Les textes les appellent tantôt *Khetem* « un château, une place fermée », tantôt *Maktol* (l'hébreu *Migdol* qui a le même sens), « une tour », tantôt *Tema*, qui s'applique à une ville proprement dite ; ils les nomment surtout *Bekhennu*, *Bekhen*, qui, d'après le Papyrus Anastasi III, traduit par M. Chabas, comprenait la forteresse elle-même, des temples, des champs destinés à l'entretien du culte, etc.

Or la vue pittoresque de ces forteresses, telle que nous la trouvons sur les murailles des temples de Karnak, de Louqsor, du Ramesséum, rappelle tellement le Pavillon de Médinet-Abou, ses fenêtres carrées, ses créneaux, ses tours en retraite l'une sur l'autre, ses soubassements en pente, qu'il n'y a pas de doute à avoir.

Avec son pavillon qui est une forteresse, avec son temple dont nous allons donner la description, avec l'immense camp retranché qui ne peut être qu'une dépendance de la forteresse, avec les champs qui l'environnent, Médinet-Abou tout entier, ou plutôt Médinet-Abou dans la partie construite par Ramsès III, est donc un *Bekhen*. C'est un monument commémoratif des conquêtes de Ramsès III, une sorte d'arc triomphal, à la fois temple, palais, poste fortifié, tel que nous en retrouverions encore à la limite de l'Égypte, du côté de l'Isthme, si quelque chose des monuments qui s'élevaient en cette partie de l'Égypte était venu jusqu'à nous (1).

Planche 51. — Le bas des deux tours latérales du Pavillon, dans la partie qui touche le soubassement en pente (ce que notre planche 51 rend visible), est orné de tableaux qui sont un résumé, non seulement des grands tableaux décoratifs placés sur les murs principaux de l'édifice, mais aussi de tous les tableaux qui décorent l'intérieur du Temple. Des deux côtés on a représenté des personnages agenouillés, les bras liés derrière le dos et la corde au cou. Il s'agit évidemment de captifs. Au Sud (point *b* du plan) sont les captifs du Midi, Éthiopiens, Libyens. Au Nord (point *u* du plan) sont les captifs des « îles de la mer » et de l'Asie occidentale. Notre planche 51 reproduit la série des captifs du Nord.

(1) Si, au lieu d'avoir été un *Bekhen*, Médinet-Abou avait été appelé un *Tema*, nom que nous savons déjà (ci-dessus page 37) avoir pu être prononcé *Teba*, le nom de *Médineh-Tabou* n'aurait pas d'autre origine. Le nom de Thèbes pourrait lui-même dériver de là. Il suffirait d'admettre qu'en disant *Teba* pour la ville, les contemporains d'Homère aient donné au tout le nom de la partie. L'immensité exceptionnelle de l'enceinte de Birket-Abou, et l'importance stratégique de la forteresse voisine, autoriseraient cet usage. La forteresse bâtie par Saïd-Pacha à la pointe méridionale du Delta, a donné son nom au village voisin de *Qalat-Saïdieh*.

Que cette série des captifs du Nord compte parmi les documents les plus précieux pour l'ethnographie que l'Égypte nous ait légués, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré. Ces personnages violemment agenouillés sont, en effet, soit des portraits, soit le type le plus général de la race à laquelle ils appartiennent.

Le bas-relief compte sept personnages rangés à la file. Le septième étant masqué par un mur, notre planche n'en comprend que six. Ils sont nommés dans cet ordre :

1° *Le vil chef de* Khéta *emprisonné vivant.* Les Khétas sont bien connus. Quel que soit leur correspondant biblique, que nous n'avons pas à rechercher ici, ils étaient, sous Ramsès II, un peuple puissant qui forma contre l'Égypte une ligue dans laquelle entrèrent les chefs d'Alep, d'Arad, de la Mysie, de la Mœonie, de la Syrie et de la Dardanie. Vaincus par Ramsès II, nous les voyons reparaître sous Ramsès III parmi les ennemis que ce prince eut à combattre.

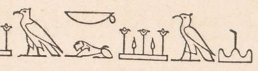
Le texte dit « un prisonnier vivant ». Il y a donc lieu de croire que le personnage agenouillé est le chef des Khétas lui-même et que sa tête est un portrait. On remarquera cependant que les hommes de cette nation, sculptés sur les autres monuments, ont ce même profil, avec un peu moins d'embonpoint peut-être. Ce qu'on peut conclure de cette observation, c'est que « le vil chef » ici représenté offrait, dans sa physionomie, le type général de la race à laquelle il appartenait.

2° *Le vil chef d'*Amaor. Il s'agit ici des Amorrhéens ou des Amorites personnifiés par leur chef. Selon M. Chabas, l'identification d'*Amaor* et des Amorites est très probable, « en tant qu'il s'agit du plus ancien site occupé par ce peuple, c'est-à-dire, de la rive occidentale de la Mer Morte et du Jourdain vers son embouchure ».

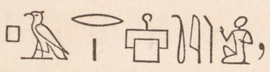
3° *Le grand des ennemis de* T'ekkariou. Les peuples ainsi nommés sont les Teucriens.

4° *Le* Schardana *de la mer.* La partie du mur extérieur d'Abydos qui a servi de sujet à notre planche 31, nous a déjà fait connaître ces ancêtres des Sardes. Le type général de la tête du personnage qui représente les Schardana, n'est pas le type général de la tête des soldats de cette nation que nous avons trouvés à Abydos. On en conclura que nous avons peut-être affaire ici au roi lui-même de ce pays, et que la tête est un portrait.

5° *Le grand des ennemis de* Scha . . . . . . M. Brugsch-Bey propose de lire , le nom incomplet que fournit le tableau de Médinet-Abou, et

de faire ainsi entrer les *Schasu*, c'est-à-dire les Arabes voisins de la frontière orientale de l'Égypte, dans la confédération des peuples que Ramsès dut combattre. Il me semble qu'on restituerait mieux  *Schakalscha*, et que les Sicules prendraient plus naturellement leur place dans notre liste entre les Sardiniens d'un côté et les Toscans ou Étrusques de l'autre.

6° *Le* Tuirscha *de la mer*. M. de Rougé remarque très justement que *Tuirscha*, *Turischa* représente le plus exactement possible la forme ancienne du nom italique des Étrusques : *Tursa*, *Turscha*, etc., contenue dans la version osque des tables eugubines, et devenue *Tuscus* et *Etruscus*.

7° *Le grand des ennemis de* Pa . . . La pierre est cassée en cet endroit. Peut-être faut-il lire , *Palesta*. Dans les Palestas on avait voulu voir les Philistins. M. Chabas a montré qu'il s'agit des Pélasges.

Les sept personnages agenouillés qui occupent le soubassement de l'autre tour du Pavillon, au point marqué *b* sur notre plan, ne sont pas moins intéressants à étudier. Le tableau les range dans cet ordre :

1° *Le chef de* Kousch *la méprisable*. Sous les Ramsès, les Kouschites ou Éthiopiens, ont joué au Sud de l'Égypte le rôle que les Khétas jouaient au Nord. Ils étaient le centre et le lien principal des ligues contre lesquelles l'Égypte eut si longtemps à lutter. Le costume du chef de Kousch est celui que les artistes égyptiens ont souvent donné aux peuples du Sud, qu'ils fussent nègres ou simplement noirs. Une sorte de petite calotte demi-sphérique, surmontée d'une haute plume, couvre leur tête. Ils sont vêtus d'une longue robe ouverte par devant et traversée par une écharpe. Le trait caractéristique du costume est, avec la plume, l'espèce de grand collet à franges découpées qui couvre les épaules et la poitrine.

2° Détruit. Tout fait supposer que le personnage agenouillé qui occupait le deuxième rang est un éthiopien ou un noir, comme ceux du premier et du troisième.

3° Le personnage est seul visible; le nom propre a disparu. Le costume est au complet et identique à celui du « chef de *Kousch* la méprisable ».

4° *Le chef de* Libou. Les Libous sont les *Loubim* de la Bible, les Libyens des écrivains classiques. Ils sont un de ces peuples à peau blanche, qui habitait à l'Ouest de l'Égypte, et que les textes comprennent sous la dénomination générale de *Tahennou* et de *Tamahou*. Pourquoi les textes de toutes les époques les font-ils figurer dans les listes à la suite de Kousch, qui est l'Éthiopie, et même de Poun, qui est le pays des Somâlis ? C'est là une question à laquelle, jusqu'à présent, il est difficile de répondre. Quoi qu'il en

soit, « le chef de *Libou* » est introduit ici dans le costume que les Égyptiens ont donné aux peuples libyques, et dont le trait principal est la coiffure, augmentée d'une longue tresse qui pend sur l'oreille.

5° *Le chef de* Tourosès. Il porte le costume du chef de Kousch (n° 1). Le nom de ce peuple nous est d'ailleurs inconnu.

6° *Le chef de* Maschaouasch. Il a la tresse des peuples libyques, les cheveux longs et aplatis sur la tête. Une sorte de cordelette, terminée par un gland, est pendue à son cou. Les Maschaouasch sont les peuples les plus connus du grand rameau des Tahennou. M. Brugsch les a comparés aux Μάξωες, nom donné par Hérodote aux Libyens laboureurs. Sous Ménephtah (XIX$^e$ dynastie), il y avait des Maschaouasch dans l'armée égyptienne et dans l'armée de Maschaouasch que Ménephtah combattait. Les Maschaouasch deviennent sous Ramsès III (XX$^e$ dynastie) des adversaires redoutables de l'Égypte, puisque, dans une seule bataille, on en tua plus de douze mille. Subitement, sous les Scheschonk (XXII$^e$ dynastie), ils apparaissent comme les gardes-du-corps du roi. Les Maschaouasch ont donc eu la même fortune que les Schardanas qui, sous Ramsès II, comptaient leurs soldats dans les deux armées, et qui devinrent plus tard une milice à la solde du Pharaon.

7° *Le chef de* Taraoua. Son costume, un peu différent des autres, le rapproche des Éthiopiens. Ce nom ne figure dans aucune liste et il serait difficile de dire à quelle peuplade du Sud on peut l'appliquer.

Telles sont les précieuses et rares représentations qui couvrent le bas des deux tours latérales du Pavillon de Médinet-Abou. Pour se rendre bien compte de leur objet et de leur signification, il faut se rappeler que le Pavillon précède et annonce Médinet-Abou, et que les listes des peuples précèdent et annoncent le Pavillon. Le caractère des deux documents que nous venons de faire connaître se révèle donc. *A priori*, les deux listes se présentent comme un tableau résumé des guerres dont les épisodes divers vont se développer dans l'intérieur du temple, et des peuples ennemis de l'Égypte que nous allons y rencontrer.

PLANCHE 52. — Le Temple est séparé du Pavillon par une cour qui a 80 mètres de longueur.

Karnak, Louqsor, le Ramesséum, l'emportent comme dimensions sur le Temple de Médinet-Abou. Mais Médinet-Abou l'emporte sur tous ses voisins par la richesse des documents historiques qu'il fournit.

Le Temple peut se diviser en trois parties, marquées par les lettres M, O, P, sur le plan.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

52

THÈBES _ MÉDINET-ABOU.

La première partie, à laquelle se rapporte la planche 52 de notre recueil, comprend le pylône L et la cour M. Quelques mots d'explication trouveront ici leur place.

*Pylône* L. Le Temple est précédé d'un pylône dont l'aspect grandiose est malheureusement amoindri par les décombres accumulés à sa base.

Comme toujours, le pylône est couvert sur toutes ses faces de grands tableaux dont les figures sont profondément gravées dans la pierre. Nous examinerons successivement la face antérieure et la face postérieure.

*Face antérieure du pylône.* Massif du Nord (*c* du plan). Deux sujets principaux. Ammon-Armachis présente la *Khopesch* au roi qui frappe de sa main un groupe nombreux de prisonniers de toutes les parties de la terre. Second sujet : Ammon présente la *Khopesch* à Ramsès qui frappe de sa main deux prisonniers que les cartouches dont leurs images sont accompagnées révèlent comme des habitants de Poun. Le texte de trente-trois lignes qui suit commence par une date de l'an 11 du règne. Bien qu'un roi des Maschaouasch, Kapour, y soit nommé, ce texte semble plus une œuvre poétique destinée à vanter d'une manière générale les exploits de Ramsès, qu'une composition inspirée par une campagne ou une victoire précise. On en jugera par un passage que j'emprunte à l'excellente traduction de M. Chabas : « Les ennemis ont été enveloppés par la flamme ; leurs os ont été calcinés dans leurs chairs ; ils marchaient sur la terre comme s'ils eussent marché sur le lieu du supplice ; leurs forces militaires furent massacrées sur place ; on leur ravit leurs boucliers pour jamais ; ils tombèrent d'un seul coup. Leurs chefs qui marchaient devant eux furent liés comme des oiseaux devant l'épervier qui s'élance de sa cachette au milieu des bois . . . Kapour, qui était venu pour recevoir l'hommage, semblable à un homme aveuglé par la peur, jeta ses armes à terre ; ainsi fit son armée ; il poussa un cri jusqu'au ciel en suppliant ; son fils arrêta son pied et sa main. Mais voilà que se leva près de lui le dieu (le roi) qui connaissait ses plus secrètes pensées. Sa Majesté tomba sur leur tête comme une montagne de granit ; il les écrasa et mélangea la terre de leur sang qui coulait comme de l'eau. On massacra leur armée . . . » etc., etc.

Massif du Sud (*d* du plan). Composition analogue. Ramsès frappe des barbares en présence d'Ammon qui lui présente la *Khopesch*. Les barbares que frappe le roi sur l'autre massif appartiennent aux pays du Sud ; ils appartiennent ici aux pays du Nord. La stèle a quarante-sept lignes de texte et débute par une date de l'an 12, qui n'est que la date de la rédaction

de l'espèce de composition littéraire qu'elle contient. Au registre supérieur, c'est Phtah-Totunen qui donne la *Khopesch* au roi. Le texte est d'ailleurs encore moins précis que celui de la stèle de l'an 11. Le dieu adresse au roi un discours où Ramsès est proclamé le plus grand des conquérants; aux dernières lignes, le roi répond par un discours où Pthah-Totunen est proclamé le plus grand des dieux.

Il s'ensuit que toute la façade antérieure du premier pylône de Médinet-Abou n'est qu'une sorte de titre officiel du monument qu'elle signale de loin à l'attention. Les dates qu'on y trouve ne sont pas données comme les dates de telle ou telle campagne déterminée (bien qu'elles puissent y avoir rapport), mais plutôt comme les dates de la composition littéraire dont les deux stèles nous conservent le texte. On voit que nous ne sommes qu'à l'entrée du Temple.

*Face postérieure du pylône.* La flatterie officielle a moins cours. Nous ne sortons pas des dates qui viennent d'être mentionnées. Mais on y rattache des faits et non des phrases. Ramsès III a battu les Maschaouasch et les Libyens. Il a fait prisonnier un général, cinq officiers supérieurs, douze cent cinq Maschaouasch, etc. Deux mille cent soixante et quinze Maschaouasch ont été tués sur place. « Ces peuples, qui s'étaient alliés contre l'Égypte et qui s'étaient mis en marche frémissant d'impatience, vinrent comme à un égorgeoir, et tombèrent sous la griffe du roi comme des rats . . . ».

*Cour* M. La cour M présente une anomalie inexpliquée. La symétrie y est absolument rompue par les grosses colonnes fasciculées, qui se trouvent d'un côté, et les piliers carrés auxquels sont adossés des colosses de Ramsès, qui se trouvent de l'autre. Le fond de la cour est occupé par la façade du deuxième pylône.

Trois points sont à étudier dans la cour M. Ce sont :

1° *Le mur du Nord.* (*e* du plan.) Les tableaux placés à la partie supérieure du mur n'offrent qu'un intérêt religieux. L'histoire reprend ses droits avec les tableaux placés à la partie inférieure.

Le roi, armé de l'arc et du carquois, présente à la triade de Thèbes dix captifs enchaînés appartenant aux nations libyques et asiatiques.

Le roi est sur son char. Il entre dans Thèbes précédé d'autres captifs. Des fonctionnaires égyptiens viennent à sa rencontre et lui prodiguent des marques de respect et d'admiration. Le lion privé du roi court à côté du char de son maître. Des fonctionnaires du palais élèvent de longs flabellum au dessus du groupe royal.

Une forteresse est à droite. Elle est défendue par des soldats asiatiques. Sur le sommet de l'une des tours, un soldat montre la cassolette fumante, qui indique la défaite de l'ennemi. Le roi est descendu de son char et crible de ses flèches les Asiatiques. Derrière lui, son char vide. Les chevaux sont maintenus par des écuyers.

La suite de ces précieuses représentations est malheureusement cachée sous les décombres. On remarquera qu'aucune date n'est donnée.

2° *La façade du deuxième pylône, massif du Nord* (*f* du plan). Elle est couverte tout entière par une grande inscription en colonnes verticales. Le récit débute par une date de l'an 8.

Cette date de l'an 8 est le point culminant de l'histoire de Ramsès III.

Ramsès III eut alors à combattre des ennemis venus à la fois par terre et par mer. Les Pélasges et les Teucriens avaient organisé une vaste coalition contre l'Égypte. Tandis qu'une armée composée des Pélasges, des Teucriens, des Dauniens, des Sicules, des Osces, s'avançait sur l'Égypte par la Syrie, entraînant avec elle « Khéta, Kati, Karkamasch, Aradou, Aras », jusqu'au pays des Amorites, une seconde armée composée d'Étrusques, de Sardes et d'autres peuplades italo-grecques, prenait la mer et tentait de pénétrer sur le territoire égyptien par les embouchures du Nil. Ramsès III triompha de ces adversaires, et la longue inscription gravée sur la face antérieure du deuxième pylône consacre le souvenir de ses victoires.

3° *La façade du deuxième pylône, massif du Sud* (*g* du plan). Ramsès III se présente devant Ammon et Mout. Il amène trois groupes de prisonniers enchaînés. C'est un de ces groupes qui a été choisi comme sujet de notre planche 52.

Le groupe du registre supérieur appartient aux *Schakalscha* ou Sicules, le groupe du registre intermédiaire appartient aux *Daanaouna* ou Dauniens, le groupe du registre inférieur, qui est celui dont nous avons la reproduction sous les yeux, aux *Poulosta* ou Pélasges. *Les Poulosta disent : accorde le souffle à nos narines, ô roi fils d'Ammon.*

On remarquera sur le bas-relief original que les Sicules, les Dauniens et les Pélasges conduits par Ramsès devant Ammon portent le même costume caractérisé par une coiffure écrasée et par des caleçons agrémentés de broderies et de cordelettes à glands. C'est cette même coiffure écrasée que le chef des Teucriens porte sur le bas-relief du Pavillon qui fait le sujet de la planche 51, et qu'autre part nous retrouverons sur la tête des Osces. Cette

identité de costume révèle, entre tous les peuples italo-grecs qui viennent d'être nommés, une parenté dont il est bon de prendre note. Encore une fois, les services que rend le Temple de Médinet-Abou à l'ethnographie sont inappréciables. Rappelons-nous que nous ne sommes qu'à cent ans du siége de Troie, et que les petits-fils de quelques-uns de ces « vils chefs » dont les murs du temple nous ont gardé le portrait, ont pu être contemporains d'Ulysse, d'Ajax, de Dioméde, de Pâris, qu'Hérodote appelle précisément « un Teucrien ».

Planche 53. — La deuxième partie du Temple de Médinet-Abou comprend la cour O, ses quatre côtés, ses colonnes et ses piliers. La planche 53 la représente dans notre recueil.

La cour O forme un ensemble auquel rien ne peut être comparé en Égypte, et quand on l'étudie, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la grandeur de l'architecture, ou de la variété et de l'importance de la décoration. Des fûts de colonnes en grès mal dégrossis jonchent le milieu de la cour, à côté de trois ou quatre autres de ces colonnes encore debout. C'est un souvenir de l'époque où Médinet-Abou était une ville copte qui avait fait son église de la magnifique cour dans laquelle nous nous trouvons.

Sur le côté Sud de la cour (*h* du plan) est une longue inscription de soixante et quinze lignes verticales qui explique et résume la décoration tout entière. Nous ne sommes plus cette fois en l'an 12, en l'an 11, ou en l'an 8 du règne, mais en l'an 5. Des Libyens, des Maschaouasch, compris sous la dénomination de Tamahou, établis sur les frontières occidentales du Delta, s'étaient révoltés. Ramsès marcha contre eux et en fit un massacre épouvantable.

C'est à cette guerre que se rapportent tous les tableaux qui décorent les murailles de la cour O.

Ces tableaux ont été partagés en trois séries qui répondent à la division topographique des murs en trois parties.

1re *Série. Moitié droite du mur de l'Est et mur du Sud.* Scènes de batailles. Le roi galope sur son char à travers les ennemis qui fuient éperdus. Des officiers amènent au vainqueur les prisonniers. On compte les morts. Le roi descend de son char et harangue ses troupes.

2me *Série. Mur de l'Ouest.* Scènes religieuses sur toute la longueur des registres principaux. Le roi rend grâces aux dieux de Thèbes, etc. Au registre inférieur, défilé des fils et des filles de Ramsès III. Le Temple de



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C[ie]

53

THÈBES — MÉDINET-ABOU

Médinet-Abou présente cette particularité que le nom de la reine et le nom des princes et princesses ont été primitivement laissés partout en blanc. Sous Ramsès III, on avait sculpté au côté gauche de la porte dix-huit figures de princes, au côté droit treize figures de princes et quatorze figures de princesses. C'est sous Ramsès IV (Ma-ma), qu'on a rempli les noms de vingt princes, laissant en blanc les noms des onze autres et ceux des princesses qui, probablement, n'ont jamais existé.

D'un autre côté, il est visible, au style de la sculpture, que certains noms de princes ont été remaniés, que quelques-uns d'entre eux, sous Ramsès IV, avaient été déjà rois; que d'autres ne le devinrent que depuis.

Toute cette série forme un document très précieux pour l'histoire de la XX^e^ dynastie, et il serait à désirer qu'une bonne copie puisse en être prise et publiée avec toute la précision qu'exige l'importance du but à atteindre. Les figures sont du temps de Ramsès III; les légendes sont du temps de Ramsès IV; ce point de vue, qui n'a pas été aperçu jusqu'à présent, constitue la règle critique qui doit présider à l'étude du document dont nous nous occupons.

3^me^ *Série. Mur du Nord et moitié gauche du mur de l'Est.* Grandes scènes religieuses. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la description qu'en a donnée Champollion :

« Ramsès, dit Champollion (*Lettres écrites d'Égypte*, page 344 de la 1^re^ édition), sort de son palais, porté dans un naos, espèce de châsse richement décorée, soutenue par douze oëris ou chefs militaires, la tête ornée de plumes d'autruche. Le monarque, décoré de toutes les marques de sa royale puissance, est assis sur un trône élégant que des images d'or de la justice et de la vérité couvrent de leurs ailes; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion, symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du naos les flabellum et les éventails ordinaires; de jeunes enfants de la caste sacerdotale marchent auprès du roi, portant son sceptre, l'étui de son arc et ses autres insignes.

« Neuf princes de la famille royale, de hauts fonctionnaires de la caste sacerdotale et des chefs militaires suivent le naos à pied, rangés sur deux lignes; des guerriers portent les socles et les gradins du naos; la marche est fermée par un peloton de soldats. Des groupes tout aussi variés précèdent le Pharaon : un corps de musique où l'on remarque la flûte, la trompette, le tambour et des choristes, forme la tête du cortége; viennent ensuite les

parents et les familiers du roi, parmi lesquels on compte plusieurs pontifes; enfin le fils aîné de Ramsès, le chef de l'armée après lui, brûle l'encens devant la face de son père.

« Le roi arrive au Temple d'Horus, s'approche de l'autel, répand des libations et brûle l'encens; vingt-deux prêtres portent sur un riche palanquin la statue du dieu qui s'avance au milieu des flabellum, des éventails et des rameaux de fleurs. Le roi à pied, coiffé d'un simple diadème de la région inférieure, précède le dieu et suit immédiatement le taureau blanc, symbole vivant d'Ammon-Horus ou d'Ammon-Ra, le mari de sa mère. Un prêtre encense l'animal sacré; la reine épouse de Ramsès se montre vers le haut du tableau comme spectatrice de la pompe religieuse, et tandis que l'un des pontifes lit à haute voix l'invocation prescrite, lorsque la figure du dieu franchit le seuil de son temple, dix-neuf prêtres s'avancent portant les diverses enseignes sacrées, les vases, les tables de proposition et tous les ustensiles du culte; sept autres prêtres ouvrent le cortége religieux, soutenant sur leurs épaules des statuettes; ce sont les images des rois ancêtres et prédécesseurs de Ramsès, assistant au triomphe de leur descendant.

« Puis vient la scène des quatre oiseaux, dont nous abrégeons la description. Les quatre oiseaux sont les génies, enfants d'Osiris et protecteurs des quatre points cardinaux. Le grand-prêtre leur donne la volée afin qu'ils aillent annoncer au Midi, au Nord, à l'Occident et à l'Orient, qu'à l'exemple du dieu Horus, Ramsès vient de mettre sur sa tête la couronne, emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. » La dernière partie du bas-relief, dit Champollion, « représente le roi, coiffé du Pschent, remerciant le dieu dans son temple. Le monarque, précédé de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée, est accompagné par les officiers de sa maison. On le voit ensuite couper avec une faucille d'or une gerbe de blé, et, coiffé de son casque militaire comme à sa sortie du palais, prendre congé, par une libation, du dieu Ammon-Horus rentré dans son sanctuaire. La reine est encore témoin de ces deux dernières cérémonies; le prêtre invoque les dieux; un hiérogrammate lit une longue prière; auprès du Pharaon sont encore le taureau blanc et les images des rois ancêtres dressées sur une même base ».

Avant de sortir du Temple, il nous reste quelques mots à dire de la troisième partie, comprise sous la lettre P de notre plan.

La décoration n'a plus ici qu'un intérêt religieux. On remarquera cepen-



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

54

THÈBES — MÉDINET-ABOU.

dant le petit groupe de chambres marquées *i*. D'après les sujets gravés sur les parois de ces chambres, c'est là évidemment qu'était le trésor du Temple, c'est-à-dire le lieu de dépôt des objets les plus précieux rapportés de ses campagnes par Ramsès III. Les inscriptions ne nous renseignent malheureusement pas sur la provenance de ces objets. Les moins banales sont celles qui décorent l'extérieur de la porte d'entrée. Ramsès, de proportions colossales, amène à la triade thébaine deux prisonniers à longue barbe, les bras attachés au dessus de la tête. Près du roi est une légende que je traduirais ainsi : « Le roi lui-même offre son butin à Ammon (qui consiste) en grands chefs de tous les pays, en argent, en or, en lapis-lazuli, en turquoises, en toute espèce de pierreries. On ne mesure pas (la quantité) du butin offert par Sa Majesté, comme conquête de son glaive victorieux, et mis en présence de son père Ammon ». Les deux captifs sont accompagnés de cette inscription : « Paroles du chef vil et misérable des Amorites et du chef vil et misérable des Libyens : (Donne-nous) le souffle (la liberté), ô bon souverain, vainqueur très puissant, toi qui es véritablement le fils d'Ammon. Ta forme est comme sa forme (tu es semblable à lui). C'est lui qui t'a donné toute la terre, qui est assujettie sous tes sandales. Tu es comme le soleil quand il se lève, car on vit à ta manifestation. Donne-nous le souffle (la liberté) par tes mains. Nous nous prosternerons devant tes deux diadèmes. Laisse-nous parler de tes victoires aux fils de nos fils. Terrifiés par toi, ils s'affaisseront. Nous leur dirons : le Soleil de l'Égypte est égal au Soleil qui se trouve au ciel ; c'est le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Ramsès III ».

Planche 54. — Nous en avons fini avec l'intérieur du Temple de Médinet-Abou. Nous franchissons une brèche pratiquée dans le mur du Nord. (chambre P), et tournant à droite, nous nous trouvons en face de la grande scène dont notre planche 54 est la copie.

Tout ce mur du Nord (*j* du plan) n'est qu'une suite de tableaux historiques rangés sur une ligne horizontale qui n'a pas moins de cent quarante mètres d'étendue.

Ces tableaux, malgré le très vif intérêt qu'ils présentent, ne nous font assister à aucune campagne nouvelle. On y trouvera plutôt comme un résumé et une suite d'épisodes des campagnes que les bas-reliefs sculptés à l'intérieur du temple nous ont déjà fait connaître.

L'épisode de notre planche 54 se rapporte à la campagne de l'an 8.

Ramsès III a battu les ennemis qui marchaient par terre sur l'Égypte. Il revient sur ses pas pour aller attaquer ceux qui arrivaient par mer. Chemin faisant, il traverse une contrée infestée de lions qu'il tue. Cette scène de chasse a de la grandeur et a été traitée par l'artiste égyptien avec une hardiesse de ciseau qu'on est étonné de rencontrer sous la XX^e^ dynastie.

On remarquera les divers groupes de soldats qui s'avancent sur les côtés des chemins parcourus par Ramsès. Les Égyptiens viennent d'abord, puis les auxiliaires étrangers, composés de Sardes, de Sicules, et d'une autre troupe dont le mauvais état de la pierre nous empêche de reconnaître la nationalité.

Planche 55. — Ce tableau fait suite au précédent. Le roi est arrivé à celle des embouchures du Nil où se livra le combat naval qui décida du sort de la campagne. Les deux flottes sont aux prises. Les Pélasges, les Teucriens, les Dauniens, les Schardanas, attaquent avec furie. Les Égyptiens, aidés de leurs auxiliaires parmi lesquels d'autres Schardanas se retrouvent, culbutent les vaisseaux ennemis. Pendant ce temps, Ramsès, debout sur le rivage, lance au loin ses flèches. Il domine la scène de toute la hauteur du monceau de cadavres sur lequel il est monté : *Ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.*

L'importance exceptionnelle que présentent les grands tableaux sculptés sur toute la longueur du mur septentrional de Médinet-Abou, ne rend que plus vifs les regrets que l'on éprouve en voyant ce mur encore obstrué aujourd'hui sur la moitié de sa longueur par les décombres qu'y ont jetés les fouilleurs inintelligents qui, il y a une vingtaine d'années, ont exploré l'intérieur du temple. Rien qui fasse un tort plus considérable à la science, et rien ne me fait plus regretter l'impossibilité où je me suis trouvé jusqu'à présent de soumettre le Temple de Médinet-Abou à une série d'opérations dignes du but vraiment élevé qu'il s'agirait d'atteindre.

Tel est, en définitive, le grand Temple de Médinet-Abou.

Si maintenant nous essayons de récapituler l'ensemble des faits historiques que l'exploration de ce temple vient de nous mettre entre les mains, nous arrivons aux résultats suivants :

1° Les bas-reliefs du Pavillon nous avaient fait penser que nous rencontrerions les Éthiopiens, et quelques autres peuples du Midi, parmi les ennemis de Ramsès III. Les habitants du pays des Somâlis étaient même désignés par les textes du premier pylône comme les alliés des Éthiopiens



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.ie

55

THÈBES — MÉDINET-ABOU.

dans une des guerres que ce roi eut à soutenir. Nous savons maintenant que la part des nations du Sud dans la décoration intérieure du temple se borne à cette seule annonce. Il y eut bien une guerre contre Poun et To-Nuter (la Terre divine); mais c'est à d'autres documents, dont on doit la révélation à M. Chabas, qu'il faut en demander les détails.

2° Les longues luttes soutenues contre les peuples du Nord ont fourni entièrement le fond de la décoration des murailles du temple. Ces luttes se rapportent à trois dates du règne.

En l'an 5, Ramsès résiste à une invasion de peuples libyens, et se trouve obligé de prendre les armes pour assurer la sécurité de ses frontières occidentales. Les Tahennon, les Tamahou, les Libyens, les Maschaouasch comptent des soldats dans les troupes ennemies qui sont battues.

En l'an 8, une guerre bien plus sanglante éclate. Une coalition terrible s'était formée. Les Libyens, encore sous le poids de leur récente défaite, n'y prennent aucune part. Mais les peuples des côtes septentrionales et des îles de la Méditerranée méditent l'invasion du territoire égyptien, et l'Égypte est menacée à la fois du côté de la mer et du côté de ses frontières orientales qu'une armée, grossie de quelques tribus de la Syrie, s'apprête à franchir. Ramsès renverse tous ces obstacles. Une bataille a lieu aux embouchures du Nil, une autre sur le territoire de la Syrie, et l'invasion est encore une fois victorieusement repoussée.

L'an 11 est marqué par un retour des Libyens contre l'Égypte. Les Maschaouasch convoitent de nouveau les riches plaines du Delta occidental où ils avaient été longtemps établis, et d'où ils furent expulsés en l'an 5. Ils s'allient à d'autres tribus du même sang et marchent résolûment à la rencontre de Ramsès qui s'avance contre eux. Quelques succès encouragèrent vraisemblablement leurs premiers efforts, car nous les voyons s'emparer de Memphis. Mais la fortune du héros égyptien lui fut de nouveau favorable, et les Libyens vaincus durent bientôt repasser précipitamment la frontière.

On voit par ces détails, de quelle importance sont les tableaux dont les murailles du grand Temple de Médinet-Abou sont couvertes. Le Grand Temple n'est assurément pas toute l'histoire de Ramsès III, mais il en contient la partie la plus éclatante, celle dont le sauveur de l'Égypte, dans le monument qu'il éleva lui-même à sa propre gloire, tint à conserver le souvenir à la postérité.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

56

THÈBES — DEIR-EL-MÉDINEH.

# XI

# THÈBES — DEIR-EL-MÉDINEH

## PLANCHE 56

—

Deir-el-Médineh est un petit temple caché dans un pli de la montagne, à quelque distance au Nord-Ouest de Médinet-Abou et à cinq cents mètres de la lisière des terres cultivées. Plus encore que le Temple de Deir-el-Bahari, auquel nous allons bientôt arriver, il est situé en pleine nécropole.

Le petit Temple de Deir-el-Médineh s'appelle, comme le petit Temple de Médinet-Abou, *Aat-t'eba* ou *Aat-t'ema-t*. Mais tandis que le petit Temple de Médinet-Abou est plus souvent nommé l'*Aat-t'eba* de l'Ammon de *Ser-as-t*, le petit Temple de Deir-el-Médineh est distingué par la dénomination de l'*Aat-t'eba* de l'Hathor de *Uas* (Thèbes).

PLANCHE 56. — Le chapiteau de la colonne qu'on aperçoit au côté gauche de notre planche 56 trahit à première vue l'époque du monument. Deir-el-Médineh est en effet de construction ptolémaïque. Commencé par Ptolémée IV (Philopator), il a été continué par Ptolémée IX (Évergète II), et achevé par Ptolémée XIII (Dionysos). Le mur extérieur de l'Ouest laisse voir quelques additions faites à la décoration par Auguste.

La façade intérieure du Temple de Deir-el-Médineh se recommande particulièrement au visiteur par son élégance et ses heureuses proportions.

Deir-el-Médineh est le seul temple en Égypte où l'on trouve des colonnes à chapiteaux épanouis, flanquées de deux piliers carrés surmontés de têtes d'Hathor. Une autre particularité à signaler est celle de la petite fenêtre qui s'ouvre sur la paroi Sud du pronaos. Au milieu est une colonnette à tige de lotus. Les deux croisillons latéraux sont formés de deux colonnettes à têtes d'Hathor.

Le temple est consacré à Hathor de *Uas*. La triade est formée de cette déesse, d'Ammon et de Ma. La triade thébaine, Ammon, Mout et Chons, apparaît aussi quelquefois.

C'est comme « rectrice de l'Occident » qu'Hathor se montre sur les murailles du temple. Le rôle funéraire d'Hathor étant bien connu, l'attribution du temple à Hathor explique la place que le monument occupe dans la nécropole et à l'extrémité la plus occidentale de la ville.

Le temple se compose d'une cour, d'un péristyle et des trois chambres du fond. Le visiteur peut, en entrant dans ces trois chambres, porter son attention sur les points que nous allons lui indiquer.

*Chambre du Nord*. Linteau de la porte à l'intérieur de la chambre. Un tableau astronomique l'occupe. Hathor, sous son nom de Sothis (Sirius), amène Osiris sous son nom de Sahou (Orion). Derrière Sahou est une figure à tête de chatte avec la seule inscription : *sa figure est en or*. Au dessus de la scène est gravée l'inscription : « l'âme d'Isis, en son nom de divine Sothis, la grande du ciel méridional, protége son frère Osiris en sa forme de Sahou du ciel pour lui procurer la paix du *Nuter-Kher* (dénomination hiéroglyphique du séjour des âmes) ». Sur les montants de la porte sont gravées les figures des quatre gardiens du temple.

*Chambre du milieu*. Scènes diverses d'adoration. On remarquera les quatre taureaux divins qui occupent chacun des montants intérieurs de la porte. Ces quatre taureaux sont appelés : *Sam-ur*, *Abek-ur*, *Hep*, *Ur-mer-ti*.

*Chambre du Sud*. Scènes diverses d'adoration. La paroi de gauche est occupée tout entière par la scène du jugement. Un personnage, dont le nom n'a pas été écrit, se présente sous la conduite des deux Ma à la porte du sanctuaire où siége Osiris. Horus et Anubis pèsent les bonnes et les mauvaises actions du postulant. Thoth enregistre le résultat et établit la balance. Le dieu enfant et l'hippopotame femelle « dévoratrice de l'Occident », symbolisent la vie nouvelle promise au défunt, s'il est proclamé juste, et les supplices qui lui sont réservés, s'il doit descendre dans le séjour où l'attend

la mort définitive. Les quatre génies protecteurs des viscères sont debout sur la fleur épanouie du lotus, allusion à la renaissance du corps dans sa nouvelle union avec l'âme. Osiris, entouré de ses quarante-deux assesseurs, juge et prononce. Certes, cette représentation n'est pas nouvelle et il n'en est pas qui soit plus fréquemment reproduite sur les cercueils et les tombeaux. Mais ce qui doit surprendre, c'est de la trouver gravée sur les murailles d'un temple, quelque funéraire que soit le rôle attribué à la déesse à laquelle l'édifice est consacré; ce qui doit surprendre encore, c'est que le personnage qui figure dans la scène ne soit aucun des rois fondateurs du temple, et que son nom même n'ait pas été gravé. Il y a là une exception, absolument unique, qu'il est impossible de ne pas remarquer. Un certain Amenhotep, qui porte le simple titre de basilicogrammate, a inscrit un court proscynème en son nom sur le fût d'une des colonnes de la façade (1). Ce proscynème isolé est du temps même de la gravure des autres parties du temple. Serait-ce une sorte de signature de l'architecte ou du scribe qui a présidé à la construction? Le temple lui-même a-t-il été élevé aux frais de cet Amenhotep, comme la salle hypostyle de Dendérah a été élevée aux frais des habitants de la ville? Amenhotep avait-il son tombeau près de là, peut-être même dans les fondations de l'édifice, et la scène de la psychostasie se rapporterait-elle à lui? Sans aller si loin, la salle de la double Justice (*Ma*) n'intervient-elle pas ici, malgré le personnage anonyme qu'on y a introduit et qui restera toujours inexpliqué, tout simplement parce que Ma est la troisième personne de la triade adorée dans le temple? C'est ce que nous n'avons pas le moyen de décider.

Une église copte, dont on voit encore la voûte en arc surbaissé, construite en briques crues, avait été adossée au côté méridional du temple. Ainsi s'expliquent les nombreux proscynèmes en langue copte dont la façade extérieure du monument est couverte.

Le guide Murray s'exprime ainsi: « Les murs qui entourent la cour de ce temple présentent un mode particulier de construction: les briques y sont disposées par assises concaves et convexes formant une ligne ondulée qui s'élève et s'abaisse alternativement sur toute la longueur de ces murs ». Ce singulier appareil est en effet digne d'être remarqué. Mais il n'est pas

(1) Peut-être cet Amenhotep est-il celui dont on trouve le nom dans une des chambres ptolémaïques du petit Temple de Médinet-Abou. (Pour une copie de la singulière scène où le nom du personnage est introduit, voyez Lepsius, *Denkm.*, IV, 32).

employé seulement à Deir-el-Médineh. Le mur d'enceinte du Temple d'Osiris à Abydos en offre d'autres exemples. Il est même à noter que, dans l'usage qu'on en a fait au quai d'Esneh et dans quelques parties du Temple de Philæ, c'est avec d'énormes blocs de grès que les assises sont formées, ce qui rend la solution du problème encore plus difficile.

# XII

# THÈBES — TEMPLE D'AMÉNOPHIS III

## Planche 57

Du plus loin qu'on aperçoit Thèbes, en remontant le Nil, si l'on essaie de reconnaître sur la rive occidentale du fleuve les monuments dont la renommée nous a appris d'avance l'emplacement, on distingue entre deux masses de ruines, qui sont Médinet-Abou au Sud, le Ramesséum au Nord, deux gigantesques statues assises. A l'automne, leur piédestal baigne dans l'eau; l'inondation s'est à peine retirée que la verdure les entoure et qu'elles semblent émerger d'un immense tapis vert.

Ces deux statues sont tout ce qui reste debout d'un temple qui devait égaler en dimensions le grand Temple de Karnak lui-même.

L'histoire du temple que les deux statues précédaient n'est pas longue à faire. Le temple eut Aménophis III pour fondateur, comme le Temple de Louqsor. Construit fastueusement en calcaire, il a porté la peine de son luxe, et les fours à chaux des environs l'ont vite absorbé. En dehors de deux colosses et de quelques fragments d'autres colosses dont les débris gisent çà et là sur le sol, on peut dire que le temple a disparu tout entier.

Les deux colosses formaient la partie décorative du pylône principal du temple. Ils s'élevaient de chaque côté de la porte d'entrée. « Ils sont tous deux d'une espèce de grès brêche, composé d'une masse de cailloux aga-

tisés, liés entre eux par une pâte d'une dureté remarquable. Cette matière, très dense et d'une composition tout à fait hétérogène, offre à la sculpture des difficultés peut-être plus grandes que celles que présente le granit; cependant les sculpteurs égyptiens en ont triomphé avec le plus grand succès (1) ».

PLANCHE 57. — C'est le colosse du Sud que représente cette planche.

Ce colosse se compose de deux parties : le piédestal et la statue proprement dite, tous deux monolithes.

Le piédestal est en partie enfoncé; il a près de quatre mètres de hauteur. Une inscription plus ou moins effacée, qui est la dédicace du monument au nom d'Aménophis III, l'entoure.

La statue proprement dite représente Aménophis III assis. Le roi a debout, près de ses jambes, deux autres statues de la reine sa femme et d'une de ses filles. Les côtés du trône sont ornés d'une composition dont le sens a besoin d'être expliqué : deux Nils, symboles de fécondité, nouent autour d'un caractère hiéroglyphique qui signifie *réunir*, les deux plantes du Nord et du Sud de l'Égypte, ce qui veut dire que les deux Égyptes sont réunies sous le sceptre du roi. « Pour donner une idée exacte de la grandeur énorme du colosse du Sud, dit l'auteur de l'ouvrage que nous venons de citer, il suffit de dire que sa hauteur totale, depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête, est de $15^{m}59$, à quoi ajoutant $3^{m}97$ pour le piédestal, la hauteur totale du monument au dessus du sol antique est de $19^{m}56$; la largeur de la statue, mesurée en ligne droite entre les deux épaules, est de $6^{m}17$... Le piédestal renferme 216 mètres cubes, et pèse 556,093 kilogrammes; la statue monolithe contient 292 mètres cubes, et pèse 749,899 kilogrammes; de sorte que le piédestal et le colosse réunis pèsent 1,305,992 kilogrammes ».

Quant au colosse du Nord, il a la même pose et les mêmes dimensions que le colosse du Sud. Seulement, toute la partie supérieure, à partir de la ceinture, est une reconstruction assez mal faite en grosses assises de grès.

Ce colosse est celui que le monde connait sous le nom de « Statue de Memnon », et c'est précisément dans l'accident qui l'a privé de toute sa partie supérieure qu'est son histoire.

(1) *Description de l'Égypte*, T. II, A. D., page 154.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C[ie]

57

THÈBES — TEMPLE D'AMÉNOPHIS III.

Tout le monde la connait, et je ne puis mieux la rappeler qu'en reproduisant la conclusion de cet inimitable Mémoire de M. Letronne (1) que l'on citera toujours comme un modèle de critique ingénieuse et savante :

« En avant du grand édifice fondé par Aménophis III, et qu'on nommait *Aménophium*, dit M. Letronne, ce prince avait fait placer deux énormes colosses monolithes, de même matière et de même dimension, représentant sa royale personne. Pendant le long intervalle qui sépare leur érection de la domination romaine, ils ne firent pas parler d'eux; ils restèrent confondus dans la foule des colosses qui peuplaient la ville de Thèbes.

« Il en fût autrement pour celui du Nord, lorsqu'après avoir éprouvé un tassement considérable, et déjà fendu à moitié, il fût brisé par le violent tremblement de terre de l'an 27 avant l'ère chrétienne. A partir de cette époque, la partie restant du colosse fit entendre, au lever du soleil, un craquement sonore. Il attira quelque attention. Les voyageurs furent prévenus du phénomène. Ils l'écoutèrent : mais d'abord il n'y crurent pas beaucoup; et les esprits forts, comme Strabon, soupçonnèrent quelque supercherie.

« Cependant il continuait à se produire au même instant du jour; et comme de nombreux témoins pouvaient se convaincre que tout agent humain y était étranger, il devint bientôt célèbre parmi les voyageurs que la curiosité attirait à Thèbes, et qui étaient hors d'état d'en soupçonner la véritable cause. Le colosse se trouvait dans les *Memnonia*, au quartier des tombeaux (2); et les Grecs, d'après leur usage constant de faire de l'histoire avec des *homonymies*, attribuaient la construction de ces édifices au brillant fils de Tithon et de l'Aurore. Quelqu'un vint à imaginer que cette voix, qui se faisait entendre au lever du soleil, pourrait bien être celle de Memnon, saluant chaque matin l'arrivée de sa mère, et se plaignant à elle du malheur qu'il avait éprouvé. Ce rapprochement poétique, dont la première trace ne se montre que soixante à quatre-vingts ans après le voyage de Strabon, frappa les Grecs et les Romains. La célébrité du colosse et de sa voix se répandit tout à coup; bientôt Memnon effaça toutes les merveilles de Thèbes, et ce

(1) *La Statue vocale de Memnon considérée dans ses rapports avec l'Égypte et la Grèce.* Page 110. Paris, imprimerie royale, 1833.

(2) M. Letronne, s'il l'avait connu, aurait certainement fait valoir l'argument dont nous avons déjà parlé à propos du portrait d'Aménophis III sculpté sur les murailles du Temple de Louqsor. (Voy. l'explication de notre planche 38). Les deux colosses du Temple d'Aménophis devaient, comme les bas-reliefs de Louqsor, témoigner de l'origine couschite ou éthiopienne du roi qu'ils représentaient. Ainsi considéré, le colosse brisé des Memnonia a dû bien vite devenir la statue de l'éthiopien Memnon.

fut principalement pour lui qu'on visita désormais la ville aux cent portes. Depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Septime-Sévère, ses jambes et son piédestal se couvrirent des témoignages de l'admiration de ses auditeurs. Enfin, après deux siècles et demi, Septime-Sévère, devant qui Memnon avait obstinément gardé le silence, voulut calmer la colère du héros et rétablir son colosse brisé : il espérait que la voix en deviendrait plus belle, et que ce miracle quotidien contribuerait, plus encore que ses édits de persécution, à remettre le paganisme en honneur. Vain espoir ! Il ignorait que rétablir le colosse, c'était lui enlever son pouvoir magique. Au lieu de ranimer la voix merveilleuse, il l'étouffa pour toujours. »



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

58

THÈBES — RAMESSÉUM.

# XIII

# THÈBES — RAMESSÉUM

---

PLANCHES 58 ET 59

—

Si l'on s'en tenait aux seuls tableaux qui décorent les murailles du Ramesséum, il faudrait appeler le Ramesséum le Monument triomphal de Ramsès II, comme il faudrait appeler Médinet-Abou le Monument triomphal de Ramsès III. En effet, on ne trouve pas au Ramesséum d'autres cartouches que ceux de Ramsès II ; l'édifice a été évidemment élevé par ce roi et pour ce roi.

Le Ramesséum a malheureusement souffert des injures du temps et de la main des hommes. Il ne reste que des substructions des salles nombreuses qui le terminaient à l'Ouest. Au centre, la salle hypostyle et les salles attenantes sont plus qu'à moitié démolies. Les pylônes n'ont plus que quelques assises debout. Des colosses gisent par terre, en débris plus ou moins gigantesques, et témoignent de l'acharnement qu'on a mis à déshonorer un édifice qui, s'il nous était arrivé intact, serait la fortune et la gloire de la science.

Deux planches de notre recueil sont consacrées au Ramesséum.

PLANCHE 58. — Nous sommes dans une cour qui, comme la cour principale de Médinet-Abou, était bordée de deux côtés par des piliers carrés

auxquels sont adossées des statues du roi revêtu des attributs d'Osiris. Au delà des piliers est un pylône à moitié démoli, précédé lui-même du colosse dont la photographie nous montre le buste violemment renversé par terre.

Ce colosse est un de ces nombreux monolithes confondus, selon l'expression de M. Letronne, « dans la foule des colosses qui peuplaient la plaine de Thèbes ». Celui-ci est en granit rose et représente Ramsès II. Son socle a environ 3m 50 de hauteur; la hauteur de la statue est de 17m 50. Le colosse du Ramesséum, qui n'avait pas moins de 21m au dessus du dallage de la cour dans laquelle il était placé, est donc un monument plus étonnant encore que les deux immenses monolithes dressés par Aménophis III en avant de son temple.

Comme il faut s'y attendre, la décoration du Ramesséum est principalement historique. Parmi les tableaux dont le monument a été couvert, on distinguera ceux du mur construit derrière les trois grands piliers osiriaques qui occupent le milieu de notre planche.

Le pylône de Louqsor nous a déjà fourni l'occasion d'en montrer d'analogues. Nous avons parlé alors du Poëme de Pentaour et de cet exploit de sa jeunesse sur lequel Ramsès a vécu jusqu'à la fin de ses longs jours. C'est encore le Poëme de Pentaour qui fournit le sujet de la décoration du pylône que nous décrivons. On est sur les bords de l'Oronte et près de la ville de Kadesch qu'on aperçoit dans une île. Ramsès monte sur son char et s'élance de toute la vitesse de ses chevaux au milieu des Khétas qui s'enfuient. Les uns tombent percés par les flèches du roi, les autres trouvent la mort dans les flots. Selon l'expression du Poëme de Pentaour, Ramsès combat seul « et personne n'est avec lui ». En effet, dans tout le tableau, si immense et si parsemé d'incidents divers qu'il soit, pas un soldat égyptien n'est en vue; les fils du roi, que tant de monuments nous montrent combattant à côté de leur père et que nous allons voir tout à l'heure montant de leur personne à l'assaut d'une forteresse, sont ici hors de présence.

L'étude du tableau fournit une autre remarque qui peut avoir son importance. L'armée des Khétas occupe les deux rives du fleuve. Les bataillons qui s'avancent en bon ordre sur celle des rives où Ramsès ne combat point ont tous leurs armes. Au contraire, les fuyards de l'autre rive, à part quelques écuyers des chars qui ont des boucliers, sont tous absolument désarmés. Faut-il conclure de là que le Poëme de Pentaour a quelque peu exagéré la vaillance du roi, et que les Khétas n'ont été si rapidement et si facilement mis en fuite, que parce qu'ils ont été surpris?



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE.

59

THÈBES — RAMESSÉUM.

PLANCHE 59. — Autre tableau de bataille sculpté sur un mur de la salle hypostyle du même temple.

Les chevaux que la grande scène du pylône vient de nous montrer galopant à travers les rangs pressés des Khétas, s'appelaient « *Nakht-u em Uas-t* (1) », et appartenaient à l'écurie appelée « la grande écurie *Ra-user-Ma Setep-en-Ra Amen-meri* ». Ceux de la planche 59 se nomment *Meri-Amen*, et proviennent de l'écurie nommée « la grande écurie *Meri-Amen Ramsès* ». D'un autre côté, la forteresse assiégée n'est plus ici Kadesch, mais *Tapour*, localité inconnue, que nous savons par un autre document avoir appartenu aux Amorites (2). Les deux tableaux ne se rapportent donc pas à la même campagne.

Celui que reproduit notre planche 59 est d'ailleurs très clair et peut se passer de description. Les chevaux de Ramsès se cabrent dans la mêlée. Les ennemis ont fait une sortie et sont vivement repoussés. A côté du roi combattent plusieurs de ses fils. L'un d'eux plonge son poignard dans la gorge d'un khéta renversé; un autre a saisi un ennemi par la chevelure et lève le bras pour lui trancher la tête. La forteresse est à droite du tableau. D'autres fils de Ramsès, protégés par des épaulements, se préparent à l'assaut. Un d'eux les a précédés et on le voit monter rapidement à l'échelle qu'il a dressée contre une des murailles. Pendant ce temps, les assiégés se défendent avec désespoir. Des archers sont au haut d'une tour et criblent les Égyptiens de leurs flèches. Un khéta éperdu balance au-dessus de sa tête une énorme pierre qu'il va leur lancer. Au sommet de la forteresse, un soldat moins brave se fait jour à travers les combattants et élève en l'air la cassolette allumée. C'est l'aveu et le signal de la défaite. L'aman est demandé et la forteresse est prise.

Ce siége fut mémorable, car l'artiste qui a été chargé d'en consacrer le souvenir par un tableau gravé sur un des murs du Ramesséum, a précisé l'action en donnant les noms de cinq des sept princes qui y prirent part. Ces cinq fils de Ramsès sont ceux que les légendes appellent : *Scha-em-Uas*, *Ment*, *Meri-Amen*, *Séti* et *Setep-en-Ra*.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que la famille de Ramsès se composât

(1) Les puissants en Thébaïde.

(2) Les Amorites sont toujours notés par la Bible comme des montagnards. Il n'est pas inutile de remarquer que la forteresse des Amorites, représentée sur le tableau du Ramesséum, est placée au sommet d'une montagne dont les étages successifs sont nettement indiqués. On jugera mieux de cette question en l'étudiant sur la planche publiée par M. Lepsius dans ses *Denkm.*, III, 166.

uniquement de sept fils. On compte vingt-huit fils et treize filles dans le *Livre des Rois* de M. Lepsius. Depuis que le *Livre des Rois* est écrit, les fouilles que nous avons faites à Abydos ont fait connaître une liste où neuf princes nouveaux et vingt nouvelles princesses se révèlent. Nous arrivons donc à un total de trente-sept princes et de trente-trois princesses, en tout soixante et dix enfants, nombre qui doit certainement être augmenté puisque les listes d'Abydos sont très mutilées, et que d'autres noms nouveaux pourraient encore s'y trouver qui ont disparu.

Tout le monde connait le « Tombeau d'Osymandias ». Il est évident que ce nom sonore a fait la fortune du monument auquel Diodore l'applique. Il est difficile cependant de croire que le tombeau d'Osymandias ait jamais existé, et surtout que les ruines du Ramesséum nous en conservent l'emplacement. De l'étude comparée du texte de Diodore et des édifices de la rive gauche dont nous pouvons maintenant connaître la destination, il résulte en effet que certaines parties de la description de Diodore s'appliquent au Ramesséum, d'autres à Médinet-Abou, tandis qu'il en est (comme le cercle d'or aux trois cent-soixante-cinq coudées de circonférence) qui doivent être de pure invention. Diodore a donc raison de dire « d'après ce qu'on raconte »; les prêtres ont voulu faire passer à Diodore, pour réel, un édifice idéal sur lequel ils accumulaient toutes les splendeurs réunies des monuments de Thèbes.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

60

THÈBES _ DEIR-EL-BAHARI

# XIV

# THÈBES – DEIR-EL-BAHARI

## Planches 60 - 63

Deir-el-Bahari est le « Couvent du Nord », comme Deir-el-Médineh est le « Couvent de la Capitale (Médinet-Abou) ». En ces deux endroits, des ruines de couvents coptes se trouvent encore aujourd'hui.

Il a dû exister autrefois parmi les monuments de Thèbes, situés sur la rive gauche, des édifices plus anciens que Deir-el-Bahari, entre autres un Temple d'Aménophis I^er^, cité par les papyrus. Des restes d'un temple qui remonte jusqu'à l'un des derniers rois de la XI^e^ dynastie, ont même été récemment mis au jour par nos fouilles. Mais de tout ce que le voyageur visite aujourd'hui, il n'est rien (à l'exception du petit monument que nous avons décrit sous le nom de Thoutmès I^er^) qui dépasse en antiquité le Temple de Deir-el-Bahari. Le Temple de Deir-el-Bahari est antérieur à l'Aménophium qui est d'Aménophis III, au Temple de Qournah qui est de Séti I^er^, au Ramesséum qui est de Ramsès II, à Médinet-Abou qui est de Ramsès III, à plus forte raison à Deir-el-Médineh qui ne remonte qu'aux Ptolémées.

Trois planches de notre collection ont été photographiées d'après les ruines du Temple de Deir-el-Bahari.

Planche 60. — Vue générale des ruines. Il n'est pas de site plus pittoresque que l'immense cirque au fond duquel a été construit le Temple de

Deir-el-Bahari. C'est précisément au sommet de la falaise abrupte qui surmonte ce cirque, qu'a été découvert par MM. F. Lenormant et Hamy, le premier atelier de silex ouvrés signalé en Égypte. Sur la pente opposée de la falaise sont les tombes de Bab-el-Molouk.

Pour mieux indiquer l'époque et la destination du Temple de Deir-el-Bahari, je ne puis mieux faire que de répéter la formule employée déjà plusieurs fois. Le Ramesséum est à Ramsès II, Médinet-Abou est à Ramsès III, ce que Deir-el-Bahari est à la glorieuse sœur de Thoutmès II et de Thoutmès III, celle que nous appelons la régente *Hatasou*. En principe, et quel que soit le point jusqu'où la construction a été poussée, le Temple de Deir-el-Bahari est un édifice bâti par la régente et pour elle. Il prend ainsi sa place au milieu des monuments que les conquérants de la XVIII^e^ dynastie et de la XIX^e^ ont élevés dans la nécropole de Thèbes, comme un témoignage éternel de leur gloire.

Je me risquerai aussi à répéter ce que j'ai dit à propos du petit Temple de Thoutmès I^er^ à Médinet-Abou. Quand on voudra étudier plus à fond qu'on n'a pu le faire jusqu'à présent, la série encore mal connue des Thoutmès de la XVIII^e^ dynastie et de leur sœur, c'est dans le petit Temple de Thoutmès I^er^ à Médinet-Abou, et dans le Temple d'Hatasou à Deir-el-Bahari, qu'il faudra venir chercher des matériaux. Les noms d'Hatasou et de ses deux frères, Thoutmès II et Thoutmès III, se rencontrent en effet si fréquemment à Deir-el-Bahari, ils s'enchevêtrent et se superposent un si grand nombre de fois, que si l'on parvient à démêler les époques diverses de tous ces remaniements, c'est du même coup l'histoire des Thoutmès que l'on aura débrouillée.

En attendant, à s'en tenir aux renseignements fournis par le Temple de Deir-el-Bahari, il me semble que la succession des règnes, en ce qui concerne les souverains qui viennent d'être nommés, pourrait être établie de la manière suivante.

1° Hatasou règne d'abord avec son père Thoutmès I^er^, qui l'associe au trône. A la mort de Thoutmès I^er^, elle règne seule.

2° Son frère Thoutmès II survient, fait effacer les cartouches de la reine et les remplace par les siens. Il règne seul. Il meurt ou est expulsé.

3° Hatasou remonte sur le trône avec son frère Thoutmès III. On compte seize ans de co-régence. Elle meurt à son tour ou est déposée. Thoutmès III règne seul, fait marteler ses cartouches et y substitue les siens, tout en respectant ceux de Thoutmès II.

C'est pendant la co-régence d'Hatasou et de Thoutmès III que fut creusée



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^{IE}

61

THÈBES — DEIR-EL-BAHARI

la partie souterraine du Temple de Deir-el-Bahari, où des invocations sont faites par les deux associés à Thoumès II mort. Peut-être ce lieu n'a-t-il pas été choisi sans intention, et il pourrait se faire qu'on découvrît un jour dans les environs les tombes si vainement cherchées jusqu'ici, non seulement de Thoutmès II, mais des autres membres de sa famille.

La photographie ne laisse pas bien voir l'état vraiment déplorable de ruine dans lequel se trouve le Temple de Deir-el-Bahari. Quelques pans de murailles sont seuls debout çà et là, et malgré les fouilles que j'ai fait faire en 1858 et qui ont amené la découverte de quelques chambres inconnues, le plan primitif peut difficilement être reconnu, et c'est avec la plus grande peine que l'on se rend compte de la disposition originale du monument. Il est vrai, ainsi que nous allons le voir, que le Temple de Deir-el-Bahari, présente, dans sa construction et dans son plan, des anomalies telles qu'on est dérouté à chaque pas, et qu'on se demande, en l'étudiant, si on a affaire à un édifice d'origine véritablement égyptienne.

Planche 61. — J'ajoute aux planches de notre collection la photographie ci-jointe, prise d'après le dessin original de M. Brune, que le savant professeur de l'École des Beaux-Arts de Paris a bien voulu me communiquer.

Je ne connais pas de restitution plus ingénieuse, qui tienne compte avec plus d'exactitude de tous les renseignements fournis par l'étude des lieux. Depuis que cette restitution est faite, j'ai eu l'occasion de vérifier sur place ce qui reste du temple, de relever les moindres fragments. Quelque surprenante que soit pour un œil accoutumé aux monuments égyptiens la vue pittoresque que nous montre le dessin de M. Brune, je regarde comme certain que le Temple de Deir-el-Bahari a dû être, dans son intégrité, tel que nous le voyons ici.

Le temple se compose en principe de terrasses en retraite l'une sur l'autre, et auxquelles on accède successivement par des chemins en pente bordés de sphinx. Il est adossé à la montagne et se termine par deux ou trois petites chambres placées dans l'axe de l'édifice et creusées dans le roc.

On remarquera surtout le chemin creux qui borde à gauche la deuxième terrasse, le chemin souterrain qui la borde à droite et qui, parti de la petite porte qu'on aperçoit sur la façade de la première terrasse, va déboucher derrière le colosse assis. Le chemin souterrain servait à monter sur la première terrasse et à gagner la grande colonnade du Nord, sans avoir à passer par la rampe bordée de sphinx. Le chemin creux menait aux

escaliers du Sud, qui eux-mêmes étaient la voie qu'on devait suivre pour arriver jusqu'à la troisième terrasse et aux chambres qui s'y trouvaient.

Tout cet ensemble, terrasses, colonnades, escaliers, est absolument unique en Égypte, et pourrait être regardé comme la révélation d'une architecture nouvelle, jusqu'alors inconnue sur les bords du Nil. Que cette architecture soit indigène, qu'en bâtissant le Temple de Deir-el-Bahari, ses architectes n'aient pas plus ou moins subi une influence étrangère, apportée peut-être par la régente de ses campagnes lointaines, c'est ce qui serait à discuter.

Planche 62. — Le grand axe du Temple de Deir-el-Bahari suit à peu près la direction Est-Ouest. Le temple a ainsi une moitié qui regarde le Nord, une moitié qui regarde le Sud.

Cette distinction n'est pas inutile. Quand on étudie le temple au point de vue des inscriptions qui le couvrent, on remarque en effet que celles de ces inscriptions qui sont placées dans la moitié Nord sont religieuses, tandis que celles de ces inscriptions qui sont placées dans la moitié Sud sont historiques, quelques salles du fond consacrées à Hathor faisant seules exception.

Les inscriptions du Sud sont relatives à une expédition que la reine Hatasou avait envoyée dans le pays de Poun, qui est le pays des Somâlis, et dans le To-Nuter (la Terre divine), qui peut être, soit l'Arabie méridionale, soit les îles de l'Archipel dont Socotora est le centre, soit même la côte occidentale de la presqu'île indienne.

L'expédition égyptienne vient de débarquer sur la côte. Le chef du pays vient à la rencontre du général égyptien, suivi de sa femme, de sa fille et de ses serviteurs portant une foule d'offrandes. C'est une partie de cette scène que reproduit notre planche 62.

Le chef Somâli est en tête. On remarquera sa longue barbe. Un poignard est à sa ceinture. Il tient en main le boumerang. Sa jambe droite est armée pour le combat d'une sorte de cotte d'armes, formée d'anneaux de métal jaune superposés et analogues au *Dangabor* des habitants du Bongo. Sur le monument original, le nu est peint en brun, le vêtement qui couvre les hanches y est peint en blanc.

La femme qui le suit (qui est sa femme d'après les inscriptions) mériterait une étude spéciale. Ses traits masculins, les horribles plis de chair qui la déforment, sa structure si disproportionnée qu'elle en est devenue grotesque, sont dignes d'être remarqués. Sa fille la suit à une assez longue



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

62

THÈBES — DEIR-EL-BAHARI.

distance, et, bien qu'à un moindre degré, est affectée déjà des mêmes difformités. Avons-nous affaire ici à quelque cas de lèpre tuberculeuse, laquelle est héréditaire? M. Schweinfurth a vu dans le Bongo des femmes qui, pour l'extravagance de leurs formes, ne le cèdent en rien à la femme de notre chef Somâli. « Il n'y a plus que dans le pays des Hottentots, dit ce voyageur, où l'on trouve des femmes arrivant à cette ampleur; de jour en jour, j'en ai vu parmi les Bongos, et on pourrait justement les décrire comme des *stéatopyges*. Posées d'une certaine façon, par exemple quand elles portent sur la tête leurs lourdes jarres à eau, elles affectent dans leur attitude la forme d'un S renversé ». La lèpre tuberculeuse ne serait donc pas ici en question; ce n'est donc pas seulement dans le Bongo, mais aussi dans le pays des Somâlis, que ce genre de laideur serait un genre de beauté.

On sait que le pays de Poun est l'*Aromatifera* ou la *Cinnamomifera regio* des anciens, le pays des aromates, de l'encens, de la gomme, de l'aloës, du cinabre, du sang-dragon. Le visiteur qui voudra voir de curieux paysages copiés, il y a près de quatre mille ans, sur les côtes de ce pays, étudiera le bas-relief d'où notre planche 62 est tirée. Les maisons sont à coupole et élevées sur des pierres; on y monte par une échelle que, sans aucun doute, on retire la nuit. « Sur l'emplacement de ces maisons, dit M. Chabas, croissent des dattiers et des arbres de l'espèce *Avicennia tomentosa;* le bétail est accroupi sous les arbres où voltigent des oiseaux de l'espèce *Cinnyris metallica* ». Les habitants du pays, qu'on voit occupés à divers travaux, sont eux-mêmes dignes d'attention. Ils semblent appartenir à deux races. Les uns sont bien semblables à des Égyptiens, quoique avec la peau brune. Les autres ont également la peau brune; ils ont la barbe en pointe, les cheveux très longs et terminés en boucles. Une ride profonde et toujours très nettement dessinée (ce qui semblerait être une marque de race) part du nez et contourne la bouche, qui est grimaçante. Toute cette partie de la décoration du Temple de Deir-el-Bahari forme une suite de tableaux si féconde en observations de toute sorte à faire, que je ne puis en aborder ici l'étude. L'ethnographie surtout devra y trouver son compte, puisque évidemment les habitants de la côte méridionale du golfe d'Aden, figurés sur les bas-reliefs du Temple de Deir-el-Bahari, ont été dessinés d'après nature.

Toutes ces scènes ont leur explication dans les textes hiéroglyphiques qui les accompagnent. Le général égyptien débarque, suivi de quelques soldats; on lit au dessus de sa tête : « L'émissaire royal arrive à To-Nuter avec les soldats qui sont auprès de lui, parmi les chefs de Poun, apportant

toute sorte de bonnes choses dignes du pharaon, pour Hathor, la déesse de Poun ». Un autre tableau représente le général égyptien en présence des tributs nombreux que les habitants de Poun déposent à ses pieds ; une courte légende est à côté : « Réception des présents apportés par le chef de Poun à l'émissaire royal ». Derrière l'émissaire royal est une sorte de tente. A son tour, le général égyptien apporte aux chefs de Poun des produits divers envoyés d'Égypte. Le texte qui accompagne la représentation de la chambre est ainsi conçu : « *Terreur de la tente* (c'est-à-dire le campement, l'endroit dont on ne peut approcher) de l'émissaire royal avec ses soldats sur le *Khet ana* (la terrasse des encens) de Poun, et sur les bords de la grande mer, pour offrir aux chefs de ce pays, et que ceux-ci reçoivent, la bière, le vin, les viandes, des fruits, toutes les bonnes choses qui sont en Égypte, conformément à l'ordre du roi ». Autre part, des habitants du pays portent sur leurs épaules de longues barres auxquelles sont suspendus des arbres entiers dont les racines ont été enfermées dans des couffes. « Tenez ferme sur vos jambes, dit l'un, vous *Rohou* ». Un autre répond : « Tu me donnes trop de poids », etc., etc.

Planche 63. — La grande composition à laquelle nous empruntons ces détails a une suite qui fournit à notre collection photographique la planche 63.

Cette fois nous sommes sur la mer. Les navires égyptiens arrivent à vide ; d'autres vont partir chargés des présents envoyés par le chef du pays de Poun.

Les navires qui arrivent sont échoués sur le rivage et si près de terre, que quelques-uns ont pu s'accrocher à des arbres. Les voiles sont pliées, les vergues descendues. Une chaloupe vient faire de l'eau. Le texte explicatif est gravé au-dessus de la scène : « Les soldats du seigneur des deux mondes, selon la parole du seigneur des dieux, Ammon, seigneur de *Nes-ta-ui*, qui réside à Thèbes, ont traversé la grande mer, ont pris le meilleur chemin vers le To-Nuter, ont marché heureusement vers le pays de Poun, pour lui apporter (à la reine) les merveilles de tous les pays. (Cela fut fait) d'après l'extrême amour (d'Ammon) pour la reine (ici Ramsès II a martelé les cartouches de la reine et y a substitué les siens), et jamais chose semblable n'a été faite par aucun roi ayant existé en ce pays à jamais ».

La mission du général égyptien est terminée. On embarque les objets apportés par les habitants du pays de Poun au moyen de simples planches



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.ie

63

THÈBES — DEIR-EL-BAHARI.

qui relient le bord des navires à la plage. Des objets sans nombre sont déjà rangés sur le pont. C'est le sujet d'un autre tableau. Le texte explicatif dit : « Chargement très considérable des navires avec les merveilles du pays de Poun (consistant en) bons bois odoriférants du To-Nuter, en masses de résines *d'ana*, en sycomores produisant *l'ana* vert, en ébène, en ivoire pur, en or natif du pays des *Amu*, en blocs d'arbres, en *Ta-scheps* (essence pour le Kyphi), en parfum *Ahem*, en encens, en poudre d'antimoine, en cynocéphales, en cercopithèques, en lévriers, en peaux de panthères du Midi, en habitants avec leurs enfants. Jamais choses semblables n'avaient été apportées par aucun roi depuis le commencement du monde ».

Autre part, les navires sont à la voile, les rameurs à leurs bancs. L'expédition est finie : on retourne à Thèbes. Le texte l'explique ainsi : « Navigation et voyage en paix. Les soldats du seigneur des deux mondes marchent avec joie vers Thèbes. Les chefs de ce pays (de Poun) sont à leur suite. Ils apportent ce que jamais les rois d'Égypte n'avaient apporté de semblable en merveilles du pays de Poun, à cause de la grandeur des esprits de ce dieu auguste Ammon-Ra, seigneur de *Nes-ta-ui* ».

Viennent ensuite les tableaux de l'arrivée à Thèbes. Les chefs de Poun se prosternent en suppliant. Les outres pleines de denrées précieuses, les animaux vivants, les arbres exotiques, sont mis en présence de la reine. « Gloire à toi, reine de l'Égypte, soleil femelle qui répand la lumière comme le disque solaire ! Tu es notre régente, tu es la maîtresse du pays de Poun ! » Les habitants de Poun défilent ensuite. A ceux que nous connaissons déjà s'en joignent d'autres qui semblent appartenir à une race qui se révèle ici pour la première fois, au moins dans ses rapports avec Poun. Ceux-ci ont le visage court, le nez rond, les lèvres grosses, la tête en boule. Çà et là les textes font mention de la Nubie et du Khent-en-nefer ; peut-être le mélange de ces peuples avec les habitants de Poun s'expliquerait-il ainsi.

La dernière partie de l'action se passe en présence de Thoth, le seigneur des divines paroles et des écrits sacrés, en présence de Safekh, la déesse des livres. Les arbres sont comptés, on pèse les lingots d'or et d'argent, on mesure les boisseaux *d'ana*, on suppute le nombre des peaux de panthère ; les animaux amenés vivants défilent. Au dessus d'un de ces tableaux partiels, on lit : « L'encens frais est mesuré en grande quantité pour Ammon. Ce sont les merveilles des habitants de Poun et les richesses du To-Nuter ». La figure de Thoth est accompagnée de cette légende : « On écrit et on fait le compte en totalité. Ce sont des millions, des cent mille, des dix mille,

des mille, des cent (qui représentent) les merveilles du pays de Poun (envoyées) à Ammon-Ra, seigneur de *Nes-ta-ui*, seigneur du ciel . . . » On lit au dessus de la balance : « C'est la balance de l'équité et de l'exactitude de Thoth. Elle est faite par la reine pour son père Ammon, seigneur de *Nes-ta-ui*, pour le pesage de l'argent, de l'or, du lapis, de la turquoise, et de toutes les pierres précieuses ».

Je n'ai pas besoin d'ajouter que notre planche 63 a été photographiée d'après une des barques de la flotte égyptienne. Je n'ai pas besoin non plus de faire remarquer l'intérêt historique qui s'attache à cette représentation. Nous avons certainement en notre présence un navire égyptien tel qu'on le construisait sous les contemporains de Thoutmès, avec ses grandes voiles carrées, son avant et son arrière recourbés, ses cabines établies çà et là sur le pont, ses rameurs, ses matelots montés sur les vergues, etc., etc. Bien des rapprochements seraient à faire, soit avec ce que les Grecs nous ont appris de leurs propres vaisseaux, soit avec les descriptions qu'ils nous ont données des vaisseaux égyptiens, soit avec ce que nous savons de la marine égyptienne par les tableaux que nous rencontrons sur les monuments de l'Ancien-Empire et aux époques postérieures.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C$^{IE}$

64

THÈBES _ TEMPLE DE QOURNAH

# XV

# THÈBES – TEMPLE DE QOURNAH

PLANCHE 64.

—

PLANCHE 64. — Deux pylônes, aujourd'hui presque entièrement détruits, précédaient le Temple de Qournah. On passait sous les portes de ces deux pylônes, on traversait deux cours, et on se trouvait en présence de la façade du temple dont cette planche reproduit l'aspect extérieur.

On notera comme une singularité, que c'est tout à fait par exception qu'on rencontre des temples munis de façades aux époques de l'autonomie égyptienne, c'est-à-dire sous les Pharaons. Les pylônes en tiennent lieu, et le Grand Temple d'Abydos avec le Temple de Qournah, sont les deux seuls exemples qui subsistent aujourd'hui en Égypte d'une dérogation à cette règle. La règle au contraire est constante sous les Ptolémées, et Dendérah, Edfou, Ombos, Esneh, révèlent un type fleuri de ce que nous appelons, à proprement parler, une façade type, qu'on chercherait en vain aux époques antérieures. On voit par là que l'influence exercée par le goût plus épuré des Grecs sur l'architecture égyptienne n'a pas eu seulement pour objet la colonne.

Le Temple de Qournah n'est pas un monument religieux comme les Temples de Louqsor et de Karnak, ou un monument historique comme le Ramesséum, le Temple de Médinet-Abou et le Temple de Deir-el-Bahari.

Quand on y entre, on est assez surpris de voir que le temple est dédié par Séti I$^{er}$ à son père Ramsès I$^{er}$, et que, laissé inachevé par Séti, il a été continué par Ramsès II qui, à son tour, l'a consacré à son père et à son aïeul.

Cette attribution, rapprochée de la position qu'occupe le Temple de Qournah à l'entrée même de la gorge qui conduit aux Tombeaux des Rois (Bab-el-Molouk), semble en révéler l'origine. Les tombes royales de Bab-el-Molouk sont à jamais fermées, et l'entrée en était absolument invisible du dehors. Peut-être le Temple de Qournah est-il à Ramsès I$^{er}$, auquel il est dédié, ce que les chapelles extérieures sont aux mastabas de l'Ancien-Empire qu'on trouve à Saqqarah. On s'y rassemblait pour honorer le mort et prier pour lui. Aux jours prescrits par le rite, on y apportait les offrandes funéraires. Des prêtres chargés du service religieux y étaient attachés. Le Temple de Qournah est ainsi une fondation pieuse faite par Séti en faveur de Ramsès I$^{er}$, et continuée par Ramsès II.

Médinet-Abou, l'Aménophium, le Ramesséum, Deir-el-Bahari, c'est-à-dire les autres monuments situés, comme le Temple de Qournah, dans la nécropole et au pied du versant des montagnes dont l'autre côté est occupé par Bab-el-Molouk, doivent-ils leur origine à la même pensée? Ne sont-ils en définitive que des annexes monumentales des tombes invisibles qu'elles semblent précéder? On serait d'autant plus porté à le croire, que l'appareil historique et guerrier dont on les a revêtus ne fait qu'ajouter au caractère tout personnel que doit posséder un monument d'essence funéraire.

Le Temple de Qournah n'offre d'ailleurs qu'un intérêt médiocre au voyageur. Détruit comme il l'est dans presque toutes ses parties, il n'a plus guère à montrer, dans l'une des trois chambres du Nord situées à côté de la salle hypostyle, qu'un admirable portrait de Séti I$^{er}$, peut-être plus admirable encore que celui d'Abydos et celui de la tombe de ce roi à Bab-el-Molouk.

# XVI

# THÈBES — BAB-EL-MOLOUK

PLANCHE 65.

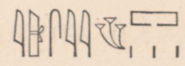
Bab-el-Molouk est une vallée aride, absolument inculte, perdue dans les montagnes situées à l'Occident de Thèbes. On y arrive par un chemin non moins triste, entrecoupé de sables et de rochers qui semblent brûlés et calcinés par le soleil. C'est là ce que depuis longtemps on a appelé le Saint-Denis des rois de la XIX$^{e}$ et de la XX$^{e}$ dynastie égyptienne. On ne pouvait pas choisir un lieu où l'idée de la désolation et de la mort s'imposât plus vite à l'esprit de ceux qui le visitaient.

Bab-el-Molouk n'est pas le seul lieu de la nécropole thébaine où on trouve des sépultures de rois. La Vallée de l'Ouest, située dans le désert, encore plus loin que Bab-el-Molouk, est également une nécropole royale. Drah-abou'l-neggah, je veux dire toute la plaine de sable qui s'étend de la montagne de ce nom à la lisière des terres cultivées et presque jusqu'au Nil, fut, à une certaine époque, réservée aux souverains qui avaient fait de Thèbes leur capitale. Une quatrième nécropole, où cette fois les ruines occupent la première place, est derrière Médinet-Abou, dans l'escarpement de la chaîne libyque qu'on appelle précisément la Vallée des Reines. Des recherches conduites avec persévérance feraient-elles découvrir autre part d'autres Bab-el-Molouk ? J'avouerai que, jusqu'à présent, les circonstances funestes

dans lesquelles se trouve Thèbes par rapport aux fouilles, ne m'ont pas permis de chercher la solution de cet intéressant problème ; mais je crois depuis longtemps qu'il ne faudrait pas de grands efforts pour le résoudre par l'affirmative.

A part le Mastabat-el-Faraôun, et peut-être un ou deux des plus grands mastabas d'Abousyr, je ne connais pas à Memphis une tombe royale qui ne soit une pyramide. A Thèbes, les tombes royales ont toutes les formes. Les unes sont destinées à être à jamais invisibles du dehors, et, le mort une fois en place, l'entrée en était cachée par tous les moyens et avec tous les artifices qu'on pouvait inventer ; telles sont les tombes de la Vallée des Rois, de la Vallée de l'Ouest ; telles sont aussi celles qu'on creusait tout simplement dans le sol à deux mètres de profondeur, quelques dalles mal ajustées tenant lieu de caveau funéraire (Drah-abou'l-neggah, cercueil de la reine Aah-hotep). D'autres tombes, au contraire, s'annonçaient au loin par une façade ou par divers édicules extérieurs. Il en est qui sont des pyramides, à la vérité de très-petites dimensions (Drah-abou'l-neggah, Entef-aa II). Il en est qui sont taillées sur le flanc de la montagne (Vallée des Reines) et où le soin de cacher l'entrée a été si peu observé que la façade est précédée d'obélisques (Drah-abou'l-neggah, Entef Ra-noub-kheper). Il en est enfin dont l'emplacement était signalé, comme à Saqqarah, par une chapelle élevée au-dessus du puits qui contenait la momie (Drah-abou'l-neggah, prince Touaou et autres).

Considérée en elle-même, cette distinction n'offre qu'un intérêt assez restreint. Elle doit être cependant prise en considération, ne fut-ce que pour nous aider à mieux comprendre divers détails contenus dans ce curieux document qu'on appelle le Papyrus Abbott. On sait ce qu'est ce papyrus. Des vols et des tentatives de vols avaient eu lieu sous Ramsès IX dans la nécropole de Thèbes. Puisque les voleurs avaient pénétré ou tenté de pénétrer dans les tombes, non en forçant l'entrée, mais par des galeries percées à travers les cloisons d'autres tombeaux voisins et déjà accessibles de leur temps, il s'ensuit que les tombes royales mentionnées dans le papyrus ne sont pas de celles qui, comme les tombes de Bab-el-Molouk, étaient si invisibles du dehors qu'on ne devait jamais en connaître l'exact emplacement. Un premier renseignement est donc obtenu, et je sais désormais, que quand il faudra chercher par exemple la tombe d'Aménophis I$^{er}$, c'est à Drah-abou'l-neggah que les ateliers devront être installés, parce que cette partie de la nécropole est celle qui satisfait le mieux aux conditions

du papyrus. Maintenant pouvons-nous aller plus loin ? Les distinctions que fait le papyrus entre les diverses tombes royales qu'il cite sont-elles les distinctions que l'étude du terrain vient de nous permettre d'établir ? Les  « tombes pyramidales », sont-elles les tombes construites en forme de pyramides, comme celles d'Entef-aa II ? Les  « Syringes », sont-elles les tombes comme les tombes d'Entef Ra-noub-kheper, qui se composent d'une chambre toujours accessible, dans un coin de laquelle s'ouvre un couloir en pente qui mène au caveau ? Les  *mer-haï-t*, « sépulcres », sont-ils les tombes dont une chapelle extérieure signalait l'emplacement ? Je ne puis que poser ici la question, sans même essayer de la discuter (1).

Après toutes ces explications, et pour en revenir à Bab-el-Molouk, je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans l'antiquité, la vallée était bien telle que nous l'avons décrite. Non seulement elle était inculte et aride, mais on n'y trouvait pas le moindre vestige travaillé de main d'homme. Pas un pan de mur n'y était debout. Une fois l'hôte royal mis en place dans la demeure qu'il devait occuper pour l'éternité, le silence n'était plus rompu que par les ouvriers qui venaient travailler à la tombe de son successeur.

Les tombeaux de rois qu'on trouve à Bab-el-Molouk sont disposés sur un plan à peu près uniforme. Un long couloir en pente, assez élevé, entrecoupé de portes, conduit à une salle dont le plafond est taillé en voûte comme un couvercle de vaste sarcophage. Tout cela coupé dans le roc vif. Nous savons déjà que quand le mort était mis en place, on bouchait la porte extérieure, et que des terres étaient jetées au devant de manière à la masquer tout entière. Ainsi s'explique que le tombeau de Ramsès III rencontre en route un autre tombeau qui l'a forcé à modifier sa direction primitive ; les ouvriers ne voyaient évidemment pas l'entrée de l'autre, ou n'en connaissaient pas l'existence.

La décoration des couloirs et des chambres a été aussi conçue sur un plan qui n'admet guère de variantes que dans les détails. Nous sommes loin de Saqqarah, de Béni-Hassan et de ces délicieuses scènes de la vie intime qui, dans les tombes de l'Ancien-Empire, éveillent toutes les idées,

(1) Le Papyrus Abbott a déjà donné lieu à de bons travaux. M. Birch a ouvert la voie (*Le Papyrus Abbott*, dans la *Revue Archéologique*, T. XVI, page 257), suivi par M. Chabas, (*Une spoliation des hypogées de Thèbes*, III, *Mélanges*), par M. Maspero, (*Une enquête judiciaire au temps de la XX^e dynastie*, dans le tome VIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*).

excepté celle de la mort. Ici les sombres doctrines du Rituel ont pénétré dans la tombe. Le défunt n'est plus chez lui, entouré de sa famille, vaquant aux travaux des champs. Il accomplit le voyage souterrain à la fin duquel, et après une série d'épreuves sans nombre, il va trouver la lumière et la vie éternelle. Le voyageur remarque à l'entrée de la plupart des tombes un tableau de haut relief qui représente un grand disque occupé par un scarabée, et au dessous un crocodile qui s'enfuit. Le crocodile qui s'enfuit symbolise les ténèbres, le mal et la mort vaincus. Le scarabée et le disque, c'est le soleil qui se lève vainqueur de la nuit et du péché. L'immortalité promise au défunt et les luttes auxquelles il doit se soumettre pour l'obtenir, sont résumées dans ce tableau, qui est lui-même le résumé de la tombe.

Quelques-unes des tombes royales de Bab-el-Molouk ont été ouvertes dès l'antiquité, ce que prouvent les proscynèmes en langue grecque qui y sont gravés. Il n'est pas probable que les Égyptiens eux-mêmes aient commis cette violation de sépulture, qui ne peut pas non plus être attribuée aux Ptolémées. On en accusera avec plus de raison Cambyse. « Pendant son séjour à Memphis, dit Hérodote, il lui échappa plusieurs autres traits de folie, tant contre les Perses que contre les alliés. Il fit ouvrir les anciens tombeaux pour considérer les morts. . . » Nous voyons autre part les injures que Cambyse prodigua à la momie d'Amasis. Ce que Cambyse fit à Memphis et à Saïs, il avait aussi bien pu le faire à son passage à Thèbes.

Planche 65. — La planche 65 est une vue du chemin qui conduit à Bab-el-Molouk. La Vallée proprement dite est au fond, et on y pénètre par la gorge étroite, probablement percée de main d'homme, qu'on trouve à droite en contournant le dernier contrefort de la montagne.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C$^{IE}$

65

THÈBES _ BAB-EL-MOLOUK



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C$^{IE}$

66

ESNEH.

# XVII

# ESNEH

PLANCHE 66

—

Il fut un temps où un édifice, qui ne le cédait en rien comme importance aux temples d'Ombos, de Dendérah et d'Edfou, s'élevait au milieu d'une ville que les Grecs et les Romains ont appelée Latopolis, et que les hiéroglyphes nomment *Sné*. Ce temple a disparu jusqu'aux fondements, ainsi que Champollion l'a constaté « par des fouilles », et il n'en reste aujourd'hui debout que la grande salle hypostyle qui lui servait de façade.

PLANCHE 66. — Ce sont les chapiteaux des colonnes de cette façade que reproduit notre planche 66.

Les observations que j'ai présentées à propos du Temple de Deir-el-Médineh trouvent ici leur application : l'époque des colonnes, et conséquemment de la construction, est révélée par le style des chapiteaux. Encore une fois, ces chapiteaux ont été inconnus à l'Égypte pharaonique, et ce n'est que dans un temple d'origine grecque ou romaine qu'on peut les rencontrer.

Ce qui a survécu du Temple d'Esneh est en effet d'époque grecque ou romaine. Le fond de la salle porte les cartouches de Ptolémée VII (Philométor) et de Cléopâtre II. Les empereurs Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Marc-Aurèle, Commode, Septime-Sévère, Caracalla, Géta et même

Decius ont mis çà et là leurs noms dans la salle et sur les colonnes de la façade.

Sans revenir sur ce que j'ai déjà eu plusieurs occasions de faire remarquer à propos de la route divergente qu'ont suivie en Égypte l'art du sculpteur et l'art de l'architecte, je noterai ici une remarque faite par Champollion. Il s'agit d'Esneh et du zodiaque gravé sur l'un des soffites de la salle. « Ce monument, dit Champollion, a été regardé, d'après de simples conjectures établies sur une façon particulière d'interpréter le zodiaque du plafond, comme le plus *ancien* monument d'Égypte : l'étude que j'en ai faite m'a pleinement convaincu que c'est, au contraire, le plus *moderne* de ceux qui existent encore en Égypte; car les bas-reliefs qui le décorent, et les hiéroglyphes surtout, sont d'un style tellement grossier et tourmenté, qu'on y aperçoit au premier coup d'œil le point extrême de la décadence de l'art ». C'est, à peu près, ce que l'illustre maître avait déjà dit du Temple de Dendérah. « Ce qui était magnifique à la clarté de la lune, l'était encore plus lorsque les rayons du soleil nous firent distinguer tous les détails. Je vis, dès lors, que j'avais sous les yeux un chef-d'œuvre d'architecture, couvert de sculptures de détail du plus mauvais style. N'en déplaise à personne, les bas-reliefs de Dendérah sont détestables, et cela ne pouvait être autrement : ils sont d'un temps de décadence. La sculpture était déjà corrompue, tandis que l'architecture, moins sujette à varier, puisqu'elle est *un art chiffré*, s'était soutenue digne des dieux de l'Égypte et de l'admiration de tous les siècles ».

Le Temple d'Esneh est situé au milieu de la ville moderne. La salle hypostyle seule peut être visitée. On croit généralement qu'au-delà de la salle hypostyle existent les autres parties du temple, enfouies sous les maisons. Nous savons déjà que Champollion a vérifié le fait, et que ce qui est au-delà de la salle hypostyle est détruit jusqu'aux fondements.

La science n'a pas tiré grand profit des inscriptions gravées sur les colonnes et les parois de la salle hypostyle d'Esneh. La liste des fêtes à célébrer dans le temple qu'on trouve sur la muraille située à gauche en entrant, mérite cependant quelque attention. La mention faite en deux ou trois passages de ce texte d'une stèle de Thoutmès III ne prouve évidemment pas que le Temple d'Esneh fût déjà construit sous ce prince ; mais on est autorisé à en conclure tout ou moins qu'Esneh existait sous la XVIII[e] dynastie.

La triade d'Esneh était composée de Chnouphis, le dieu de la Cata-

racte, des déesses *Nebau-t* et *Menhi-t* qui semblent être toutes deux une forme de Neith. L'emblème vivant de la ville et du nome est le poisson *Latus,* comme le poisson *Phagrus* est l'emblème vivant de la ville et du nome d'Assouan, comme le poisson *Oxyrhinchus* est l'emblème vivant de la ville et du nome de ce nom. « Quant au culte du poisson *Latus,* dit M. Jacques de Rougé, on n'en connait pas le symbolisme; mais parmi les prescriptions religieuses particulières à ce nome, on voit la défense d'y manger le *poisson,* rubrique certainement en rapport avec le culte dont les anciens auteurs et les monnaies ont conservé le souvenir ». (*Monnaies des nomes*, page 8).

---



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

67

TEMPLE D'EDFOU

# XVIII

# EDFOU

PLANCHES 67-73

—

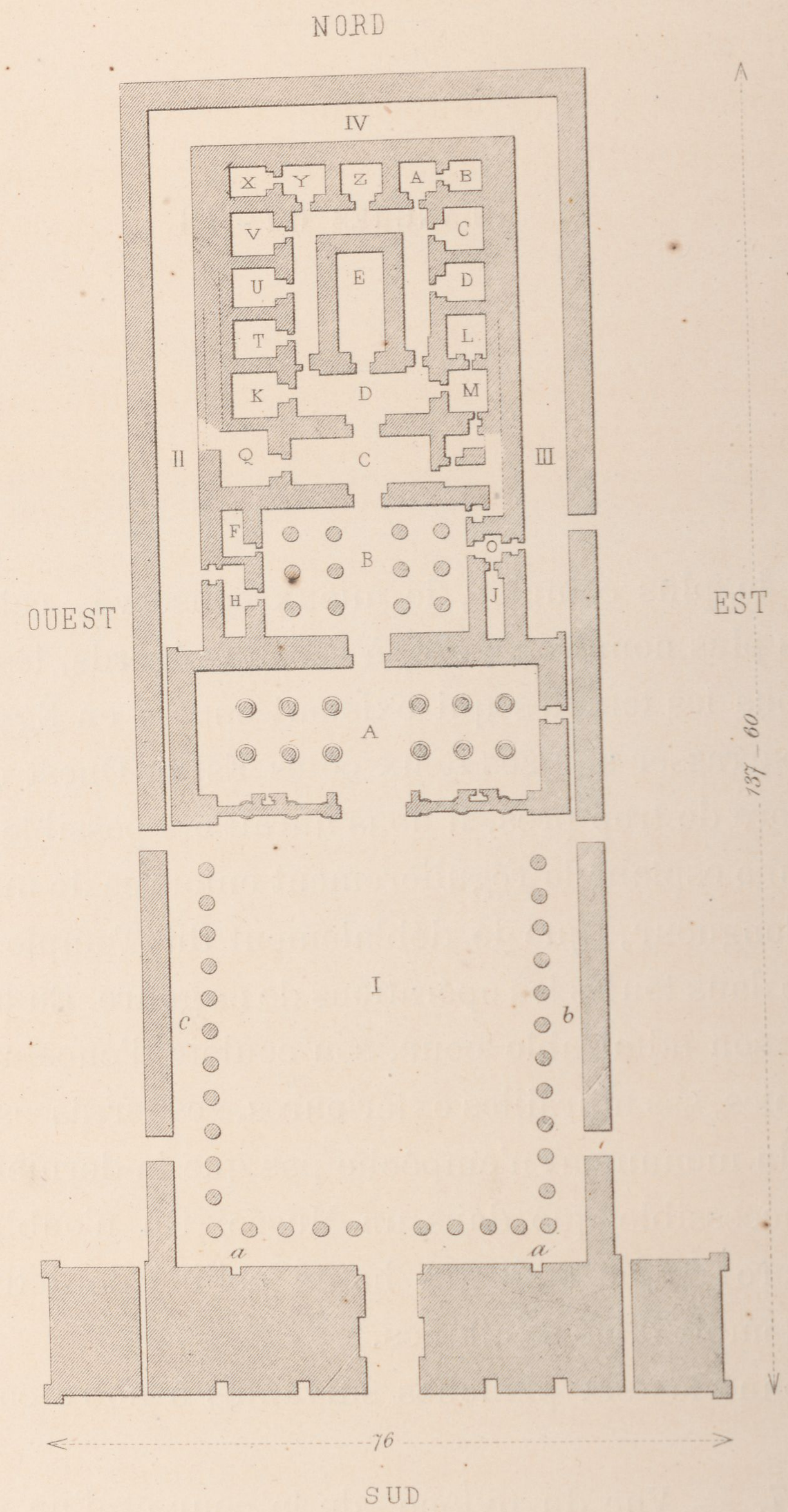
Edfou est le plus complet, le mieux conservé, celui qui possède les inscriptions les plus nombreuses et, à certains égards, les plus dignes d'être étudiées, de tous les temples qui existent encore en Égypte. Nous aurions réussi à le débarrasser sur ses deux côtés Est et Ouest des décombres qui le pressent encore de trop près, il nous aurait été possible d'établir en avant de son pylône une esplanade régulièrement entourée de murs d'une centaine de mètres de longueur, que le déblaiement du Temple d'Edfou serait le modèle à suivre dans toutes les opérations de ce genre. En tous cas, l'intérieur du monument, son admirable cour, son couloir d'enceinte plus admirable encore, ses cryptes, ses murailles extérieures, ses terrasses, tout est déblayé, et l'immensité du monument n'empêche pas que la dernière des inscriptions n'y soit aussi accessible que dans un Musée. On n'oubliera pas qu'il y a quinze ans encore, Edfou était une haute colline de détritus de tout genre qui cachait un temple dans ses flancs.

Edfou a donné les six planches suivantes à notre collection.

PLANCHE 67. — Vue du pylône, de la cour et d'un coin de la façade.

Le Nil est au fond, bordé par les montagnes de la chaîne arabique. Derrière la cour et au dessus de la colonnade sont les maisons que nous avons fait bâtir au commencement des travaux de déblaiement, pour remplacer celles qui couvraient le temple, et qui nécessairement ont été démolies.

A part le pylône, le mur d'enceinte, et quelques modifications sans importance dans le détail des chambres intérieures, le Temple d'Edfou, ainsi qu'on peut en juger par le plan ci-joint, appartient au même type que le Temple de Dendérah (voy. Tome I, page 87).



« Le Temple d'Edfou, ai-je dit autre part, a 40 mètres de façade et 71$^{m}$85 de profondeur totale. Avec le pylône, sa façade est de 76$^{m}$, et sa profondeur de 137$^{m}$ 60. La hauteur du pylône est de 35$^{m}$, dix mètres de moins que la colonne de la place Vendôme ». On voit par là que le temple proprement dit est un peu plus petit que le Temple de Dendérah, qui a 42$^{m}$ 50 de façade et 81$^{m}$ 50 de profondeur.

Edfou, comme Dendérah, possède des cryptes et des édicules bâtis sur les terrasses. Mais les cryptes et les édicules sont ici sans inscriptions, ce qui leur ôte tout intérêt. Dans les deux temples, les cryptes circulent à travers les fondations et les murailles qui servent d'enveloppe à la partie postérieure du monument.

Les époques diverses du temple ne s'établissent pas toujours très clairement, et il serait difficile de les bien faire comprendre sans le secours d'un plan détaillé. Je dois donc me borner ici à quelques renseignements généraux.

Une inscription gravée tout le long de l'un des soubassements du couloir de l'Ouest contient une sorte d'historique du temple. Le temple a été fondé par Ptolémée IV (Philopator), et achevé, tout au moins de construire, sous Ptolémée IX (Évergète II), après quatre-vingt-quinze ans de travail. Dans cet intervalle, Ptolémée V (Epiphane), Ptolémée VII (Philométor) y travaillèrent. Plus tard, Ptolémée X (Soter II), Ptolémée XI (Alexandre), Ptolémée XIII (Dionysos), ajoutèrent quelques parties à la décoration.

Comme toutes les villes égyptiennes, Edfou avait deux noms, un nom sacré, un nom profane. Considérée comme métropole et capitale religieuse du nome, la ville d'Edfou était nommée par les Grecs *la Ville d'Apollon, Apollinopolis magna*, du nom d'Horus qui en était la divinité principale et que les Grecs assimilaient à leur Apollon. Son nom vulgaire était *Teb*, qu'on pouvait prononcer aussi *Tob* et même *Tbo*. C'est avec *Tbo* que les coptes ont fait ⲁⲧⲃⲱ et les arabes *Edfou*, de même qu'avec *Snu* ils faisaient *Esneh*, de même qu'avec *Suan* ils faisaient *Asouân*, de même qu'avec *Ssut* ils faisaient *Assiout*.

C'est un fait digne de remarque, qu'il n'est presque pas un temple d'époque ptolémaïque qui ne soit une reconstruction. Dendérah a succédé à un très ancien temple qui était déjà debout tout au moins sous Chéops, qui fût remanié par Thoutmès III, et rebâti par Ptolémée XI dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Esneh livre également des traces d'un temple antérieur qui existait sous Thoutmès III, et peut-être sous Thoutmès II. Il en

est de même d'Edfou. Un Temple d'Edfou sous Thoutmès III et sous Usertasen Ier, est en effet cité dans les inscriptions d'une des portes de la cour. Les conséquences à déduire de cet ensemble de faits n'ont pas besoin d'être développées. En restaurant les vieux sanctuaires, en les reconstruisant, les Ptolémées affirmaient leur zèle pour la religion des vaincus, avec tout autant de force qu'en bâtissant des sanctuaires nouveaux.

L'énorme masse du pylône apparaît dans toute sa grandeur sur notre planche. Les huit ouvertures rectangulaires de la façade et les quatre grandes rainures qui leur correspondent, servaient à fixer les mâts terminés par des banderolles qui étaient l'ornement de cette partie du temple. Sur le côté sont ménagées des petites ouvertures par lesquelles l'air et un peu de lumière pénétraient dans les escaliers.

Quelle que soit l'époque de la construction du pylône, la décoration est au nom de Ptolémée XIII (Dionysos). Çà et là les cartouches de ce roi ont été laissés vides, comme à Dendérah.

Il est douteux que les grands tableaux qui nous montrent le roi se préparant à massacrer un groupe d'ennemis agenouillés, aient la précision des tableaux de même composition que nous connaissons par tant d'exemplaires gravés sur les murailles des temples de Thèbes. Là il s'agit de campagnes réelles et d'ennemis réellement vaincus, sinon sacrifiés. Ici les tableaux sont plutôt décoratifs.

Il semblerait que les grands tableaux du même pylône où nous voyons le roi dressant avec des chaînes deux obélisques, n'aient eu également qu'un sens symbolique. Le dallage en avant du pylône est en effet maintenant à nu, et après le déblaiement, ni obélisque, ni base n'ont paru; nous n'avons même pas trouvé le plus petit fragment. Or, il est sans exemple qu'on ait brisé un obélisque sans que des blocs, plus ou moins pesants, ne soient restés sur place pour attester leur existence. D'un autre côté, Rome et Constantinople sont trop loin d'Edfou, pour penser que les deux obélisques de Ptolémée XIII aient pu être enlevés et transportés. Il n'y avait donc pas plus d'obélisques devant le Temple d'Edfou, qu'il n'y avait d'obélisques devant le Temple de Dendérah. On se souviendra d'ailleurs que, sous les Grecs et les Romains, la mode grandiose des obélisques (1) et celle des colosses qui en étaient toujours voisins, semblerait être passée, ainsi

(1) On ne parle pas ici d'Alexandrie; on ne parle pas non plus de l'obélisque Barberini, qui était destiné, non à un temple, mais à un tombeau (tombeau d'Antinoüs).



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

68

TEMPLE D'EDFOU

que la mode des allées monumentales de sphinx, dont, effectivement, on ne trouve pas un seul exemple en Égypte.

PLANCHE 68. — Vue d'une partie de la façade du Temple, prise de l'angle Nord-Ouest de la cour. On aperçoit au fond le commencement de la colonnade qui borde la cour I sur trois de ses côtés. L'épervier renversé par terre qui occupe le premier plan, est l'image de l'oiseau qui était à Edfou ce que nous venons de voir le poisson *Latus* être à Esneh. Il était l'emblème vivant du dieu principal adoré dans le temple. Le trou carré du sommet de la tête servait à fixer sur l'image de granit la coiffure volante, qu'on changeait suivant le rôle qu'on attribuait au dieu dans la cérémonie à laquelle son emblème prenait part.

On étudiera successivement dans la cour les trois parois du Sud, de l'Est, de l'Ouest, et la colonnade.

*Paroi du Sud* (*a*). La paroi du Sud est le bas du pylône lui-même contre lequel la colonnade est appuyée. Les cartouches y sont vides. On remarquera, sur un des soubassements, la représentation de toutes les barques sacrées qui devaient figurer dans les processions.

*Paroi de l'Est* (*b*). Elle appartient à Ptolémée X (Soter II). Le roi fait des offrandes à Horus, ou bien il devient Horus lui-même et combat les animaux typhoniens, hippopotames, tortues, crocodiles, etc. Les tableaux du soubassement sont de ceux que nous allons rencontrer presque à chaque pas dans le temple, et que d'ailleurs nous avons déjà vus autre part. Le roi amène à la triade d'Edfou des personnages chargés d'embonpoint, les bras étendus, la tête surmontée d'une sorte de blason. Les nomes défilent ainsi, suivis de leurs divisions, qu'on appelle *Uu* et *Pehu*.

*Paroi de l'Ouest* (*c*). Cette partie de la cour offre le pendant exact de celle qui lui fait face sur la paroi de l'Est. Ici encore, Ptolémée X se présente, accomplissant divers rites devant les divinités du lieu. Sur le soubassement, continuation des listes topographiques.

*Colonnade*. Les cartouches sont vides, à l'exception de ceux qui sont gravés sur les cinq dernières colonnes de l'angle Nord-Est; les légendes de Ptolémée XIII y figurent au complet. Ce sont aussi les légendes de Ptolémée XIII qu'on lit sur la partie inférieure de l'entablement des colonnes. Jusqu'ici, la part de chaque roi dans la décoration de la partie antérieure du Temple d'Edfou est donc bien définie : Ptolémée X a fait la décoration des parois de la cour, Ptolémée XIII a fait la décoration de la colonnade et du pylône.

PLANCHE 69. — La planche 69 représente de face la porte d'entrée du Temple d'Edfou que la planche précédente vient de nous faire voir de profil.

Nous sommes cette fois au seuil même de l'édifice. Le point est favorable pour donner sur l'intérieur de ce monument quelques renseignements généraux que nous formulons ainsi qu'il suit :

I. La parenté des dieux des Temples d'Edfou et de Dendérah, déjà plusieurs fois signalée est certifiée, une fois de plus, par les noms des trois divinités qui, dans chaque temple, forment la triade. La triade se compose à Dendérah d'Hathor-An (Hathor de Dendérah), d'Hor-Hut (Horus d'Edfou), et de Hor-sam-ta-ui ; elle se compose à Edfou d'Hor-Hut, d'Hathor-An et d'Hor-sam-ta-ui. Horus d'Edfou s'est substitué à Hathor de Dendérah et réciproquement.

Pour bien comprendre la place qu'occupe le Temple d'Edfou au milieu de tous les monuments religieux que les Égyptiens ont élevés, il est nécessaire de savoir ce qu'ont été les deux divinités que nous venons de nommer Hathor de Dendérah et Horus d'Edfou.

Horus d'Edfou est Osiris ressuscité et triomphant. « Osiris, a dit M. Pierret, dans son très utile *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, est le dieu suprême, dont la manifestation matérielle est le soleil, et dont la manifestation morale est le Bien. Le soleil meurt, mais il renaît sous la forme d'Horus, fils d'Osiris et soleil levant (Harpocrate). Le Bien succombe sous les coups du Mal, dont Set est l'incarnation ; mais il renaît sous la forme d'Horus, fils et vengeur d'Osiris . . . » Or, Horus, vengeur de son père, c'est-à-dire vainqueur du Mal que son père n'a pu complétement terrasser, est Horus d'Edfou.

C'est à cette doctrine que se rapporte l'ensemble des représentations gravées en si grand nombre dans l'intérieur du Temple d'Edfou. Horus y est véritablement le vengeur de son père. Il tue, il massacre les animaux typhoniens, emblèmes de celui sous les coups duquel son père a succombé. A Dendérah, Osiris est le dieu mort et ressuscitant ; sous la forme d'Horus, Osiris est à Edfou le dieu vainqueur et ressuscité. Aussi les tableaux où Horus est représenté, perçant de sa longue pique le crocodile, la vipère, l'hippopotame, l'âne, se rencontrent-ils fréquemment. On lit dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, ce curieux passage : « Dans la ville d'Apollon ou d'Horus, dit Eusèbe, ce dieu a pour symbole un homme à tête d'épervier, armé d'une pique, et poursuivant Typhon, représenté sous la forme d'un



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

69

TEMPLE D'EDFOU

hippopotame ». Il semble qu'Eusèbe écrivait ces lignes en face même des murailles d'Edfou, et aucune description ne peut être plus exacte.

Considéré sous son côté matériel, Horus est donc, en somme, le soleil ou la chaleur solaire dans son action bienfaisante; considéré sous son côté moral, Horus est le Bien lui-même, non pas comme Osiris, dans le moment de sa lutte contre le Mal, mais dans sa victoire contre l'éternel ennemi de l'homme.

Quant à Hathor, nous la connaissons déjà. A Dendérah, Hathor est le Beau, l'harmonie universelle, la cohésion, c'est-à-dire le triomphe de l'ordre sur le chaos et le désordre.

Les côtés par lesquels Hathor et Horus, Dendérah et Edfou, se rapprochent et se touchent, sont donc de plus en plus apparents. Dendérah nous montre le Beau dans son épanouissement, et c'est l'épanouissement du Bien que nous montre Edfou. Si maintenant j'ajoute que, dans les deux temples, Horus est identique à Hathor, et que de plus, Ma est identique à la fois à Hathor et à Horus, je veux dire que l'identité du Bien, du Beau, du Vrai y est mise en évidence et proclamée, on reconnaîtra qu'à tout prendre, une pensée philosophique commune circule à travers les deux édifices et leur donne la vie.

Ainsi, ce n'est pas seulement dans l'art du sculpteur et de l'architecte que les Grecs ont marqué leur passage en Égypte. La religion elle-même a été touchée et déplacée par eux. Le rideau s'est déchiré, la porte s'est ouverte, et d'Alexandrie les idées platoniciennes ont rayonné jusqu'au fond des sanctuaires de Dendérah et d'Edfou.

II. La décoration des chambres à l'intérieur du temple n'a pas été faite par un seul roi, et on ne doit pas s'attendre par conséquent à lire partout les mêmes cartouches.

Les chambres B, C, D, E sont dues à Philopator, le fondateur du temple, lequel a commencé également la décoration de la chapelle L, des chambres M, K, de la porte qui mène de la salle B dans le couloir de l'Ouest, sans compter tout l'ensemble des dix chambres qui enveloppent le sanctuaire et le couloir qui y donne accès. Ce qui revient à dire que toute la partie postérieure du temple dont la salle E semble le noyau, est de Ptolémée IV (Philopator), jusques et y compris la salle B.

Ses successeurs, jusqu'à Ptolémée X (Soter II), achevèrent la décoration du temple proprement dit. Ptolémée V (Epiphane) fit la chambre Q. Ptolémée VII (Philométor) mit son nom sur les chambres F et H. La belle

salle hypostyle (salle E) fut couverte des cartouches de Ptolémée IX (Évergète II). La façade enfin porte les légendes de Philométor, d'Évergète II et de Soter II.

III. Les renseignements que nous avons déjà donnés sur la destination des diverses parties qui composent le Temple de Dendérah, nous dispensent de longs détails sur la destination des diverses parties qui composent le Temple d'Edfou. Le Temple d'Edfou et le Temple de Dendérah ne se ressemblent pas seulement en effet par leur plan, par l'idée religieuse commune qui en fait comme les deux chapitres d'un même livre; ils se ressemblent aussi par l'usage auquel leurs chambres devaient servir.

A Edfou comme à Dendérah, le temple proprement dit admet quatre divisions générales.

La première comprend la salle A. C'est un lieu de passage, d'entrée pour les prêtres par la porte latérale, d'entrée pour le roi et les grandes processions par la porte de la façade.

La seconde comprend les salles affectées au culte, à la formation des cortéges, à la préparation des offrandes qui doivent y figurer, à la conservation des objets sacrés, vases, ustensiles, vêtements, etc. Les processions s'assemblent et se forment dans la salle B. Il y a dans les salles C et D des autels auxquels les processions s'arrêtent. Les barques sacrées sont en dépôt dans la salle E, la chambre F est le laboratoire, etc.

La troisième comprend les salles dans lesquelles le dogme a plus particulièrement accès. Les salles qui entourent la salle E sont la demeure des dieux. Le *sanctum sanctorum* est, non pas comme à Dendérah, dans une niche percée à travers l'épaisseur du mur de la salle Z, mais dans le grand naos de granit qui occupe aujourd'hui la salle E.

La quatrième partie est spécialement réservée à la célébration de la fête du Nouvel-An. La chapelle L, les deux escaliers du Nord et du Sud, lui sont attribués.

Les développements dans lesquels nous sommes entrés à propos de Dendérah trouveront donc ici leur application, et nous n'avons rien à y ajouter. Quelques détails varient certainement d'un temple à l'autre; mais les deux temples s'adaptent assez dans tout ce qui regarde la destination générale de leurs chambres, pour qu'on arrive à se convaincre, une fois de plus, que l'un est en quelque sorte la répétition de l'autre.

IV. A droite et à gauche de la porte d'entrée principale, c'est-à-dire au Nord de la colonnade qui sert de façade au temple, sont deux édicules

adossés contre la muraille de cette même façade. Tous deux se composent d'une unique petite chambre construite, comme le reste du temple, en pierres de grès.

L'un, celui de gauche ou de l'Ouest, s'appelle *Per-tua*. C'est dans le *Per-tua* que le roi est censé faire une station avant d'entrer dans le temple. Les bas-reliefs gravés à l'intérieur le représentent pénétrant dans la chambre. Il est sans coiffure, vêtu de la longue robe et les sandales aux pieds. Thoth et Horus l'accueillent et lui versent sur la tête l'eau de purification. Un personnage, dont le rôle est assez mal défini et que les textes nomment *Han-Mout-ef*, lui présente « les vases d'or dont le roi se purifie, travaillés dans la ville de *Sennu* ». Deux autres personnages, nommés l'un *la durée infinie*, l'autre *l'éternité*, complétent la scène en montrant au roi, sur le bout d'un sceptre, les deux symboles de la durée infinie et de l'éternité, et en lui disant : « La durée infinie est à ta droite, l'éternité est à ta gauche ». Enfin le *Han-mout-ef* reparaît pour offrir l'encens, et le roi, purifié et couronné « comme on fait à Memphis », sort de l'édicule où il vient de satisfaire aux prescriptions qui ne concernent probablement rien autre chose que les ablutions auxquelles tout le monde était obligé avant d'entrer dans les temples égyptiens.

L'édicule placé du côté droit, ou de l'Est, est la bibliothèque. On y remarquera :

1° Le tableau qui décore le linteau extérieur de la porte d'entrée. Thoth y est représenté par une palette, symbole de l'existence et de la science divine. Quatre personnages, qui sont des auxiliaires, sont groupés deux à deux de chaque côté. A gauche est *l'oreille* *at*, qui, selon un texte analogue de Dendérah, est « l'oreille qui écoute tout, qui exécute tout ce qui est exécuté sur la terre entière », et *l'œil* *ari*, qui est « l'œil qui voit ». A droite est la *langue* *hu*, « le sentiment », puis un signe qui a disparu et que nous savons être , lequel est *Sa*, « l'intelligence ». On voit par là que « la chambre des livres » comme l'appelle l'inscription qui surmonte le tableau, ne pouvait être annoncée par une plus ingénieuse combinaison de symboles.

2° On remarquera également dans l'intérieur de la petite chambre qui a servi de bibliothèque, les deux niches à peu près carrées qui ont été ménagées dans la paroi de droite et la paroi de gauche. C'est dans ces niches qu'on déposait les coffres de bois, lesquels contenaient les papyrus qui formaient la bibliothèque.

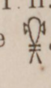
Ces papyrus étaient au nombre de trente-six. Les légendes gravées sur les murs en donnent les titres, que M. Brugsch a le premier signalés à l'attention du public. On trouvait dans le premier coffre :

1. [Le livre] de vaincre le dieu Set.
2. [Le livre] de repousser le crocodile.
3. [Le livre] de l'horoscope.
4. [Le livre de ce qui concerne] la conservation de la barque (1).
5. [Le livre] de l'ameublement de la grande barque.
6. [Le livre] de l'élection du roi.
7. [Le livre] du rituel.
8. [Le livre] des grandes prières qui se rapportent à celui qui est sur son lit funéraire.
9. [Le livre de ce qui concerne] la protection d'une ville (2).
10. [Le livre de ce qui concerne] la protection d'une maison.
11. [Le livre de ce qui concerne] la protection de la Haute-Égypte.
12. [Le livre de ce qui concerne] la protection d'une place quelconque.
13. [Le livre de ce qui concerne] la protection de l'année.
14. [Le livre de ce qui concerne] la protection d'une tombe.
15. [Le livre] de l'apaisement de la déesse Sekhet.
16. [Le livre] des gardiens des livres qui regardent la chasse aux quadrupèdes.
17. [Le livre] de repousser le crocodile.
18. [Le livre] de la garde du....
19. [Le livre] de repousser les serpents.
20. [Le livre de ce qui concerne] l'ouvrage du préparateur dans le laboratoire du temple.
21. [Le livre] de la connaissance des offrandes dans toutes leurs parties.
22. [Le livre] de prières à faire chaque jour.
23. [Le livre] des prescriptions qui regardent les représentations secrètes avec les figures des divinités telles qu'elles ont été instituées par Horus.

Dans le second coffre étaient contenus :

24. [Le livre] de ce qui est dans le temple.
25. [Le livre] ....
26. [Le livre] de ce qui se rapporte à l'écriture
27. [Le livre] de l'administration d'un temple.
28. [Le livre] des gardiens des temples.
29. [Le livre] des prescriptions qui regardent les peintures des murailles et les proportions à donner aux figures.

(1) Le mot employé est *Mak*, qui signifie *soin*, *prendre soin*, *protéger*. Si, comme le veut M. Brugsch (*Dictionnaire* page 618), *mak* a aussi le sens de *talisman*, peut-être le livre de la bibliothèque d'Edfou serait-il le livre des talismans dont on meublait les barques sacrées pour les préserver des influences funestes.

(2) Il s'agit de la protection par les moyens talismaniques. Voyez ce que nous avons dit plus haut (T. II. page 35), de la signification à donner au caractère .

30. [Le livre de ce qui concerne] la protection du roi dans son palais (1).
31. [Le livre] de repousser ce qui fait mal.
32. [Le livre] de la connaissance du renouvellement périodique des deux astres, le soleil et la lune.
33. [Le livre] de la connaissance du renouvellement périodique des constellations.
34. [Le livre qui concerne] l'énumération de tous les lieux habités et la connaissance de tout ce qui y est.
35. [Le livre] de toutes les prescriptions relatives à la procession d'Horus.
36. [Le livre de ce qui concerne] les règles qui se rapportent aux restaurations à faire dans le temple.

Il est curieux de comparer cette liste des trente-six livres formant la bibliothèque d'Edfou avec la liste des trente-six livres où, selon Clément d'Alexandrie « est exposée toute la philosophie des Égyptiens ». Nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur le passage entier de l'auteur des *Stromates :*

« Les Égyptiens suivent une philosophie particulière à leur pays; c'est dans les cérémonies religieuses surtout qu'on s'en aperçoit. On y voit d'abord, marchant le premier, le *chanteur*, portant un des symboles de musique; il est obligé de savoir deux des livres d'Hermès, l'un contenant les hymnes en l'honneur des dieux, l'autre les règles de vie pour les rois. Après le chanteur vient l'*horoscope;* il porte dans ses mains une horloge et une palme. Il faut qu'il ait toujours dans l'esprit les quatre livres qui traitent des astres, l'un des astres errants, l'autre de la conjonction du soleil et de la lune, les deux derniers de leur lever. Vient ensuite le prêtre *hiérogrammate*, reconnaissable aux plumes qui ornent sa tête; il a dans ses mains un livre et une palette garnie de l'encre et des joncs nécessaires pour écrire. L'hiérogrammate doit posséder les connaissances qu'on appelle hiéroglyphiques, et qui comprennent la cosmographie, la géographie, les phases du soleil et de la lune, celles des cinq planètes, la chorographie de l'Égypte, le cours du Nil et ses phénomènes, l'état des possessions des temples et des lieux qui en dépendent, les mesures et tout ce qui est utile à l'usage des temples. Le *Stoliste* vient ensuite, portant la coudée, emblème de la Justice, et le vase de purification. Celui-ci sait tout ce qui concerne l'art d'enseigner et l'art de marquer du sceau les jeunes victimes. Dix livres sont relatifs au culte des dieux et aux préceptes de la religion; ils

(1) Le Papyrus du Musée de Boulaq n° 7, est probablement un extrait de ce livre. Voy. *les Papyrus Égyptiens du Musée de Boulaq*, T. I, pl. 36, 37, 38.

traitent des sacrifices, des prémices, des hymnes, des prières, des pompes religieuses et autres sujets analogues. Après tous les prêtres, marche le *prophète*, portant le seau sacré, suivi de ceux qui portent des pains; comme le supérieur des autres prêtres, le prophète apprend les dix livres qu'on appelle sacerdotaux, où est contenu ce qui concerne les lois et l'administration de l'état et de la cité, les dieux et la règle de l'ordre sacerdotal. (Clém. Alex., *Strom.* Liv. VI) ». Et Clément d'Alexandrie ajoute immédiatement : « Il y a en tout *quarante-deux* livres principaux d'Hermès, dont trente-six où est exposée toute la philosophie des Égyptiens, et qui sont appris par les prêtres des classes qui viennent d'être désignées. Les six autres sont étudiés par les *pastophores* comme appartenant à l'art de guérir, et ces livres parlent en effet de la construction du corps humain, de ses maladies, des instruments et des médicaments, des yeux, et enfin des maladies des femmes (Clém. Alex., *ibid*) ».

Tels sont les livres que, selon Clément d'Alexandrie, les Égyptiens attribuent à Thoth. Y a-t-il quelque rapport entre les trente-six premiers livres de cette collection et les trente-six livres conservés dans les coffres de la bibliothèque d'Edfou? Evidemment quelques points de contact communs se font remarquer. Mais peut-être approchera-t-on d'un peu plus près de la vérité si on considère la bibliothèque d'Edfou, non comme un recueil des livres hermétiques, mais comme le dépôt des seuls livres spécialement réservés aux besoins du temple.

En tous cas, il n'est personne qui, à la lecture de ce catalogue, ne se sente saisi de regrets profonds en songeant que tout cela a péri, et que de tant de documents qui seraient aujourd'hui la ressource et le trésor de la science, il ne reste que les deux trous percés dans le mur où ils étaient conservés.

V. La décoration d'un temple égyptien n'est pas si compliquée qu'elle semble l'être au premier abord. On l'a vite comprise, on en a vite trouvé le fil conducteur, quand on s'aperçoit : 1° qu'elle se compose en principe de tableaux mis les uns à côté des autres et superposés par étages horizontaux, comme une galerie; 2° que chacun de ces tableaux est conçu sur un plan uniforme : le roi est d'un côté, faisant une offrande, une ou plusieurs divinités sont de l'autre. Pris tout ensemble, le temple dont toute la décoration n'est qu'une suite de ces actes d'adoration qu'on appelle des proscynèmes, n'est ainsi lui-même qu'un proscynème monumental et immense.

En quelques rares occasions, le tableau, sans abandonner complétement son caractère religieux, prend une tournure épisodique. Le roi a toujours la première place; c'est toujours lui qui est en scène, s'adressant aux divinités du temple; mais plusieurs tableaux sont réunis pour nous montrer le roi passant successivement par les phases diverses d'une action qu'il accomplit.

Tels sont les tableaux qu'on trouve à hauteur de l'œil en faisant le tour de la moitié gauche des deux salles A et B d'Edfou.

Il s'agit des cérémonies de la fondation du temple, et de ce qu'on appellerait aujourd'hui la pose de la première pierre du monument. La série est divisée en dix tableaux.

Le premier tableau montre le roi sortant de son palais, précédé des guides protecteurs. Il a le bâton de la marche en main.

Au second tableau, le roi saisit la houe et trace sur le sol le sillon destiné à limiter l'aire du temple. Légende : « Action de piocher la terre. Action de donner de l'eau pour la construction du temple ».

Au troisième tableau, le roi verse le contenu d'une couffe sur le sol. Légende : « Action de verser le sable. Action . . . pour la formation du temple d'Horus ».

Quatrième tableau, le roi fait une brique. Légende : « Action de faire des briques. Je saisis le manche du moule. Je mêle la terre avec l'eau . . .».

Cinquième tableau, le roi tasse une pierre dans les fondations. Légende : « Action de bâtir le grand siége du soleil, en pierre blanche, bonne et dure ».

Sixième tableau, le roi et la déesse Safekh battent les pierres. Légende : « Action de jeter les fondements du Temple d'Hathor . . . On coupe la tête d'un oiseau ».

Septième tableau. Représentation difficile à expliquer sans le secours d'une figure. Le roi semble répandre des grains tout autour du temple, figuré par un naos. Légende : « . . . Action de verser les essences purificatrices dans son temple ».

Huitième tableau, le roi offre des lingots de divers métaux précieux. Légende : « Action d'offrir les lingots d'or et de pierreries pour les quatre angles du temple ». La concision du texte nous empêche de savoir s'il s'agit ici de l'or et des pierreries dont le roi fait don au temple pour l'embellissement des objets du culte, ou si les lingots dont il est question étaient déposés, au moment de la cérémonie, dans les fondations du temple, comme on y dépose aujourd'hui des médailles.

Neuvième tableau. Le roi est debout à côté du temple qu'il vient de construire. Légende : « Action de rendre le temple à son maître divin . . . ».

Dixième et dernier tableau. Le temple est achevé. Le roi présente au dieu l'instrument par lequel est indiquée symboliquement la clôture des fêtes destinées à célébrer l'achèvement du temple. Légende : « Action de clore la panégyrie . . . que tes panégyries soient complètes à leurs époques . . . », etc.

VI. Au fond de la salle E et dans l'angle à gauche est encore debout et intact un beau monolithe de granit gris taillé en forme de naos. Une niche, qui avait une porte de bois d'*asch* garni de bronze, est pratiquée à la face principale. Il a 4$^{m}$20 de hauteur, sur une largeur de 2$^{m}$20 et une profondeur de 2$^{m}$26. Une inscription nous apprend qu'il est dédié au dieu Horus d'Edfou par celui des rois de la XXX$^{e}$ dynastie que nous appelons Nectanébo I$^{er}$.

L'origine du naos de la salle E n'est donc pas douteuse. Ce monolithe est tout ce que nous possédons aujourd'hui de l'ancien temple dont nous avons déjà retrouvé quelques traces sous Thoutmès III et Ousertasen I$^{er}$, et qui fut reconstruit dans son état actuel par Philopator.

Le naos de la salle E est aussi tout ce que nous possédons du mobilier qui garnissait cette salle. Avec lui devaient se trouver les enseignes surmontées des figures de certaines divinités qu'on portait dans les processions, les quatre barques qu'on venait chercher aux jours de fêtes et qu'on faisait circuler sur le lac. Ces fragiles ustensiles du culte ont disparu; le pesant monolithe est seul venu jusqu'à nous.

Quoique les inscriptions soient muettes à cet égard, on peut regarder le naos de la salle E comme ce que nous avons déjà nommé le *sanctum sanctorum* du temple. A Dendérah le *sanctum sanctorum* est la niche percée dans le mur du fond de la chambre Z. La chambre Z d'Edfou n'a pas cette niche, et il y a tout lieu de croire que le monolithe de la salle E en tient lieu. On y déposait un coffre de bois léger dans lequel on enfermait l'emblème sacré que personne ne devait voir, que le roi seul ou son représentant avait le droit de toucher. C'est ce coffre de bois léger qu'au jour des grandes panégyries on sortait du naos pour lui faire faire processionnellement le tour du temple par le chemin de ronde auquel nous arrivons.

Planche 70. — Le Temple d'Edfou est isolé de l'extérieur, non, comme autre part, par un mur d'enceinte très éloigné construit en grosses briques crues, mais par un mur d'enceinte très rapproché construit avec



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^{IE}

70

TEMPLE D'EDFOU



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

71

TEMPLE D'EDFOU.

les mêmes blocs de beau grès que le temple lui même. Il s'ensuit qu'une sorte de chemin, que les voyageurs appellent un chemin de ronde, règne tout autour de l'édifice.

Notre planche 70 est une vue de ce chemin de ronde prise de l'angle Nord-Est. Les trois lions dont la partie antérieure semble sortir de la muraille sont les gargouilles dont nous avons parlé autre part. Au fond se dressent d'abord le revêtement extérieur de la salle hypostyle, plus loin la façade intérieure du pylône. Au premier plan à gauche on remarque une sorte de bloc couché en travers, qui marque l'entrée de l'escalier menant au nilomètre, lequel est situé extérieurement.

C'est en étudiant notre planche 70, qu'on peut se faire la meilleure et la plus saisissante idée de la décoration du Temple d'Edfou, de la profusion vraiment extraordinaire des tableaux dont elle se compose et de l'arrangement de ces tableaux sur les parois du monument. Ce que je viens de dire à propos des salles A et B trouve ici sa complète élucidation. Les tableaux sont rangés côte à côte et sur quatre étages superposés. J'ajouterai que le soubassement a pour point de départ de longues processions de personnages réels ou allégoriques que le roi fondateur amène aux divinités locales.

PLANCHE 71. — Sujet choisi parmi les tableaux de l'un des quatre étages.

L'art ptolémaïque s'y montre dans toute sa laideur. La sculpture est épaisse, sans goût, et je dirais presque sans dignité. A notre planche 71 on comparera nos planches 22 et 23, et l'on verra combien nous sommes loin à Edfou des admirables bas-reliefs d'Abydos. La différence est si choquante qu'elle saute en quelque sorte aux yeux et s'impose d'elle-même à l'attention.

La scène que reproduit la planche 71 appartient à une série de tableaux très-souvent répétée sur les murailles du Temple d'Edfou. Ces tableaux ne sont que le développement des représentations que nous avons rencontrées en abrégé dans le *Per-tua* de la salle A. Le roi se présente à la porte du temple, et, avant de pénétrer dans l'enceinte sacrée, accomplit les cérémonies prescrites. Il sort de son palais. Cinq étendards, dont la mission est d'empêcher « le mal » de l'approcher, marchent devant lui. Horus et Thoth lui versent sur la tête l'eau de purification, sous la forme de deux jets de croix ansées. Le tableau suivant nous le montre, comme ici, recevant

la grande couronne royale des mains de *Ouat'i*, déesse symbolisant le Nord, et de *Nekheb*, déesse symbolisant le Sud, et il est ainsi reconnu comme roi de la Haute et de la Basse-Égypte. Au tableau suivant, le roi est présenté à la divinité du temple, guidé d'un côté par *Mont* de Thèbes, de l'autre par *Atum* d'Héliopolis. Les cérémonies de l'initiation sont achevées, et ainsi préparé le roi devient dans le temple le véritable intermédiaire entre le pays qu'il représente et la divinité.

PLANCHE 72. — La planche 71 est un spécimen des tableaux qui forment la décoration des quatre registres superposés du couloir de ronde; la planche 72 est un spécimen des tableaux qui occupent le soubassement.

Les tableaux qui occupent le soubassement à l'extérieur du temple et dans les couloirs de l'Est et de l'Ouest, sont composés sur un plan uniforme. Évergète II amène aux divinités du temple un grand nombre de personnages allégoriques, rangés par séries de quatre.

Ces personnages sont alternativement mâles et femelles. Leurs mains sont chargées des offrandes qu'ils apportent au temple. Leurs têtes sont surmontées de l'espèce de blason qui sert à désigner les localités dont ils sont la représentation figurée. Le caractère hybride des personnages mâles n'est qu'une affirmation de plénitude et de fécondité.

Le premier des quatre personnages dans chaque série est le nome, ou la province elle-même. C'est la province qui envoie son représentant pour subvenir aux frais des grandes panégyries célébrées dans le Temple d'Edfou (voy. la première figure à droite de notre planche).

Le second est le canal principal qui arrose la province et qui est considéré comme une dépendance de la métropole du nome auquel il appartient. Le point de départ est le même. Le produit de certaines terres est affecté à l'entretien du canal. C'est le canal et les terres qui en dépendent qui contribuent pour leur part à l'apport des offrandes destinées à la célébration des fêtes du temple.

Le troisième personnage est le *Uu*. Le *Uu* est un territoire et une division du nome.

Le quatrième personnage est le *Pehu*. La question du *Pehu* est encore à résoudre. Le *Pehu* est-il, avec le *Uu*, une autre division territoriale du nome? C'est ce que, jusqu'à présent, on ne saurait dire. En tous cas, le *Pehu* et le *Uu*, avec le canal et le nome, figurent sur le soubassement du couloir d'Edfou comme une sorte de tableau des richesses de toute sorte



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.ie

72

TEMPLE D'EDFOU



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

73

TEMPLE D'EDFOU.

que les diverses provinces de l'Égypte expédient au Temple d'Edfou pour leur part contributive aux fêtes qui y sont célébrées.

Je rappellerai que cette procession de personnages allégoriques n'est pas la seule qu'on trouve à Edfou. Je rappellerai aussi que la plupart des temples nous en font rencontrer d'autres, tout aussi étendues et se rapportant à toutes les provinces de l'Égypte. L'importance du service que M. Brugsch-Bey a rendu à la science en débrouillant tous ces noms et en les appliquant à une géographie ancienne de l'Égypte, est par là rendue évidente.

En résumé on voit par ces détails que l'explication de la planche 72 ne donne lieu à aucune ambiguité. Aux signes qui surmontent la tête du premier personnage à droite, nous voyons que nous avons affaire au quatrième nome de la Haute-Égypte, celui qui aurait Coptos (ou Kept) pour capitale. La série comprend donc : 1° le nome lui-même qui marche en tête, 2° son *Mu* ou canal sacré qui s'appelle *Nemtaï* et qui suit le nome, 3° son *Uu* ou division territoriale qui s'appelle *Khet-hesep* et qui suit le *Mu*, 4° le *Pehu* qui se nomme *Kam-ur*. Quant au cinquième personnage qui occupe l'extrémité gauche de la planche, il est facile de voir que nous recommençons une autre série, et qu'un autre nome, qui est le sixième et qui s'appelle le Nome Tentyrite, fait son apparition dans le cortége.

Planche 73. — Il s'en faut que les deux planches précédentes épuisent la collection des sujets vraiment dignes d'attention que le voyageur studieux peut rencontrer dans cet admirable Musée de tableaux et d'inscriptions qu'on appelle le mur d'enceinte d'Edfou. Une description trop minutieuse nous ferait sortir des limites qui nous sont tracées. Je me contenterai de signaler les trois points suivants :

1° Couloir de ronde, mur d'enceinte du Nord. Notre planche 73 reproduit une partie de la procession des divinités qui forme la décoration du soubassement de ce côté du temple. Cette fois ce ne sont plus les provinces et leurs divisions qui apportent leurs offrandes à la triade locale. La liste est toujours géographique; mais les nomes y sont représentés par les divinités sous l'invocation desquelles ils sont placés. La géographie administrative de la planche 72 est ainsi remplacée sur la planche 73 par une sorte de géographie mythologique. Je n'ai pas besoin de faire ressortir ce que les renseignements de cette nature offrent de particulièrement important pour la science.

2° Couloir de ronde, mur d'enceinte de l'Est. Le soubassement est

garni d'une longue suite de tableaux. M. Jacques de Rougé me permettra de lui en emprunter la description (1).

Horus d'Edfou, Hathor de Dendérah, Hor-sam-ta-ui sous sa forme d'Ahi, sont représentés à l'extrémité gauche. Un Ptolémée et une Cléopâtre « amènent au dieu toute la terre et ses trésors pour enrichir son temple ». Toute la terre et ses trésors, ce sont les peuples que les Nils qui suivent sont censés amener derrière eux. En voici la nomenclature. Il est curieux de remarquer que les peuples sont caractérisés géographiquement par les eaux qu'ils boivent. L'eau du Nil, l'eau de pluie, l'eau de citerne, l'eau de source, sont successivement citées.

Le premier personnage amène « les barbares des pays du Midi, nom qu'on donne aux *Ab-mut* qui boivent de l'eau du Nil ». Il amène encore « les barbares du Nord, des pays du Nord, nom qu'on donne aux nations de Syrie (*Kharo*) qui tirent leur vie de l'eau du ciel et des voies qui leur viennent de la grande mer . . . ».

Le second personnage amène « les barbares *Anu* qu'on appelle *Senti-u* et *Nehesu*. C'est la montagne qui est à l'Orient de *Hannefer;* ils vivent de l'eau du ciel et de l'eau (de citernes ou de puits) qui les arrose ».

Le troisième personnage amène « les barbares *Menti-u*, nom qu'on donne au pays des *Amscheru*, qui vivent de l'eau du Nil à son orient et de l'eau du ciel à son couchant ». Comme le remarque M. J. de Rougé, ce sont les peuplades qui occupent les contrées du Sinaï, du Nord de l'Arabie, et qui arrivaient jusqu'à la branche orientale du Nil.

Le quatrième personnage amène les *Tahennu* (Libyens), « qui vivent de l'eau du ciel ».

Le cinquième personnage amène « les barbares *Ah-amu* », placés au Nord-Ouest entre l'Égypte et le pays des Tahennu. Ils vivent de l'eau des pluies ».

Le sixième personnage amène « les barbares *Schou*, nom qu'on donne aux barbares *Schasou* et au pays des *Atemi-tu* ». Cette mention fixe la place géographique des *Schou*. Les *Schasou* sont en effet connus depuis longtemps comme les Bédouins du désert qui avoisinent la frontière Nord-Est de l'Égypte, et c'est avec raison que M. Brugsch-Bey a proposé d'identifier les *Atemi-tu* aux Edomites. Les *Schou* vivent de l'eau du Nil et de l'eau des sources.

(1) Voyez les *textes géographiques du Temple d'Edfou*, publiés dans la *Revue Archéologique*, mai 1865.

Le septième personnage amène les peuples de *Naharaïn*, c'est-à-dire de la Mésopotamie. Ils vivent de l'eau de source et de l'eau de citernes ou de puits.

Le huitième personnage amène « les barbares *Ha-nebu*, nom qu'on donne aux lieux de la mer et aux pays du Nord très-nombreux, qui tirent leur vie de l'eau de source ». Au temps des inscriptions d'Edfou, les *Ha-nebu* sont les Grecs.

Vient enfin Thoth qui, à la suite des huit peuples « voisins de l'Égypte », offre à la triade du temple le livre où il a écrit tout ce qui concerne la division géographique du pays, ses dimensions, avec l'énumération des productions de la terre qui doivent être employées pour augmenter les splendeurs du temple. Etudiée, commentée avec tout le soin et tous les développements qu'elle mérite, cette dernière partie du tableau sculpté sur le soubassement du mur d'enceinte d'Edfou, sera le complément le plus précieux de toutes les notions géographiques que les autres soubassements du même mur nous ont déjà livrées.

3° Couloir de ronde, mur d'enceinte de l'Ouest. Il s'agit cette fois d'une grande composition mythologique dont les vingt tableaux, rangés sur deux lignes horizontales superposées, couvrent toute la surface de l'immense paroi qui s'étend de l'extrémité Nord du couloir, jusqu'à son point de rencontre au Sud avec l'extérieur de la salle hypostyle. M. Naville, le premier, l'a signalée au monde savant (1). Je n'ai pas de meilleur guide à suivre.

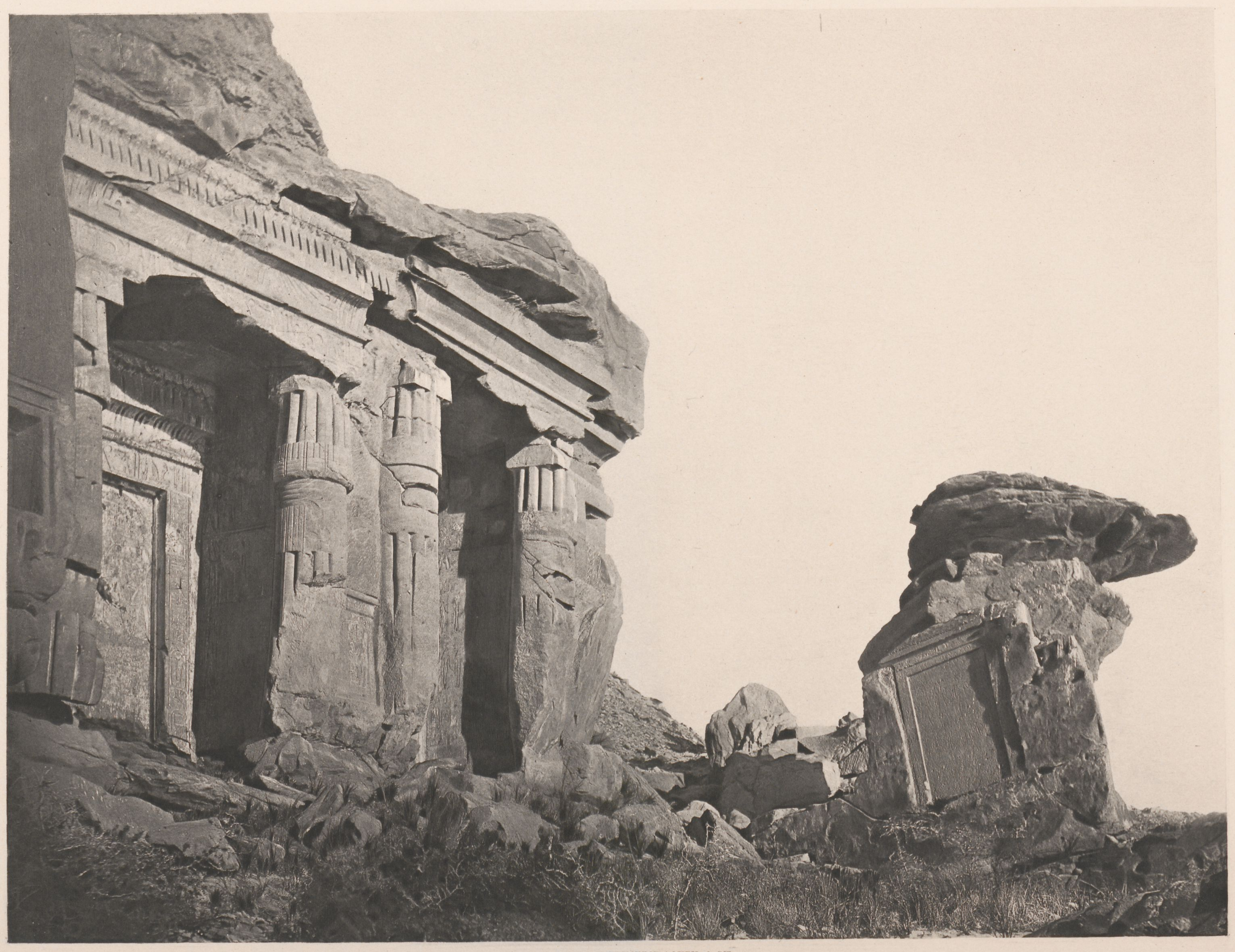
Les vingt tableaux forment comme les vingt chapitres d'un même livre qui se rapporte à Horus et à sa lutte contre les esprits malfaisants. Ce livre contient deux récits différents, « l'un montrant plus spécialement comment Typhon est châtié du meurtre d'Osiris, et l'autre les conquêtes d'Horus qui lui assurent la royauté de l'Égypte ».

Le premier récit se développe à travers les onze premiers tableaux du registre inférieur (en commençant par le Sud). Il a pour titre général : *La justification d'Horus contre ses ennemis*. Un simple coup d'œil suffit pour pénétrer le sens général de cette partie de la composition. Horus y paraît armé de la lance avec laquelle il doit combattre l'hippopotame, symbole de Typhon. Des génies à têtes de lion le suivent pour l'aider dans sa lutte, à laquelle Isis elle-même ne dédaigne pas de prendre part. Le dieu navigue

(1) Voyez *Textes relatifs aux mythes d'Horus, recueillis dans le Temple d'Edfou, et précédés d'une introduction*, par Edouard Naville, Genève et Bâle, 1870.

sur le Nil où il rencontre son ennemi. Au neuvième tableau, « Typhon a été vaincu; il a été percé (de dix coups de lance) et lié; mais la vengeance n'est pas suffisante; il faudra qu'il subisse le même traitement qu'il a infligé à Osiris. Son corps sera divisé entre différentes villes d'Égypte, ou plutôt entre les dieux qui y résident ».

Les neuf autres tableaux (rangée supérieure de la paroi) appartiennent au deuxième récit et complètent le livre. Ici nous serrons de plus près l'histoire, si toutefois on peut considérer comme historiques ces dynasties antérieures à la fondation de la monarchie que Manéthon appelle les dynasties divines. Armachis règne en Nubie. « En l'an 363 de son règne, son fils Horus d'Edfou rassemble une armée, et, accompagné de son père, descend en Égypte pour en faire la conquête ». Le voyage des deux divinités sur le Nil est le sujet des neuf tableaux. Typhon a pris la forme de l'hippopotame, de l'antilope, du porc; il est même représenté par des hommes, probablement roux, ce qui les assimile aux animaux typhoniens. Les deux divinités le poursuivent le long du Nil. Le premier combat est livré à Edfou, le dernier dans une ville de l'extrémité septentrionale de l'Égypte. Typhon succombe enfin. Le mal est vaincu, le pays est délivré, et en même temps qu'il est proclamé roi, Horus devient le dieu principal d'Edfou. Les deux derniers tableaux nous le montrent, en effet, coiffé de la double couronne, assis à côté de ses parèdres sous l'ombrage des arbres du jardin sacré de la ville à laquelle il donnera désormais son nom.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

74

GEBEL — SILSILEH.

# XIX

# GEBEL-SILSILEH

---

PLANCHE 74

—

Gebel-Silsileh est situé entre Edfou et Ombos. En cet endroit le Nil est comme étranglé entre les deux chaînes de montagnes qui le bordent à pic sur ses deux rives, et son lit n'a pas plus de cinq cents mètres de largeur. Une Cataracte a dû y exister autrefois ; la nature de la pierre, qui n'est pas du granit comme à Assouan, s'y prêtant, les Pharaons l'ont successivement nivelée. Dans les basses eaux, quelques crêtes aiguës de rochers qui subsistent encore, rendent cependant la navigation dangereuse, et, il y a trois ou quatre ans, un des bateaux à vapeur qui font le service du Caire à Thèbes s'y est perdu.

Planche 74. — Le nom hiéroglyphique de Gebel-Silsileh est *Khen, Khennu.* Son nom romain est *Silsilis*, que l'Itinéraire d'Antonin écrit *Silili.* Nul doute qu'avec *Silsilis* les Arabes n'aient fait *Silsileh*, et comme *Silsileh* en arabe signifie *chaîne,* on voit comment est née la tradition qui veut qu'autrefois, à une sorte de gros pilier naturel qu'on remarque en ce lieu sur la rive gauche du Nil, on ait attaché une chaîne barrant le fleuve d'une rive à l'autre. Ce ne sont donc pas les Grecs seuls qui, arrivant en Égypte, ont cru entendre des noms de lieux indigènes sonnant à leur oreille comme

des noms de lieux de leur propre pays. De même que *Tema* (ou *Tema-u* au pluriel) est devenu Θῆβαι pour les Grecs, et *Abut* Ἄβυδος, de même *Silsilis* est devenu pour les Arabes *Silsileh*, avec l'apparition d'une chaîne qui naturellement n'a jamais existé. Avec *Hathor-noub*, nom de localité qui répond à la ville où la *Venus aurœa* d'Hérodote était adorée, les Arabes n'ont-ils pas fait *Attar-en-nebi* « la marque du pied du Prophète », où effectivement on montre cette marque, bien que le Prophète ne soit jamais venu à Attar-en-nebi ? Avec *Tema-en-T'or* « la ville de T'or ou de Sor », les Arabes n'ont-ils pas ingénieusement fait *Mansourah*, forçant ainsi un nom ancien à signifier « la victoire » ? On multiplierait facilement les exemples, et le nom du Caire lui-même ne serait peut-être pas à l'abri de cette transformation.

Ce n'est du reste pas comme ville ancienne, ni comme temple, que Gebel-Silsileh se recommande au voyageur. On visite la rive droite de Gebel-Silsileh pour les carrières admirablement taillées qui s'y trouvent; on visite la rive gauche pour les grottes ou spéos creusés dans le roc qu'y ont laissés, soit les fonctionnaires de l'époque pharaonique préposés à l'exploitation des carrières, soit de simples passants qui, à leur voyage dans la Haute-Égypte, gravaient sur le roc une formule de prières à la Cataracte et au Nil. Après tout, Gebel-Silsileh n'a jamais été que le lieu d'où sont sorties les pierres de la plupart des temples de l'Égypte construits en grès, et on ne doit voir qu'un village d'ouvriers dans le petit village d'origine ancienne, situé à une centaine de mètres de la plus septentrionale des carrières de la rive droite.

Je dois ajouter qu'il n'y a pas de raison (la formule *le véridique* n'étant pas nécessairement une formule funéraire) pour faire des spéos de la rive gauche des tombeaux, et pour ne pas y reconnaître de simples proscynèmes de voyageurs, taillés dans des proportions monumentales. C'est là, en effet, le caractère qu'il faut attribuer aux nombreuses chambres ménagées dans le roc qu'on aperçoit sur la face abrupte du rocher, quand on regarde vers l'Ouest. Le spéos du roi Horus au Nord, les deux spéos de Ramsès II et de Ménephtah au Sud, sont particulièrement intéressants. Ce sont ces deux derniers que montre notre planche 74. Dans l'angle à droite, apparaît la tête bizarrement formée du pilier naturel auquel les habitants du lieu disent que la fameuse chaîne était attachée.

Je terminerai cette notice sommaire en rappelant que quelques-uns des beaux textes gravés sur les parois des spéos de Gebel-Silsileh, sont

des hymnes au Nil du style le plus élevé. La position géographique de Gebel-Silsileh révèle l'origine de ces œuvres d'imagination. Sous les Pharaons, et tout au moins, autant que les inscriptions permettent d'en juger, jusque sous la XXII[e] dynastie, Gebel-Silsileh était la première Cataracte que le voyageur rencontrait dans son chemin vers le Sud. Il y laissait des traces de son passage, comme nous allons voir à Assouan, à Éléphantine, à Séhel, à Béghé, les voyageurs laisser des traces de leur passage à la Cataracte qui n'est pour nous la première, que parce que les rochers qui formaient la Cataracte de Gebel-Silsileh ont à jamais disparu.

---

# XX

# OMBOS

PLANCHES 75 ET 76

Le passage du nom géographique ancien *Nub* ou *Nubi* au nom moderne *Kom-Ombo*, n'est pas difficile à suivre. *Nub* ou *Nubi*, est devenu *Unbi*, puis *Umbi*, puis Ὄμβος. C'est Ὄμβος qui a formé *Kom-Ombo*, lequel ne signifie rien autre chose que « la butte d'Ombos ». Ombos était d'ailleurs le nom profane de la ville ; son nom sacré était *Pa-Sebek* « la demeure de Sebek ». On sait que Sebek est le dieu à tête de crocodile.

Ombos est bien justement appelé « Kom-Ombo » par les Arabes. Ce qui reste des temples et de la ville s'élève en effet au sommet d'une haute colline de grès et de sable qui s'avance dans le lit du fleuve, dont elle semble vouloir barrer le cours. Aussi le fleuve s'y brise-t-il comme à un obstacle, au point de produire dans les hautes eaux un véritable bruit de cataracte.

Ombos possédait deux temples, enfermés comme d'habitude dans une grande enceinte commune. L'un, bien que très entamé par le temps et la main des hommes, est encore plus ou moins debout dans le sable qui l'a submergé. L'autre, situé trop près du fleuve, y est tombé, et ses débris entassés jonchent la pente de la colline. La façade du premier regardait l'Ouest, la façade du second regardait le Sud. Celui-ci possédait un nilomètre

dont la haute tour éventrée qu'on aperçoit du fleuve est tout ce qu'on peut en voir encore.

Les deux temples sont d'origine ptolémaïque.

On trouve dans les ruines du petit les cartouches fréquemment répétés de Ptolémée IX (Évergète II) et ceux de Ptolémée XIII (Dionysos). L'étude du grand fait voir que le sanctuaire est de Ptolémée V (Epiphane); que la partie médiale porte les légendes de Ptolémée VII (Philométor); et enfin que la salle hypostyle et la façade sont au nom de Ptolémée IX (Évergète II) et de Ptolémée XIII (Dionysos). On voit par là, que le fait observé déjà par Champollion dans la plupart des temples égyptiens, trouve ici sa vérification : je veux dire que lorsque la construction d'un temple était décidée, on commençait toujours par le sanctuaire, les autres parties s'ajoutant à ce noyau comme autant d'enveloppes successives.

Quelques particularités concernant le temple principal sont à noter. Je les résumerai ainsi :

1° Le Temple d'Ombos se compose de deux moitiés de temple juxtaposées dans le sens de la longueur de l'édifice, disposition dont on chercherait en vain un autre exemple en Égypte.

L'une de ces moitiés est dédiée à Aroëris, c'est celle de gauche; Aroëris y forme la triade avec la déesse *Ta-sen-nefer-t* et le dieu enfant *Pa-neb-ta-ui Pa-khruti*. L'autre, celle de droite et « la plus noble » comme l'appelle Champollion, est dédiée à Sebek, auquel se joignent comme parèdres Hathor et Chons.

Pourquoi, le temple étant divisé en deux moitiés et en deux triades, chacune des deux triades prend-elle indifféremment sa place dans une des deux moitiés ? Pourquoi la triade d'Aroëris apparaît-elle quelquefois sur la partie droite du temple qui est réservée à Sebek, et réciproquement, pourquoi Sebek se montre-t-il sur les parois de la moitié du monument réservée à Aroëris? La détermination du mythe que, pris tout ensemble, le Temple d'Ombos représente, servira peut-être à expliquer cette apparente confusion. Sebek en effet est la nuit, les ténèbres, le désordre, le chaos primordial, antérieur à l'ordre et au jour : Aroëris est le jour, la lumière, le monde formé. Le bien et le mal n'y sont pas en lutte comme à Edfou; l'accord s'est fait, l'équilibre s'est établi, et l'univers, obéissant à l'ordre du Créateur qui a voulu le pétrir d'une pâte moitié bonne et moitié mauvaise, poursuit à travers les siècles sa destinée. C'est donc l'origine en quelque sorte cosmogonique du Temple d'Ombos qui sert à expliquer à la

fois, et sa division en deux parties, et son attribution à deux triades qui, bien que distinctes, n'en sont pas moins toujours confondues.

2° Nous savons déjà que Dendérah, Edfou, sont des monuments d'époque ptolémaïque qui ont remplacé des édifices plus anciens démolis, soit pour cause de vétusté, soit parce qu'ils n'étaient plus en rapport avec l'extension donnée au culte par les nouveaux maîtres du pays.

Ombos est un nouvel exemple à l'appui de cette observation. En étudiant pierre à pierre les débris du petit temple, il n'est pas rare d'y rencontrer des fragments dont le style trahit une époque antérieure aux Lagides, et qui ont été employés comme matériaux dans la nouvelle construction. Un témoin plus monumental se rencontre à la face Sud de la grande enceinte où s'élève encore aujourd'hui une porte dont le linteau est ptolémaïque, comme l'enceinte elle-même, mais dont les deux montants, revêtus des cartouches de Thoutmès III, sont les débris de cet autre édifice que les monuments actuels d'Ombos ont remplacé. Cette porte s'appelait *Ra-ma-ka nun-meri dans le Temple de Sebek.*

3° On lit cette dédicace, en caractères élégants et profondément entaillés, sur le listel de la corniche qui surmonte la porte d'une pièce intérieure, dans le Grand Temple d'Ombos :

Ὑπὲρ Βασιλέως Πτολεμαίου καὶ Βασιλίσσης Κλεοπάτρας τῆς ἀδελφῆς, θεῶν φιλομητόρων, καὶ τῶν τούτων τέκνων, Ἀροήρει θεῷ μεγάλῳ, Ἀπόλλωνι, καὶ τοῖς συννάοις θεοῖς, τὸν σηκὸν οἱ ἐν τῷ Ὀμβύτῃ τασσόμενοι πεζοὶ καὶ ἱππεῖς καὶ οἱ ἄλλοι, εὐνοίας ἕνεκεν εἰς αὐτούς.

Ce que M. Letronne a traduit :

Pour la conservation du roi Ptolémée et de la reine Cléopâtre sa sœur, dieux Philométors, et de leurs enfants, à Aroëris dieu grand, Apollon, et aux divinités adorées dans le même temple, les fantassins, les cavaliers, et autres personnes stationnées dans le nome d'Ombos, [ont fait] ce sécos à cause de la bienveillance [de ces divinités] envers eux.

C'est, comme on le voit, le même point de départ que celui de ces deux autres dédicaces, gravées également en grec sur les murailles de Dendérah, l'une se rapportant à la porte d'enceinte du Sud et ainsi conçue, toujours d'après M. Letronne :

Pour la conservation de l'empereur César, fils du dieu (César), Jupiter libérateur, Auguste, Publius Octavius étant préfet, Marcus Clodius Postumus étant épistratège, Tryphon étant stratège, les habitants de la métropole et du nome [ont élevé] ce propylône à Isis, déesse très grande, et aux dieux adorés dans le même temple, la XXXI[e] année de César, du mois de Thoyth le jour d'Auguste.

l'autre se rapportant à la magnifique salle hypostyle qui précède si magistralement le grand temple et ainsi conçue :

Pour la conservation de Tibère César, nouvel Auguste, fils du dieu Auguste, Aulus Avillius Flaccus étant préfet, Aulus Fulvius Crispus étant épistratège, Sarapion Trychambe étant stratège, les habitants de la métropole et du nome ont élevé ce pronaos à Aphrodite, déesse très grande, et aux divinités adorées dans le même temple, la XXI<sup>e</sup> année de Tibère César, d'Athyr le 21.

Il n'y a donc pas de doute à avoir sur le sens à donner à la dédicace d'Ombos. Les habitants de la métropole et du nome ont élevé à frais communs et comme un témoignage de leur piété, la porte du Sud de Dendérah et la salle hypostyle du grand temple de cette ville; peut-être même, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est-ce à un simple particulier, celui que les inscriptions appellent Amen-hotep, que le Temple de Deir-el-Médineh tout entier serait dû. Nous ne sortons pas à Ombos de cet ordre d'idées. Toute la partie de ce temple qui porte les cartouches de Philométor a été érigée, non par ce roi, mais par ses contemporains, fantassins, cavaliers et autres, qui se sont cotisés pour faire les frais de la construction. Trouverons-nous jamais sous les Pharaons un exemple de cet empiétement sur les attributions royales ?

Le Grand Temple d'Ombos est représenté dans notre collection par les deux planches dont voici l'explication :

Planche 75. — Vue prise dans la salle hypostyle. Les sables ont gagné peu à peu les colonnes qu'ils finiront par engloutir. Notre planche 75 est à elle seule toute une démonstration. Plus de puissance ne s'est jamais alliée à plus de fini et à plus de légèreté. Nous n'avons pas eu jusqu'ici une meilleure occasion de montrer dans ses qualités et dans ses défauts la vraie colonne ptolémaïque.

Planche 76. — Autre vue prise dans la même salle, mais en regardant l'Ouest à travers deux des colonnes de la façade.

Le paysage qu'on aperçoit au fond est bien le paysage égyptien, triste, mélancolique, immense comme le désert qui le borde, mais en même temps empreint d'une douceur qu'on ne saurait définir.

Abd-el-Kérim est assis sur le sommet d'une porte, à gauche du tableau. C'est par bien des qualités qu'Abd-el-Kérim se recommande à ceux qui auront la chance de le rencontrer autre part que sur une planche photographique. Ce fils de l'Etbaye et de la nombreuse tribu des Bichâris serait



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

75

TEMPLE D'OMBOS



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

76

TEMPLE D'OMBOS

quelqu'un, s'il était né autre part que dans un désert. Serviteur fidèle et zélé de mon jeune confrère et compagnon de voyage, M. le Marquis de Rochemonteix, il a pu, sans savoir ni lire ni écrire, sans se douter même de ce que pouvait être un livre, se laisser tirer, à force de bonne volonté et d'intelligence, les éléments d'un dictionnaire et d'une grammaire de sa langue. Seulement Abd-el-Kérim est resté un enfant : les bonnes odeurs le séduisent, et ce qu'il aime par-dessus tout, c'est le rouge.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C.IE

77

ASSOUAN

# XXI

# ASSOUAN

---

PLANCHE 77

—

On n'arrive jamais à Assouan sans ressentir une impression dont, au premier abord, on ne se rend pas compte. Tout est nouveau et il semble qu'on entre dans un autre pays. Au grès succède subitement le granit, et le paysage devient plus sombre. La population qu'on voit s'agiter sur la rive est mêlée de fellahs, de Turcs, de Bichâris, de Nubiens, d'Abyssiniens, de nègres, de gens noirs du Soudan. La plage est couverte de dents d'éléphants, de dattes sèches, de gommes, de produits exotiques. Si on regarde au fond, le Nil est barré. Un rideau d'arbres, de rochers nus, de collines arides, s'étend devant le spectateur qui, pour un moment, peut croire que l'Égypte finit là, et que les sources du Nil ne sont pas loin.

Assouan est l'ancienne Syène. Juvénal y fut, dit-on, exilé, et on croit qu'il y mourut.

La tradition qui place Syène précisément sous le tropique est erronée. Syène n'a jamais été sous le tropique, pas même au temps des Romains, et le jour d'un solstice d'été, à midi, le soleil n'a jamais pu, par une projection absolument verticale, se mirer dans un puits.

PLANCHE 77. — Au point de vue des antiquités, Assouan est bien déchu

de sa grandeur. Un voyageur du XV[e] siècle de notre ère, Léon l'Africain, y vit « divers bâtiments des premiers Égyptiens, et surtout des tours d'une hauteur prodigieuse, appelées *Barba* dans la langue du pays ». Que sont devenues ces tours, qui sont certainement des pylônes, et de quels temples à jamais disparus annonçaient-elles l'entrée ? On a tout épuisé à Assouan quand on a été visiter dans l'intérieur de la ville les colonnes romaines dont notre planche 77 offre la vue, et le petit temple ptolémaïque qu'il y a une douzaine d'années j'ai découvert sur la route qui mène d'Assouan à Chellâl. Ce temple a certes un grand intérêt; sans que rien puisse faire croire qu'il soit en rapport quelconque avec les phénomènes du solstice, il est dédié à Isis, considérée comme l'étoile Sothis. Mais on ne trouve dans son plan et dans ses dimensions rien qui rappelle les temples d'aspect monumental que Léon l'Africain signale comme une des curiosités qui peuvent le mieux attirer les voyageurs à Assouan.

Assouan porte du reste dans les rochers qui l'entourent, la preuve de son existence à des époques bien antérieures au petit Temple d'Isis-Sothis. La XII[e] dynastie, la XIII[e], la XVIII[e], la XIX[e], la XX[e], la XXVI[e], y sont en effet représentées par des proscynèmes nombreux qu'y ont laissés les voyageurs qui, après avoir passé la Cataracte, ou au moment de la franchir, voulaient se rendre propices les divinités spécialement chargées de la protection de cette antique frontière méridionale de l'Égypte.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C[IE]

78

ELÉPHANTINE (ILE)

# XXII

# ÉLÉPHANTINE

---

PLANCHE 78

—

Selon Manéthon, Éléphantine fut, sous la V$^{e}$ dynastie, le siége de l'autorité royale.

Sân, Memphis, Siout, Abydos, Dendérah, Thèbes, Esneh, El-Kab, Edfou, Ombos, sont des noms modernes de localités transcrits des noms antiques : *Éléphantine* est une traduction. La capitale du premier nome de la Haute-Égypte se nommait en effet *Ab* qui, à ne s'en tenir qu'à sa seule prononciation phonétique, signifiait *éléphant*. Les Grecs ont connu cette signification, et ils ont donné à l'île le nom d'Éléphantine, bien que pour les Égyptiens *Ab* n'ait eu avec l'éléphant qu'un rapport de fortuite assonnance.

Éléphantine est véritablement « l'île fleurie », et sa riche végétation contraste d'une manière frappante avec le désert qui la côtoie à l'Ouest, et la barrière de sombres rochers de granit luisant qui, vers le Sud, laisse deviner la Cataracte.

J'ai fait autrefois quelques fouilles à Éléphantine, et des objets, vases, scarabées, amulettes, appartenant à la V$^{e}$ dynastie et à la VI$^{e}$, en sont sortis.

Que des objets de la V$^{e}$, de la VI$^{e}$ dynastie aient été trouvés à Éléphantine, c'est ce qui ne doit pas surprendre. Mais ces petites découvertes

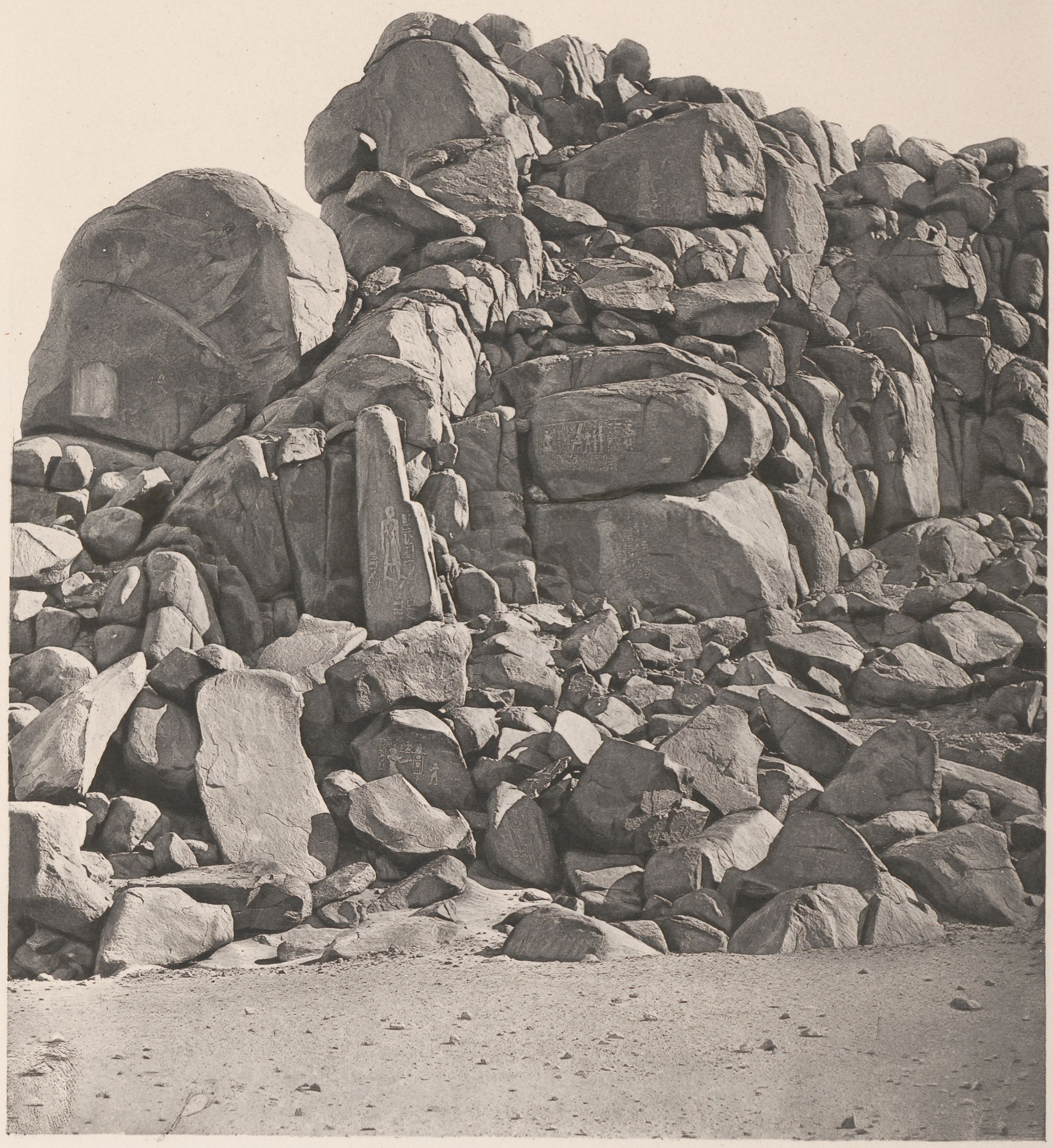
puisent leur intérêt dans la position géographique du lieu où elles ont été faites, et dans le rôle qu'on veut attribuer à Eléphantine pour l'arrangement des dynasties égyptiennes. On sait en effet, qu'additionnées bout à bout, les années de règne des trente-et-une dynasties de Manéthon nous font reculer dans le passé à des limites sans proportion avec ce que les annales des autres peuples nous ont appris. On sait encore que, pour amoindrir ou annuler ce résultat, on a prétendu que certaines des dynasties données par Manéthon comme successives, étaient collatérales ou contemporaines; la V<sup>e</sup>, par exemple, devenait contemporaine de la VI<sup>e</sup>, la XI<sup>e</sup> confinait à la VII<sup>e</sup>, la XIII<sup>e</sup> et la XIV<sup>e</sup> se confondaient avec la XII<sup>e</sup>, de telle sorte qu'en définitive ce n'est plus trente-et-une dynasties qu'il faudrait introduire dans le Canon des Rois, ni quatre ou cinq mille ans qu'il faudrait compter pour leur durée. Mais comment les monuments s'arrangent-ils de cet ingénieux système? Si la V<sup>e</sup> dynastie régnait à Eléphantine en même temps que la VI<sup>e</sup> régnait à Memphis, il ne faut pas que des monuments de la VI<sup>e</sup> se rencontrent à Eléphantine, ni que Memphis nous donne des monuments de la V<sup>e</sup>. Or, le tombeau d'Ounas, un des derniers rois de la V<sup>e</sup> dynastie, est précisément à Memphis; d'un autre côté, les monuments de de la VI<sup>e</sup> dynastie se trouvent à Sân, qui est près de la Méditerranée, à Memphis, à Abydos, à Qasr-es-Sayad, à El-Kab, aussi bien qu'à Eléphantine qui est près de la Cataracte. La découverte à Eléphantine de petits objets marqués au nom des rois de la V<sup>e</sup> et de la VI<sup>e</sup> dynastie, n'est donc point indifférente. Ces rois se rencontrent au Nord et au Sud de l'Égypte. Sous leur règne, il n'y avait par conséquent pas de dynasties collatérales ou contemporaines.

Les ruines qu'on voyait à Eléphantine au temps de l'occupation française sont les suivantes :

1° La colline de décombres formée par les débris de la ville antique. Elle est située au Sud de l'île. Déjà, au commencement de ce siècle, les indigènes y ramassaient des cornalines, des agates, des médailles, des lampes, des amulettes, qu'ils trouvaient en fouillant le sol et qu'ils offraient aux voyageurs. Des *ostraka* couverts d'inscriptions grecques s'y rencontraient aussi.

2° Les deux montants d'une porte monumentale de granit. Cette porte précède un temple démoli dont des blocs, dispersés çà et là, attestent l'existence. Elle date du règne d'Alexandre II.

3° Le joli petit édifice que la Commission française a appelé le Temple



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

79

SÉHEL

du Sud. Quelques blocs, au milieu desquels gît une statue d'Osiris en granit, regardent la porte d'entrée. Ce monument est du règne d'Aménophis III. La statue porte sur le dos du siége une inscription très fruste au commencement de laquelle on déchiffre la bannière de Ménephtah.

4° Un autre édifice moins bien conservé, est situé vers le Nord, du côté du village principal de l'île. La Commission l'a nommé le Temple du Nord.

5° Enfin la muraille élevée formant un quai qui contourne l'île du côté du Sud-Est. Elle est bâtie en grosses pierres de grès couvertes quelquefois d'inscriptions hiéroglyphiques, restes d'édifices détruits. Au Nord de la muraille, est un nilomètre de construction plus ancienne, que la Commission française a déblayé, copié, mesuré et publié.

La butte de décombres est dans l'état où l'ont vue les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte. La porte d'Alexandre est encore debout. Parmi les mêmes blocs, gît encore la statue d'Osiris. Mais en 1822, le Temple du Sud, le Temple du Nord, les étages supérieurs du nilomètre, une partie du quai bâti sur le Nil, ont été démolis de fond en comble par le gouverneur d'Assouan, et les matériaux transportés de l'autre côté du fleuve pour construire des bâtiments publics dans cette ville.

PLANCHE 78. — Notre planche 78 est une vue d'Eléphantine, prise d'Assouan.

La montagne du fond est surmontée d'un santon qu'on appelle *Koubbet-el-Aouah*. A mi-côte est le couvent copte abandonné nommé *Oummo-Galati*. Un autre santon est au bas de la montagne, il s'appelle *Cheikh-Nigmeh*.

Notre vue laisse voir au premier plan une construction à arcades très ruinée, qui semble empiéter sur le fleuve du côté d'Assouan. On y a employé comme matériaux des inscriptions hiéroglyphiques provenant d'autres édifices, des inscriptions grecques également rapportées du dehors, des briques rouges romaines, tout cela dans un appareil négligé qui est tout au plus digne des Arabes. Si l'on fait en canot le tour de cette construction, et surtout si l'on étudie avec un peu d'attention le mur du quai qui la termine vers le Sud, on ne tarde pas à reconnaître, particulièrement aux restes d'une tour circulaire semblable à celle d'Edfou et d'Ombos, que le soi-disant quai dont la planche 78 présente une vue, est l'amorce d'une construction circulaire qui allait se souder à une autre amorce située vers le Sud, le tout formant le nilomètre d'Assouan.

# XXIII

# SÉHEL

Planche 79

—

Séhel est une petite île située au delà d'Eléphantine, et confondue dans la quantité innombrable d'autres petites îles que forme le fleuve après avoir franchi la Cataracte.

Planche 79. — L'aspect de l'île de Séhel est parfaitement rendu par notre planche 79. Bien qu'on y trouve çà et là quelques parcelles de terrains cultivables, l'île n'est à proprement parler qu'un amas de blocs de granit entassés les uns par dessus les autres, restes et témoins de quelque convulsion géologique dont la date échappe nécessairement à l'histoire.

Au temps des Pharaons, l'île de Séhel était la frontière la plus méridionale de l'Égypte. C'est à l'île de Séhel qu'on quittait l'Égypte quand on arrivait du Nord, de même que c'est à l'île de Béghé qu'on quittait la Nubie quand on arrivait du Sud. Le territoire intermédiaire devait être neutre.

L'île de Séhel était sous la protection des dieux de la Cataracte qui sont Chnouphis, la déesse Sati et la déesse Anoukis.

Les proscynèmes gravés sur les rochers de l'île de Séhel, soit par les voyageurs qui quittaient l'Égypte pour se diriger vers le Sud, soit par les voyageurs qui arrivaient de la Nubie et du Soudan pour se diriger vers

le Nord, sont très nombreux. Ils consistent en prières aux dieux de la Cataracte, avec des mentions souvent très précieuses, au point de vue de l'histoire des personnages qui les faisaient graver. Les plus fréquentes sont de la XII[e] dynastie, de la XIII[e], de la XVIII[e] et même de la XIX[e]. Avec un peu d'attention, on en retrouvera la trace sur la plupart des rochers dont notre planche 79 offre la représentation.

Un temple dédié à la triade des Cataractes existait encore il y a une cinquantaine d'années à l'île de Séhel. Il a si complétement disparu que les indigènes eux-mêmes n'en connaissent plus l'emplacement.

Une stèle, découverte et enlevée par le voyageur Rüppel, donne à ce temple un certain intérêt. Nous y apprenons que l'île de Séhel s'appelait chez les Grecs l'île de Dionysos. Nous y apprenons encore qu'une confrérie ou association composée de fonctionnaires publics, employés près de la Cataracte sous le règne d'Évergète II, firent entre eux, selon M. Letronne, une souscription pour fournir aux dépenses des sacrifices en l'honneur de plusieurs divinités, et pour le salut de ce prince. Dans une certaine mesure, la stèle de Séhel appartient donc au même ordre de monuments que les pierres de Rosette et de Sân.

En montant sur les rochers de l'île de Séhel, il n'est pas difficile d'apercevoir, en se tournant vers le Sud, le remous blanchâtre des rapides de la Cataracte, et même d'en entendre le bruit. Nous quittons en effet l'Égypte; cette fameuse Cataracte qui a si fort occupé l'imagination des anciens est devant nous; un pas de plus et nous entrons en Nubie.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

80

BÉCHÉ. (ILE)

# XXIV

# BÉGHÉ

PLANCHE 80

—

L'île de Kolonosso, l'île de Philæ, l'île de Béghé, occupent au-delà de la Cataracte la position que l'île de Séhel occupe en deçà. Elles sont par rapport à l'Égypte et à la Nubie, des îles frontières.

Aussi l'île de Béghé est-elle, comme l'île de Séhel, comme l'île de Kolonosso, comme l'île de Philæ, riche en inscriptions ou plutôt en graffiti de travail monumental laissés par les voyageurs qui s'y arrêtaient.

PLANCHE 80. — Béghé a même sur Séhel l'avantage d'avoir conservé une partie du temple qu'on y avait élevé. Les deux colonnes que reproduit notre planche 80 en sont les restes. Après tout ce qui a été dit déjà sur le changement radical que les Grecs ont fait subir au chapiteau des colonnes, je n'ai pas besoin d'ajouter que les deux colonnes de l'île de Séhel appartiennent vraisemblablement, comme le temple lui-même qu'elles décoraient, à l'époque ptolémaïque.

Une autre circonstance est à noter. Un peu plus loin que le temple, est encore debout une statue de granit assez mal conservée, représentant Aménophis II. Peut-être en est-il de Béghé comme d'Ombos, d'Edfou, d'Esneh, de Dendérah, et le temple de cette île n'est-il qu'une reconstruction due au zèle des Ptolémées.

Le nom ancien de l'île est *Snem*. Chnouphis, le dieu de la Cataracte, paraît en avoir été la divinité principale avec Hathor.

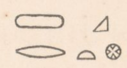
Du haut des rochers de l'île de Béghé, on jouit de la plus belle vue. On a sous ses pieds, à l'Est, cette admirable île de Philæ, à laquelle rien ne peut être comparé dans tout le voyage du Nil. A droite, s'étendent à perte de vue les montagnes noires de la Nubie, au milieu desquelles circule le Nil. A gauche sont les rochers aigus de l'Abaton couverts de stèles. Plus loin encore vers le Nord-Ouest, des espèces de grandes taches noires dans l'eau représentent les îles au milieu desquelles le Nil se fraie un chemin en bouillonnant. C'est là qu'est la Cataracte qu'on entend, mais qu'on ne voit pas.

# XXV

# PHILÆ

PLANCHES 81-83

—

Le nom le plus fréquemment employé dans les inscriptions hiéroglyphiques pour désigner l'Ile de Philæ est  *Aareq*, *Aaleq*, qui, avec l'article masculin P ou PH, est devenu *Paareq*, *Phaaleq*, dont les Grecs, fidèles à leur système d'adoucissement, ont fait Φίλαι, Φύλης, Φιλία, les Latins *Filis* et *Philæ*.

L'île de Philæ est le véritable couronnement d'un voyage dans la Haute-Égypte. On n'y arrive pas sans émotion; on ne la quitte pas sans regret. Jamais l'art savant d'un jardinier paysagiste ne créa un Bois de Boulogne où les arbres toujours verts, le ciel toujours bleu, et les plus admirables ruines du monde, et les eaux les plus profondes et les plus limpides, s'encadrent mieux avec le plus sauvage et le plus aride de tous les paysages.

On trouve dans l'Ile de Philæ des inscriptions sans nombre. Elles se divisent en deux parties. Il y a d'un côté les inscriptions officielles en écriture hiéroglyphique qui ne sont, à proprement parler, que la décoration des temples; il y a de l'autre côté les proscynèmes, les *graffiti* en diverses langues, laissés sur les murs par les voyageurs qui séjournaient dans l'île ou qui la traversaient. Je dirai quelques mots de ces deux sources d'informations.

1° On apprend par la première l'histoire et la date des temples que Philæ montre encore aujourd'hui aux voyageurs. Etudiés au point de vue chronologique, ces temples appartiennent à trois groupes.

Le *groupe pharaonique* est représenté par ce qui reste d'un temple de Nectanébo II. Il a en effet existé dans l'île un temple construit tout au moins par Nectanébo, et qui doit être plus ancien que ce prince, puisque nous n'en avons plus que la partie antérieure et que, dans tous les temples, la partie antérieure est toujours celle qu'on a construite la dernière. Il est vraisemblable que ce temple a été remanié, agrandi par les Ptolémées, et que les petites colonnes situées à la pointe méridionale de l'île sont, avec la porte encastrée dans le grand pylône, tout ce qu'on peut en voir encore aujourd'hui.

Le *groupe ptolémaïque* est représenté par le grand pylône, le grand temple du Nord, les temples plus petits qui bordent de chaque côté la cour située entre les deux pylônes. En d'autres termes, ce qui constitue la partie principale et le noyau des édifices religieux de l'île, appartient au groupe ptolémaïque. Philadelphe, Epiphane, Philométor I^er^, Évergète II, Ptolémée Dionysos, ont laissé leurs noms sur les murailles qui font partie de ce groupe.

Le *groupe romain* a disséminé çà et là dans l'île des constructions qui ne sont pas toujours sans importance. Quelques petites chambres situées sous la colonnade du bord de l'eau à l'Ouest, sont du temps de Tibère. Trajan a construit l'élégant édifice de l'Est que les voyageurs appellent « le Kiosque ». Sur la rive opposée, Adrien a élevé une ou deux chambres dont des représentations très curieuses, relatives au mythe d'Osiris, occupent les parois. On trouve enfin dans le groupe ptolémaïque, quelques murailles sur lesquelles Auguste et Tibère ont fait sculpter leurs légendes.

2° On n'a qu'à jeter les yeux sur la face méridionale du grand pylône pour y apercevoir, mêlées aux figures et aux inscriptions hiéroglyphiques, une multitude d'inscriptions grecques gravées rapidement et plus ou moins négligemment à la pointe. Tantôt elles sont touchées et effacées par les légendes hiéroglyphiques, ce qui prouve que celles-ci sont postérieures à celles-là, tantôt elles en épousent les contours, ce qui prouve que l'égyptien est antérieur au grec. Si maintenant j'ajoute que d'autres inscriptions grecques se trouvent, avec des inscriptions en écriture démotique, et même en écriture éthiopienne, répandues en assez grand nombre dans diverses parties de l'île, on aura une idée de la richesse des documents de toute sorte que cette seconde source d'informations peut fournir à la science.

Ces inscriptions ne sont le plus souvent que des proscynèmes, c'est-à-dire des actes d'adoration ou des prières à Isis, la déesse principale de l'île. Mais il faut lire dans le *Recueil des inscriptions grecques et latines* de M. Letronne, l'admirable mémoire sur les inscriptions de l'Ile de Philæ, pour voir tout le parti qu'une critique sagace et pénétrante, aidée de la plus vaste et de la plus sûre érudition, peut tirer de matériaux en apparence si insignifiants.

Un point très curieux, mis habilement en lumière par M. Letronne, est celui qui se rapporte à la vitalité dont fit preuve la religion égyptienne, alors que solennellement proscrite par l'édit de Théodose en 381 de notre ère, on la trouve encore debout dans l'Ile de Philæ en 453, c'est-à-dire soixante et douze ans après l'édit. On lit sur une des murailles de l'île un premier proscynème ainsi conçu :

Ceci est le proscynème de Smetchem le protostoliste : mon père Pachumius, prophète; ma mère Tsensmet. J'ai été protostoliste la 165e année de Dioclétien. Je suis venu ici et j'ai rempli ma fonction en même temps que mon frère Smet, successeur du prophète Smitchis, fils de Pachumius, prophète.

Puissent m'être favorables notre maîtresse Isis et notre maître Osiris.

Pour un bien, [écrit] cejourd'hui 23 Choïak de l'an 165 de Dioclétien.

La seconde inscription se rapporte à un membre de la même famille. On la lit à côté de deux pieds gravés sur la pierre et vus par la plante :

Pieds de Smetchem, fils de Pachumius, prophète d'Isis, à Philæ.

On lit le troisième proscynème au-dessous du précédent.

Smetchem, le protostoliste, fils de Pachumius, prophète, le 15 de Choïak, l'an 169 de Dioclétien.

Il est évident que rien ne semble moins se prêter à de grands développements historiques que ces trois simples inscriptions. M. Letronne a su pourtant en tirer le parti le plus inattendu. Il y trouve, en effet, la preuve que le culte d'Isis et d'Osiris s'exerçait librement à Philæ plus d'un siècle après l'édit de Théodose, et qu'il y était encore confié à des familles. « Bien loin de s'en cacher, dit M. Letronne, elles s'en faisaient gloire. Les desservants du culte d'Isis ne craignaient pas d'inscrire leurs noms et ceux des membres de leur famille sur une partie visible du temple, en marquant avec soin le degré qu'ils occupaient dans la hiérarchie sacerdotale. Rien n'annonce mieux un culte célébré ouvertement, sans crainte d'aucune per-

sécution...». Si prodigieusement longue qu'ait été son existence, la religion égyptienne n'a donc pas succombé, comme on l'a cru jusqu'à présent, frappée à mort par Théodose. Trois quarts de siècle après le fameux édit, elle vivait encore, tout au moins à l'extrémité méridionale de l'Égypte, et j'ajouterai que certains faits archéologiques, observés à Thèbes pendant nos fouilles, n'ont aucune explication si l'on n'admet pas que, plus tard encore, quelques pratiques de la religion égyptienne étaient en vigueur, non pas à Philæ et à la Cataracte, mais dans ce qui restait encore à ce moment de l'ancienne capitale des Ramsès.

Philæ a donné à notre *Voyage* les trois planches dont voici l'explication.

Planche 81. — Vue d'une partie de l'île, prise du lieu où l'on débarque quand on arrive par la pointe Nord-Est. L'élégant édifice qui est au fond est le fameux « Kiosque ». Il est de Trajan. Inutile de dire qu'il n'a jamais été achevé.

Les architectes reprochent au kiosque la trop grande hauteur donnée aux dés qui surmontent les colonnes. Effectivement, si ces dés étaient dans leur état définitif, ils seraient sans proportions avec les colonnes sur lesquelles ils sont posés. Mais je ferai remarquer que le kiosque est ce que Champollion a appelé un « Mammisi », et que les dés étaient destinés à devenir, comme à Dendérah, des figures de face représentant le dieu Bès debout au milieu d'un encadrement de feuillages. La saillie du dé sur l'entablement et sa partie réservée pour le travail du sculpteur, sont parfaitement visibles à l'extrémité droite de la vue du kiosque sur notre planche photographique.

Le voyageur que les questions d'architecture intéressent, pourra étudier encore un autre problème qui se rattache à la construction du kiosque. On se placera en effet à l'intérieur et au centre du monument, et on verra bien vite que la largeur de l'édifice est telle, que jamais on n'aurait pu mettre en place des architraves monolithes d'une portée assez grande pour former un plafond, qui effectivement n'existe pas. Mais la question est résolue si l'on admet que le temple, achevé, se serait composé d'une chambre, d'un corridor circulaire entourant cette chambre, et de la colonnade actuelle entourant le corridor et servant d'enveloppe au kiosque entier.

Planche 82. — Vue de la colonnade qui sert de façade à l'édifice situé à l'Est entre les deux pylônes. Elle est du temps de Ptolémée Évergète II.



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

81

PHILŒ (ILE)



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & Cie

82

PHILŒ (ILE)



PHOTOGRAVURE & IMPRIMERIE GOUPIL & C^IE

83

PHILŒ (ILE)

On trouve çà et là dans les chambres intérieures, le nom de Philométor. Une des deux chambres, dont la porte s'ouvre entre les colonnes, est la bibliothèque. Malheureusement, aucun titre des papyrus qui ont dû y être mis en dépôt n'est conservé.

PLANCHE 83. — Le kiosque est à droite; à gauche est le petit temple élevé à Esculape par Ptolémée Epiphane. La femme de ce roi, Cléopâtre, fille d'Antiochus, avait été longtemps sans enfant. Pour conserver le souvenir de sa reconnaissance envers le dieu qui avait guéri la princesse de sa longue stérilité, Epiphane fit construire la chapelle dont nous avons la façade sous les yeux. On sait que le fils, né à ce moment, est le prince que l'histoire connaîtra plus tard sous le nom de Philométor.

L'ensemble de ces faits résulte de l'étude de l'inscription en langue grecque, gravée sur le listel qui surmonte la corniche de la porte intérieure du temple. Toutes les autres parties du monument sont, bien entendu, rédigées en langue égyptienne et écrites sur les murailles en hiéroglyphes. Philométor, Évergète II, Auguste, sont les souverains qui achevèrent l'œuvre commencée par Epiphane. Nous ferons remarquer que, dans l'intérieur de l'édifice, rien, à l'exception de la dédicace grecque, ne rappelle le souvenir d'Esculape. Isis, la grande mère, et Hathor, dame de la maison des livres, y sont à peu près seules nommées....

Le voyage de la Haute-Égypte est fini, ou plutôt il faut le recommencer, mais en sens inverse. Il y a un an, je revenais pour la vingtième fois à Philæ, quand le hasard me fit tomber sous la main un livre oublié par quelque voyageur. Ce sont les *Recherches en Égypte et en Nubie,* d'Ampère. J'ouvre aujourd'hui le livre et j'y trouve, à une des dernières pages, les lignes suivantes que j'aime à transcrire ici : « C'est un charme de passer plusieurs jours dans cette île de ruines, allant d'un temple à l'autre sans y rencontrer d'autres habitants que les figures mystérieuses qui couvrent les murs, et les tourterelles qui roucoulent sur les toits. Je me trompe : dans un petit édifice, j'ai trouvé une pauvre femme dont tout le mobilier consistait en une écuelle de bois. A la rigueur, cela suffit pour vivre sous le ciel de l'Égypte; mais quelle vie! La nuit, nous écoutions le gémissement des roues à pots qui ne s'arrêtent jamais; ce gémissement nous semblait le soupir de l'Égypte, s'élevant comme une plainte à demi étouffée de cette terre misérable vers le ciel magnifique, à travers la sérénité des nuits.

Avant le jour, nous étions assis sur une petite éminence au centre de l'île, et nous regardions le soleil poindre tout à coup derrière le faîte des temples. Quelles journées dans mon souvenir que ces journées de solitude, de travail et de rêverie, dans cette île inhabitée et peuplée de merveilles, qui était notre empire ! »

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## EXPLICATION DES PLANCHES